OSCAR WILDE

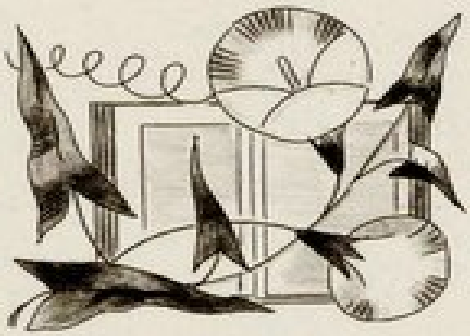
LE PORTRAIT DE *DORIAN GRAY*

TRADUCTION NOUVELLE

D'EDMOND JALOUX ET FÉLIX FRAPEREAU

AVEC VINGT-TROIS GRAVURES AU BURIN DE

J. E. LABOUREUR



SOCIÉTÉ D'ÉDITION *"LE LIVRE"*

ÉMILE CHAMONTIN, DIRECTEUR

9, RUE COËTLOGON, PARIS-VI^e^

M. CM. XXVIII

Oscar Wilde. Le Portrait de Dorian Gray. Edition Le Livre. 1928

23 gravures au burin et à la roulette de J.E.Laboureur

Le portrait de Dorian Gray

Oscar Wilde

Société d'édition "Le Livre", Paris, 1928

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Préface

Chapitre premier

Chapitre deuxième

Chapitre troisième

Chapitre quatrième

Chapitre cinquième

Chapitre sixième

Chapitre septième

Chapitre huitième

Chapitre neuvième

Chapitre dixième

Chapitre onzième

Chapitre douzième

Chapitre treizième

Chapitre quatorzième

Chapitre quinzième

Chapitre seizième

Chapitre dix-septième

Chapitre dix-huitième

Chapitre dix-neuvième

Chapitre vingtième

Traductions

image de début de chapitre

PRÉFACE

L'artiste est un créateur de beauté.

Révéler l'art et cacher l'artiste, tel est le but de l'art.

Le critique est celui qui peut transposer d'une autre manière ou traduire en éléments nouveaux son impression de la beauté.

La forme de critique la plus haute, comme aussi la plus basse, est une espèce d'autobiographie.

Ceux qui trouvent aux belles œuvres de vilaines significations, sont corrompus sans être élégants. C'est une faute.

Ceux qui trouvent aux belles œuvres de belles significations, sont les esprits cultivés. Pour ceux-là, il y a l'espérance.

Ils sont les élus pour qui les belles choses n'ont d'autre sens que leur beauté.

L'appellation de livre moral ou immoral ne répond à rien. Un livre est bien écrit ou mal écrit. Et c'est tout.

L'aversion du XIX^e^ *siècle pour le Réalisme, c'est la rage de Caliban reconnaissant son image dans un miroir.*

L'aversion du XIX^e^ *siècle pour le Romantisme, c'est la rage de Caliban ne reconnaissant pas son image dans un miroir.*

La vie morale de l'homme est un des sujets que traite l'artiste, mais la moralité de l'art consiste dans le parfait usage d'un instrument imparfait.

L'artiste n'entend rien prouver. Tout se prouve, même ce qui est vrai.

L'artiste n'a pas de préférences morales. Une préférence morale, chez l'artiste, est un maniérisme de style impardonnable.

L'artiste n'est jamais malsain. L'artiste peut tout exprimer.

La pensée et le langage sont, pour l'artiste, les instruments de son art.

Le vice et la vertu sont, pour l'artiste, la matière de son art.

Au point de vue de la forme, le modèle de tous les arts est celui du musicien. Au point de vue du sentiment, le modèle est le talent de l'acteur.

Tout art est à la fois surface et symbole.

Ceux qui plongent sous la surface, le font à leurs risques et périls.

Ceux qui sondent le symbole, le font à leurs risques et périls.

En réalité, c'est le spectateur, et non la vie, que l'art reflète.

La diversité d'opinions sur une œuvre d'art indique que l'œuvre est neuve, complexe et vivante.

Où les critiques ne s'entendent pas, l'artiste est d'accord avec lui-même.

On peut pardonner à un homme de faire œuvre utile, tant qu'il s'abstient de l'admirer. Pour faire œuvre inutile, il n'est d'autre excuse que de l'admirer infiniment.

Tout art est complètement inutile.

Oscar Wilde.

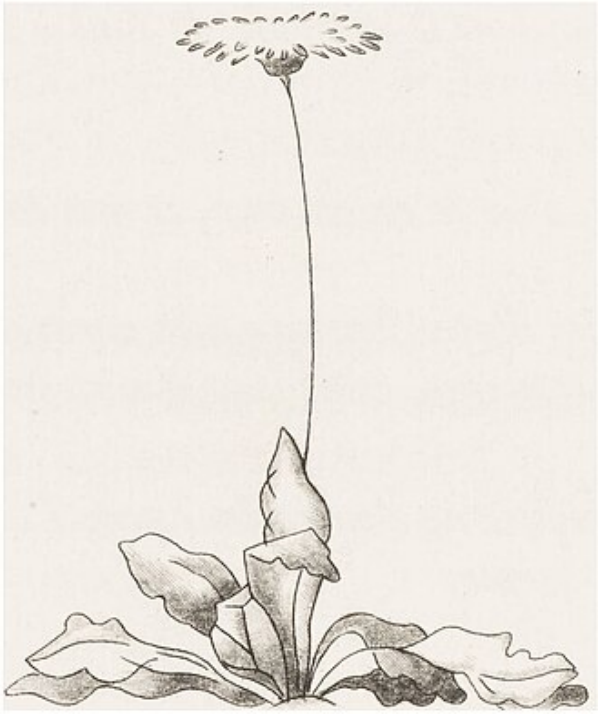


image de fin de chapitre

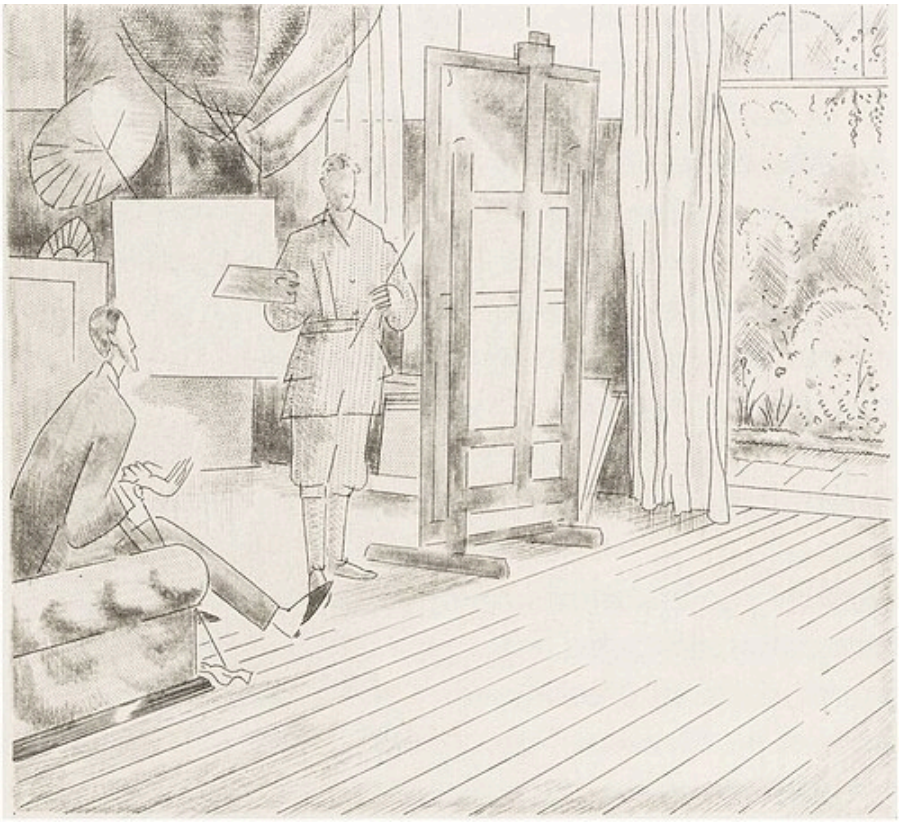


image de début de chapitre

CHAPITRE PREMIER

LE riche parfum des roses embaumait l'atelier et quand la légère brise d'été remuait les arbres du jardin, il venait, par la porte ouverte, une lourde odeur de lilas ou l'arome plus délicat des aubépines rougissantes.

Du coin de sofa où il était allongé sur des coussins de cuir persan, et tout en fumant, selon son habitude, d'innombrables cigarettes, lord Henry

Wotton apercevait la rayonnante floraison d'un cytise, dont les grappes de miel et les flexibles rameaux semblaient écrasés sous le poids flamboyant de leur propre beauté.

Par instants, des vols d'oiseaux projetaient leurs ombres fantastiques sur les hauts rideaux de tussor tirés devant la fenêtre aux larges baies, et produisaient momentanément une sorte d'effet japonais. Et lord Henry songeait à ces peintres de Tokio, aux visages de jade pâle, dont tout l'effort tendait, dans un art fatalement immobile, à donner la sensation de la vitesse du mouvement.

Dans un bourdonnement maussade, des abeilles s'évertuaient à fendre les hautes herbes mûres, ou s'obstinaient dans une ronde monotone, autour des urnes dorées et poudreuses d'un chèvrefeuille solitaire ; et leur murmure alourdissait encore une accablante paix. Les bruits confus de Londres arrivaient, pareils aux notes bourdonnantes d'un orgue éloigné.

Au milieu de la pièce se dressait, sur un haut chevalet, le portrait en pied d'un jeune homme d'une extraordinaire beauté ; et, face au portrait, à légère distance, l'artiste lui-même était assis, ce Basil Hallward, dont la disparition soudaine, il y a quelques années, émut si fort la société et donna lieu à tant d'étranges suppositions.

Le peintre contemplait la gracieuse et avenante figure si habilement rendue par son pinceau. Un sourire satisfait vint éclairer ses traits et parut vouloir s'y attarder. Mais, brusquement, l'artiste se redressa, les yeux clos, les doigts posés sur les paupières, comme s'il cherchait à emprisonner dans son cerveau quelque rêve étrange, dont il redoutait de se dégager.

— Mon cher Basil, prononça lentement lord Henry, ce portrait est votre chef-d'œuvre, la plus belle chose que vous ayez jamais faite. Il faut absolument l'envoyer au Grosvenor, l'an prochain. L'Académie est trop vaste et trop vulgaire. Chaque fois que j'y suis allé, il y avait tant de monde que je n'ai pu voir les tableaux, ce qui est exécrable, ou bien tant de tableaux que je n'ai pu voir le monde, ce qui est encore pire. Vraiment, il n'y a d'acceptable que le Grosvenor.

— Je ne l'enverrai, je crois, ni là ni ailleurs, répondit le peintre, en rejetant la tête en arrière, par un tic bizarre dont ses amis d'Oxford s'étaient tant de fois divertis. Non, je ne l'exposerai nulle part.

Lord Henry leva les yeux et l'examina avec stupeur, à travers les minces anneaux de fumée bleue qui montaient de sa cigarette opiacée, et tordaient capricieusement leurs volutes.

— Vous ne l'exposerez nulle part ? Et pourquoi, mon cher ? Avez-vous au moins une raison ? Quels originaux vous êtes, vous autres, peintres ! Vous faites tout au monde pour gagner la célébrité ; et, sitôt conquise, on dirait qu'il vous tarde d'en être délivrés. En quoi vous êtes bien fous. Car, s'il est au monde rien de plus fâcheux que d'être quelqu'un dont on parle, c'est assurément d'être quelqu'un dont on ne parle pas. Un pareil portrait vous mettrait en Angleterre bien au-dessus de tous les jeunes, et rendrait jaloux tous les vieux — si toutefois les vieux sont capables d'une émotion quelconque.

— Je sais que vous allez rire de moi, répondit Basil. Et pourtant, je ne saurais exposer ce tableau. J'y ai mis trop de moi-même.

Avec un éclat de rire, lord Henry s'allongea sur le sofa.

— Riez. C'était prévu. Mais ce que j'ai dit n'en reste pas moins vrai.

— Mis là trop de vous-même ! Ma parole, Basil, je ne vous croyais pas si fat. Pour moi, j'ai beau considérer vos traits vigoureux et rudes, vos cheveux noirs comme le charbon, je n'arrive pas à saisir la moindre ressemblance entre vous et ce jeune Adonis, qu'on dirait fait d'ivoire et de feuilles de roses. Mon cher Basil, c'est un Narcisse, tandis que vous ! Vous avez une expression hautement intellectuelle et tout le reste. Mais la beauté, la beauté réelle, finit où commence l'expression intellectuelle. L'intelligence est, par sa nature, une sorte d'hypertrophie ; elle détruit fatalement l'harmonie d'un visage. Dès qu'une personne se met à penser, elle devient tout nez, tout front, ou je ne sais quoi d'horrible. Regardez les hommes éminents dans n'importe quelle branche du savoir. Ils sont tous parfaitement hideux. Excepté, bien entendu, les gens d'Église. Mais c'est que les gens d'Église ne pensent point. Un évêque répète, à quatre-vingts ans, les paroles qu'il a apprises quand il en avait vingt ; la conséquence naturelle en est qu'il conserve toujours un aspect absolument délicieux. Votre jeune ami, ce mystérieux adolescent dont vous me taisez le nom, mais dont le portrait me fascine étrangement, jamais il ne pense. J'en ai l'intime conviction. C'est une belle créature sans cervelle, qu'on voudrait avoir

toujours devant soi, l'hiver, quand il n'y a plus de fleurs à regarder, l'été, quand nous avons besoin de rafraîchir notre intelligence. Ne vous flattez pas, Basil ; vous ne lui ressemblez pas le moins du monde.

— Vous m'avez mal compris, Harry, répondit l'artiste. Il est clair que je ne lui ressemble pas. Je le sais de reste. Bien plus, je serais désolé d'avoir sa beauté. Vous haussez les épaules ? Pourtant je vous parle sincèrement. Une fatalité s'attache à toute supériorité de l'esprit ou du corps, cette même fatalité qu'on voit, à travers l'histoire, s'élancer sur les pas mal assurés des rois. Mieux vaut ne pas différer de ses compagnons. Les laiderons et les sots ont la meilleure part en ce monde. Ils peuvent s'asseoir à l'aise et bayer au spectacle. S'ils ignorent le triomphe, en revanche, l'épreuve de la défaite leur est épargnée. Ils vivent, comme nous devrions vivre tous, tranquilles, insouciants, impassibles. Ils ne causent la ruine de personne et personne ne renverse leur fortune. Mais vous, Harry, parce que vous avez le rang et la richesse ; et moi, pour ce qui a pu m'échoir d'intelligence et de talent ; et Dorian Gray, à cause de sa rare beauté : nous aurons tous les trois à souffrir, et à souffrir terriblement, des présents que nous ont faits les dieux.

— Dorian Gray ? Est-ce là son nom ? demanda lord Henry accourant du fond de l'atelier vers Basil Hallward.

— Oui, c'est son nom. Je m'étais promis de ne pas vous le dire.

— Mais pourquoi ?

— Je ne me l'explique pas. Quand les gens me plaisent infiniment, je ne confie jamais leurs noms à personne, comme si c'était quelque peu les trahir. J'en suis venu à aimer le secret. Je ne vois que ce moyen de mettre dans l'existence moderne un peu de mystère et d'enchantement ; la chose la plus commune, dès qu'on nous la cache, devient un délice. Maintenant, quand je quitte Londres, je ne dis plus chez moi où je vais, cela m'enlèverait tout plaisir. C'est une sotte habitude, j'en conviens ; du moins agrémente-t-elle la vie d'une dose appréciable de romanesque. Mais tout cela doit vous paraître bien fou ?

— Nullement, répondit lord Henry, nullement, mon cher Basil. Oublieriez-vous que je suis marié ? C'est l'unique charme du mariage, de ménager une vie de déception absolument nécessaire aux deux parties. Je ne sais jamais où est ma femme et ma femme ne sait jamais ce que je fais. S'il

nous arrive de nous rencontrer, — car, à l'occasion, nous dînons ensemble dehors ou rendons visite au vieux duc — vous ne sauriez croire de quel air sérieux nous nous racontons les plus folles histoires. Dans cet ordre d'idées, ma femme m'est supérieure. Jamais elle n'est embarrassée par les dates, je le suis toujours. Mais elle a beau me prendre en défaut, elle ne s'emporte pas. Je le souhaiterais parfois. Mais elle se contente de rire de moi.

— Je n'aime pas vous entendre parler sur ce ton de votre vie conjugale, Harry, dit Basil Hallward, tout en gagnant la porte qui menait au jardin. Je suis persuadé d'ailleurs que vous êtes un excellent mari, mais que vous rougissez de vos propres vertus. Vous êtes vraiment singulier ! Vous ne dites jamais une parole qui soit morale et ne faites jamais une action qui soit mauvaise. Votre cynisme n'est qu'une pose.

— Le naturel aussi est une pose, et la pose la plus agaçante de toutes ! s'exclama en riant lord Henry.

Et les deux jeunes hommes sortirent ensemble dans le jardin et se réfugièrent sur un long siège de bambou, à l'ombre épaisse d'un buisson de lauriers. Les rayons du soleil glissaient sur les feuilles vernissées. Dans le gazon tremblaient des marguerites blanches.

Après un silence, lord Henry tira sa montre :

— Mon cher Basil, murmura-t-il, je regrette d'avoir à vous quitter. Mais avant de partir, puis-je vous demander de répondre à ma question de tout à l'heure ?

— Quelle question ? fit le peintre, sans détacher les yeux du sol.

— Vous le savez bien.

— Mais non, Harry.

— Soit. Je vais parler clairement. Expliquez-moi pourquoi vous ne voulez pas exposer le portrait de Dorian Gray. Et dites-moi bien la vraie raison.

— La vraie raison, je vous l'ai dite.

— Allons donc ! Vous avez prétendu qu'il y avait trop de vous-même dans ce portrait. C'est de l'enfantillage.

— Harry, repartit Basil Hallward, fixant son interlocuteur, tout portrait qu'on peint avec âme est un portrait, non du modèle, mais de l'artiste. Le

modèle n'est qu'un hasard et qu'un prétexte. Ce n'est pas lui qui se trouve révélé par le peintre ; c'est le peintre qui se révèle lui-même sur la toile qu'il colorie. La raison pour laquelle je n'exposerai pas ce portrait, c'est que je crains d'y avoir trahi le secret de mon âme.

Avec un rire, lord Henry demanda :

— Et quel est ce secret ?

— Je vais vous le dire, fit Hallward, dont le visage trahissait le trouble.

L'enveloppant du regard, son compagnon déclara :

— Je vous écoute avidement, Basil.

— Oh ! ce que j'ai à dire est peu de chose, Harry ; et je crains bien que vous n'ayez peine à le comprendre ; peut-être aussi, peine à le croire.

Lord Henry sourit, se pencha, cueillit dans l'herbe une marguerite aux pétales rosés, et l'examinant :

— Je suis absolument sûr que je comprendrai, répliqua-t-il, les yeux fixés sur le petit disque d'or à blanche collerette ; quant à croire, sachez que je puis croire toutes choses, pourvu qu'elles soient franchement incroyables.

Une brise passa, détachant des arbres quelques fleurs ; et les lourdes grappes des lilas balancèrent dans l'air alangui leurs pléiades d'étoiles. Contre le mur, une sauterelle stridulante se mit à crisser ; et près d'eux, une libellule, longue et mince comme un fil bleu, palpita sur ses ailes de gaze brune.

Dans l'attente curieuse de ce qui allait venir, il semblait à lord Henry qu'il entendît battre le cœur de Basil.

— Voici l'histoire, dans sa simplicité, dit enfin le peintre. Il y a deux mois, je me trouvais à une grande soirée chez lady Brandon. Nous autres, malheureux artistes, nous devons ainsi, de temps en temps, nous exhiber dans le monde, pour rappeler au public que nous ne sommes pas tout à fait des sauvages. Avec un habit et une cravate blanche, me disiez-vous un jour, n'importe qui, même un agent de change, peut faire figure de civilisé. J'étais dans le salon depuis dix minutes peut-être, conversant avec d'imposantes douairières trop parées et d'ennuyeux académiciens, quand tout à coup j'eus l'intuition d'être regardé. Je me tournai à demi et, pour la première fois, je vis Dorian Gray. Lorsque nos regards se rencontrèrent, je

me sentis pâlir. Une étrange terreur s'empara de moi. De toute évidence, je me trouvais en présence d'un être d'un tel charme personnel que, si je cédais à la fascination, mes sens, mon cœur, mon art lui-même, tout serait subjugué. Je n'avais nulle envie de subir une influence étrangère. Vous savez, Harry, combien je suis naturellement indépendant. J'ai toujours été mon seul maître, ou plutôt je l'avais toujours été jusqu'à ma rencontre avec Dorian Gray. Aussi… Mais comment vous expliquer ce que je ressentis ? Quelque chose me disait qu'une crise imminente et redoutable allait troubler ma vie. J'avais cette étrange sensation que le Destin venait à moi, porteur de joies exquises et d'exquises douleurs. J'eus peur et pris le parti de quitter le salon. Ce ne fut pas la conscience qui me dicta cette conduite ; ce fut je ne sais quelle lâcheté. Je ne me glorifie point de cet essai de fuite.

— Conscience et lâcheté, c'est au fond la même chose, Basil. La conscience est la raison sociale de la firme. Voilà tout.

— Je n'en crois rien, Harry ; ni vous non plus, je pense. Quoi qu'il en soit, pour un motif ou pour un autre, — par orgueil peut-être, car j'étais alors fort orgueilleux — il est de fait que je me précipitai vers la porte. Là, naturellement, je tombai sur lady Brandon : « Vous n'allez pas si tôt vous sauver, monsieur Hallward ? » cria-t-elle à tue-tête. Vous connaissez sa voix singulièrement perçante ?

— Oui, lady Brandon a tout du paon, excepté la beauté, dit lord Henry, effeuillant la marguerite de ses longs doigts nerveux.

— J'eus beau faire, je ne pus lui échapper. Elle me présenta à des Altesses Royales, puis à des personnages chamarrés de Croix et de Jarretières, puis à des matrones à hautes tiares et à nez de perruche. À tous, elle parlait de moi comme de son plus cher ami. Je ne l'avais jamais rencontrée qu'une fois, mais elle s'était juré de faire de moi le lion de la soirée. Un de mes tableaux venait alors, ce me semble, de remporter un grand succès ; en tout cas, les journaux à deux sous en avaient beaucoup parlé, ce qui est, au XIX^e^ siècle, le critérium de l'immortalité. Soudain je me trouvai face à face avec le jeune homme dont la personnalité m'avait si étrangement ému. Nous étions tout proches l'un de l'autre, presque à nous toucher. De nouveau nos regards se rencontrèrent. Étourdiment, je priai lady Brandon de me présenter. Mais après tout, peut-être fût-ce moins l'effet

d'une étourderie que d'un inévitable destin. Présentés ou non, nous nous serions parlé, j'en suis sûr. Dorian, dans la suite, me fit le même aveu. Il avait senti, comme moi, que nous étions appelés à nous connaître.

— Et quel croquis lady Brandon vous fit-elle de ce jeune homme ? Je sais qu'elle a la manie de donner en quelques mots un *précis* de tous ses invités. Il me souvient qu'un jour, me présentant à un vieux gentleman, truculent, cramoisi, enrubanné de tous les ordres imaginables, elle me chuchota à l'oreille, en une sorte d'aparté tragique, que tout le salon ne pouvait manquer d'entendre, des confidences absolument stupéfiantes. Pensez si je déguerpis ! J'aime à deviner les gens moi-même. Mais lady Brandon en use à l'égard de ses hôtes, exactement comme un commissaire-priseur à l'égard de ses marchandises. Elle les décrit tout de travers, ou bien n'en laisse rien ignorer, excepté ce qu'on voudrait savoir.

— Pauvre lady Brandon, vous n'êtes pas tendre pour elle, Harry ! fit simplement Hallward.

— Mon cher ami, elle a tenté de fonder un salon et n'a réussi qu'à ouvrir un restaurant. Comment pourrais-je l'admirer ? Mais, dites-moi, que vous servit-elle sur le jeune Dorian Gray ?

— Oh ! quelque chose dans ce genre : « Charmant garçon !… Étions inséparables, sa pauvre mère et moi !… Complètement oublié ce qu'il fait ! Rien du tout, j'ai bien peur… Ah ! si, il joue du piano… Du piano ou du violon, cher monsieur Gray ? » Malgré nous, nos deux rires fusèrent. Et du coup nous devînmes amis.

— L'amitié peut commencer plus mal et ne saurait mieux finir que dans un rire, fit le jeune lord, cueillant une nouvelle marguerite.

Hallward secoue la tête :

— Harry, murmura-t-il, vous ne comprenez pas ce qu'est, en pareil cas, l'amitié ou la haine. Vous, vous aimez tout le monde ; autant dire que vous n'aimez personne.

— Mais c'est une horrible injustice ! s'écria lord Henry, rejetant son chapeau en arrière et regardant en l'air de légers nuages qui, pareils aux écheveaux emmêlés d'une soie blanche et lustrée, fuyaient sous la coupole turquoise du ciel d'été. Oui, une horrible injustice ! Je fais grande différence entre les gens. Je choisis mes amis pour leur belle mine, mes connaissances

pour leur belle renommée, et mes ennemis pour leur bel esprit. On ne saurait être trop circonspect dans le choix de ses ennemis. Je n'en ai pas un qui soit un sot. Tous ont une certaine valeur intellectuelle, ce qui fait qu'ils savent tous m'apprécier. Est-ce là trop de fatuité de ma part ? Oui, c'est un peu fat, sans doute.

— Je le croirais assez, Harry. Mais, si je m'applique la règle de vos classements, je ne suis pour vous qu'une simple connaissance.

— Mon cher Basil, vous êtes pour moi beaucoup plus qu'une connaissance.

— Et beaucoup moins qu'un ami. Mettons une sorte de frère.

— Oh ! les frères ! Je me soucie bien des frères !… Mon frère aîné ne veut pas mourir, et mes cadets ne font que cela.

— Harry ! s'exclama Hallward, le regard sévère.

— Mon cher, ne me prenez pas trop au sérieux. Mais je n'y peux rien, je déteste mes proches. Cela vient sans doute de ce qu'on a peine à souffrir chez d'autres ses propres défauts. Je comprends à merveille la rage de la démocratie anglaise contre ce qu'elle appelle les vices des hautes classes. Les masses sont d'avis que l'ivrognerie, la sottise et la débauche devraient rester leur seule propriété ; et dès que l'un de nous s'avilit, c'est comme s'il braconnait sur leurs terres. Quand ce pauvre Southwark comparut devant la Cour des Divorces, l'indignation du peuple toucha vraiment au sublime. Et pourtant, je ne crois pas que dix pour cent des prolétaires vivent correctement.

— Je ne puis souscrire à une seule bribe de ce discours ; bien plus, Harry, je gagerais que vous-même n'en croyez pas un mot.

Lord Henry caressa sa barbe brune, taillée en pointe, et, de sa canne d'ébène ornée de glands, tapota le bout de sa bottine vernie.

— Ah ! que vous êtes bien Anglais, Basil ! Voilà deux fois que vous me faites cette remarque. Avancez une idée devant un pur Anglais — ce qui est toujours risqué — jamais il ne s'avisera d'examiner si l'idée est vraie ou fausse. Il n'attachera d'importance qu'à discerner si vous y croyez vous-même. La valeur d'une idée n'a pourtant rien à voir avec la conviction de celui qui l'exprime. Bien mieux : moins le défenseur est sincère, et plus

l'idée a chance d'être purement intellectuelle, car elle ne reflète en ce cas ni ses intérêts, ni ses désirs, ni ses préjugés. Mais nous n'allons pas discuter politique, sociologie ou métaphysique. J'aime les personnes bien plus que les principes et, plus que tout au monde, j'aime les personnes sans principes. Revenons plutôt à Dorian Gray. Le voyez-vous souvent ?

— Oui, tous les jours. Si je restais un jour sans le voir, je serais malheureux. Il m'est absolument indispensable.

— Voilà qui me surprend ! Je croyais que vous n'aviez rien à cœur, que votre art.

— C'est que tout mon art, désormais, c'est lui, prononça gravement le peintre. Il m'arrive de penser qu'il n'y a, dans l'histoire du monde, que deux faits vraiment dignes de faire époque. Le premier est l'apparition, dans l'Art, d'une technique nouvelle ; le second est l'apparition, dans l'Art également, d'un type nouveau. Ce qu'a été pour les Vénitiens l'invention de la peinture à l'huile, le visage d'Antinoüs l'a été pour les derniers sculpteurs grecs, et le visage de Dorian Gray le sera quelque jour pour moi. Non pas seulement que je peigne d'après lui, dessine d'après lui, esquisse d'après lui. J'ai fait tout cela sans doute. Mais il est pour moi bien plus qu'un motif ou un modèle vivant. Je ne veux pas dire que je sois mécontent de ce que j'ai tiré de lui, ni que sa beauté soit telle que l'Art ne puisse la rendre. Il n'est rien que l'Art ne puisse rendre ; et je reconnais volontiers que depuis ma rencontre avec Dorian Gray, les œuvres que j'ai faites sont belles ; oui, les plus belles de ma vie. Mais par une influence curieuse, — je me demande si vous me comprendrez ! — sa personnalité même m'a suggéré une manière d'art tout à fait imprévue, un style entièrement nouveau. Je n'ai plus ni la même vision, ni la même conception des choses. Il m'est loisible maintenant de recréer la vie, selon les rythmes qui naguère m'étaient insaisissables. De qui donc est cette parole : « Un rêve de beauté en des jours de pensée ? » Je ne sais plus. Mais voilà bien ce qu'a été pour moi Dorian Gray. La seule présence visible de cet adolescent — car, à mes yeux, il n'est guère qu'un adolescent, malgré ses vingt ans passés ! — Oui, sa seule présence visible… Mais j'ai bien peur que vous ne puissiez comprendre ce que tout cela signifie !… Inconsciemment, Dorian me fournit les traits d'une école nouvelle, d'une école où se retrouvera toute la flamme de l'inspiration romantique et toute la perfection de l'inspiration

grecque. L'harmonie de l'âme et du corps, quelle merveille ! Dans notre folie, nous avons séparé ces deux composants, et nous avons inventé un réalisme qui est vulgaire, et un idéalisme qui est creux. Si vous saviez, Harry, ce qu'est pour moi Dorian Gray ! Vous rappelez-vous ce paysage qu'Agnew offrit de me payer si cher, mais dont je ne voulus pas me séparer ? C'est, de toutes mes œuvres, l'une des meilleures. Or, savez-vous pourquoi ? Parce que, tandis que je peignais cette toile, Dorian Gray était assis à mon côté. De lui à moi s'exerçait une influence subtile ; et, pour la première fois de ma vie, dans de simples frondaisons, me fut révélée cette magie que j'appelais sans cesse et qui se dérobait toujours.

— Basil, voilà qui est extraordinaire ! Il faut que je voie ce Dorian Gray.

Hallward se leva de son siège et se mit à arpenter le jardin. Il ne tarda guère à revenir.

— Harry, dit-il, Dorian m'est simplement un motif artistique. Il se peut que rien ne vous frappe en lui. Moi, j'y découvre un monde. Jamais il n'est plus présent dans mon œuvre que lorsque son image même n'y figure point. Comme je vous l'ai dit, il me suggère une manière nouvelle. Je le retrouve dans la courbe de certaines lignes, dans la grâce et la subtilité de certaines couleurs. Et c'est tout.

— Alors, demanda lord Henry, pourquoi ne pas exposer son portrait ?

— Parce que, sans le vouloir, j'y ai mis l'expression de mon étrange idolâtrie d'artiste. Certes, je me suis toujours gardé de la trahir devant Dorian. Il l'ignore absolument. Il l'ignorera toujours. Mais le monde pourrait la deviner. Or, je n'entends pas mettre mon âme à nu sous les yeux d'un public inquisiteur et vil. Jamais mon cœur ne battra sous son microscope. Il y a là trop de moi-même, Harry, beaucoup trop de moi-même.

— Les poètes, mon cher, n'ont pas tant de scrupules. Ils savent combien l'intimité aide au succès et que, de nos jours, un cœur brisé se tire à maintes éditions.

— C'est en quoi je les déteste, s'écria Hallward. Un artiste doit créer de belles choses, mais sans y rien mettre de sa propre vie. De nos jours, on traite l'art comme s'il n'était qu'une des formes naturelles de l'autobiographie. Nous avons perdu le sens abstrait de la beauté. Je veux,

quelque jour, en apporter la révélation au monde. Et voilà pourquoi le monde ne verra jamais mon portrait de Dorian Gray.

— À mon avis, vous avez tort, Basil, mais je n'argumenterai pas contre vous. Il n'y a, pour argumenter, que les désespérés de l'esprit. Dites-moi, Dorian Gray vous aime-t-il passionnément ?

Le peintre réfléchit quelques instants, puis répondit :

— Il m'aime. Je suis sûr qu'il m'aime. Il est vrai que je l'encense éperdument. Je trouve un singulier plaisir à certaines louanges dont je sens la folie, et que je regrette, à peine échappées. En général, il est charmant avec moi, et nous restons dans mon atelier à deviser des choses les plus diverses. Il y a des jours, en revanche, où il se montre terriblement inconsidéré, où l'on dirait qu'il prend un réel plaisir à me faire de la peine. Je sens alors, Harry, que j'ai donné toute mon âme à un être qui ne la traite guère autrement qu'une fleur à passer à sa boutonnière, un bout de décoration d'où tirer gloriole, la vaine parure d'un jour d'été.

— Les jours d'été sont bien longs, murmura lord Henry. Peut-être sentirez-vous la lassitude avant Dorian. Si triste que soit cette pensée, il est hors de doute que le Génie dure plus longtemps que la Beauté. C'est du reste l'explication de notre effort à tous vers la haute culture. Dans la lutte féroce pour la vie, nous sentons le besoin d'une force qui demeure ; et nous nous remplissons l'esprit d'un tas de niaiseries, dans le vain espoir d'assurer notre prestige. Le monsieur qui sait tout à fond : voilà l'idéal d'aujourd'hui. Et pourtant, quelle horreur que l'esprit du monsieur qui sait tout à fond ! On dirait la boutique d'un marchand de bric-à-brac. Ce n'est que poussière et monstruosités, et tout y est coté au-dessus de sa valeur. Je crois, quand même, que vous serez lassé le premier. Un beau jour, vous regarderez votre ami et il vous paraîtra que ses lignes ne sont plus aussi impeccables, ou bien quelque chose vous choquera dans la nuance de son teint, ou que sais-je encore ? Vous lui en voudrez amèrement, au fond du cœur ; et, de bonne foi, vous estimerez indigne sa conduite envers vous. À sa prochaine visite, vous n'aurez plus pour lui que froideur et indifférence. Le plus triste est que, de ce jour, vous ne serez plus le même homme. Car c'est un vrai roman que vous venez de me conter : appelons-le, si vous voulez, un roman artistique. Or, le fâcheux d'un roman vécu, quel qu'il soit, c'est qu'il nous laisse, en fin de compte, si peu romanesque !

— Harry, ne parlez pas ainsi. Tant que je vivrai, je resterai sous le charme de Dorian Gray. Vous ne pouvez comprendre ce que je ressens. Vous êtes trop volage.

— Mais, mon cher Basil, c'est justement pour cela que je puis le comprendre. Ceux qui sont fidèles ne connaissent de l'amour que sa trivialité ; ce sont les infidèles, qui en connaissent les tragédies.

Et frottant une allumette contre un délicat étui d'argent, lord Henry se mit à fumer une cigarette, de l'air fier et satisfait d'un homme qui, dans une phrase, vient de résumer l'univers.

Des moineaux piailleurs s'agitaient dans le feuillage laqué des lierres, et les ombres bleues des nuages se poursuivaient sur le gazon, comme des hirondelles. Qu'il faisait bon dans ce jardin ! Et combien les émotions des gens étaient délicieuses, — infiniment plus délicieuses, lui semblait-il, que leurs idées ! L'observation de son âme et les passions de ses amis, telles étaient les deux fascinations de la vie. Et dans un silence amusé, il se représentait le goûter fastidieux que cette longue visite à Basil Hallward lui avait fait manquer. S'il était allé chez sa tante, il y eût fatalement trouvé lord Goodbody, et toute la conversation aurait roulé sur l'assistance aux pauvres et sur la nécessité de construire des maisons modèles. Chacun aurait exalté les vertus que sa condition le dispensait de pratiquer dans la vie. Les riches auraient vanté les bienfaits de l'économie, et les oisifs éloquemment disserté sur la dignité du travail. Quel bonheur d'avoir échappé à tout cela !

Comme il pensait à sa tante, une idée le frappa tout à coup. Se tournant vers Hallward, il lui dit :

— Mon cher ami, enfin je me rappelle !

— Que vous rappelez-vous, Harry ?

— Je me rappelle où j'ai entendu parler de Dorian Gray.

— Où était-ce ? demanda Hallward, dont les sourcils se froncèrent, légèrement.

— Oh ! Basil, ne prenez pas cet air courroucé. C'était chez ma tante, lady Agatha. Elle m'annonça un jour, qu'elle venait de découvrir un jeune homme extraordinaire, qui allait lui prêter son concours pour les œuvres

d’East-End. Elle ajouta qu’il se nommait Dorian Gray. Mais je dois dire qu’elle ne souffla mot de sa beauté physique. Les femmes, tout au moins les honnêtes femmes, ne savent pas apprécier la beauté physique. Elle me dit qu’il était très sérieux et qu’il avait une belle nature. Je m’imaginai aussitôt un pauvre diable à lunettes, aux cheveux longs et plats, criblé de taches de rousseur et promenant deux pieds interminables. Que n’ai-je su alors qu’il était votre ami !

— Je me félicite que vous l’ayez ignoré, Harry.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je ne tiens pas à ce que vous l’approchiez.

— Vous ne tenez pas à ce que je l’approche ?

— Non.

— M. Dorian Gray est dans l’atelier de monsieur, annonça le domestique venu au jardin.

— Cette fois, vous serez bien forcé de me présenter, ricana lord Henry.

Le peintre se tourna vers son serviteur, debout dans le soleil aveuglant :

— Parker, vous prierez M. Gray d’attendre. Je viens dans un moment.

L’homme s’inclina et remonta l’allée.

Alors, les yeux fixés sur lord Henry, Basil Hallward supplia :

— Dorian Gray est mon plus cher ami. C’est une belle et candide nature. Votre tante ne vous a rien dit de lui qui ne soit strictement vrai. Ne le gâtez pas. N’essayez pas sur lui votre influence. Elle serait mauvaise. Le monde est vaste et renferme nombre de créatures admirables. Ne m’enlevez pas la seule personne qui donne à mon art tout ce qu’il a de charme. Ma vie, en tant qu’artiste, repose sur Dorian. Songez-y, Harry. Ne trompez pas ma confiance !

Il parlait avec une extrême lenteur, comme si chaque parole arrachée de sa poitrine lui eût coûté un effort.

— Quelles sornettes me contez-vous là ? fit lord Henry, dans un sourire.

Et prenant Hallward par le bras, il le fit rentrer presque malgré lui.

image de début de chapitre

CHAPITRE DEUXIÈME

DÈS l’entrée, ils aperçurent Dorian Gray. Il était au piano, le dos tourné, et feuilletait un recueil de Schumann : *Les scènes de la forêt.*

— Basil, s’écria-t-il, vous me prêterez ces mélodies, que je les apprenne. Elles sont ravissantes.

— Entendu, Dorian, si vous posez bien aujourd’hui.

— Oh ! non, je suis las de poser, et je n'ai que faire de mon portrait grandeur nature ! répondit le jeune homme, en virant sur le tabouret de piano, d'un mouvement brusque et décidé.

À la vue de lord Henry, une légère rougeur lui monta au visage. D'un bond, il fut debout.

— Excusez-moi, Basil. Je ne vous savais pas en compagnie.

— Mon cher Dorian, je vous présente lord Henry Wotton, un vieil ami d'Oxford. Je venais justement de lui parler de vous comme d'un modèle incomparable, et voilà que vous avez tout gâté !

— Sauf pourtant le plaisir que me donne votre rencontre, monsieur Gray, dit lord Henry, s'avançant et lui tendant la main. Ma tante m'a souvent parlé de vous. Vous êtes un de ses favoris et aussi, je le crains, une de ses victimes.

— Lady Agatha m'a rayé de ses papiers ! répondit Dorian prenant drôlement une mine contrite. J'avais promis de l'accompagner, mardi dernier, à certain club de Whitechapel, et je n'y ai plus pensé du tout. Nous devions jouer ensemble un duo, et même trois duos, je crois. Je me demande ce qu'elle va me dire. C'est au point que je n'ose aller la voir.

— Oh ! je me charge de vous réconcilier avec ma tante. Elle vous veut beaucoup de bien. D'ailleurs, je ne pense pas que votre oubli ait eu grande importance. Il est probable que les auditeurs se sont imaginé tout de même entendre un duo. Quand ma tante Agatha est au piano, elle fait largement du bruit pour deux.

— Voilà qui est assez méchant pour elle, et peu flatteur pour moi, observa Dorian, en riant.

Lord Henry le regardait. Oui, sans conteste, il était beau, merveilleusement beau, avec ses lèvres vermeilles et finement arquées, ses yeux bleus si francs, sa chevelure aux boucles dorées. Son visage avait une expression qui inspirait aussitôt la confiance. Il reflétait la pureté à la fois candide et ardente de la jeunesse. On sentait que cet adolescent s'était gardé sans tache, à l'abri du monde. Comment s'étonner de l'adoration de Basil Hallward ?

— Vous êtes trop charmant, monsieur Gray, pour vous adonner à la philanthropie, beaucoup trop charmant.

Et lord Henry, s'étendant sur le sofa, ouvrit son étui à cigarettes.

Le peintre, pendant ce temps, avait fait sa palette et préparé ses pinceaux. Il semblait ennuyé. Quand il entendit la dernière réflexion de lord Henry, il lui lança un regard, hésita une seconde et dit :

— Harry, je voudrais finir ce portrait aujourd'hui. Puis-je, sans vous blesser, vous demander de nous laisser seuls ?

Lord Henry eut un sourire, et se tournant vers Dorian Gray, demanda :

— Dois-je partir, monsieur Gray ?

— De grâce, n'en faites rien, lord Henry ! Je vois que Basil est dans un de ses jours de mauvaise humeur, et je ne puis le souffrir, quand il est maussade. D'ailleurs, vous avez à m'expliquer pourquoi la philanthropie n'est pas faite pour moi.

— Non, je recule devant cette explication, monsieur Gray. C'est un sujet si aride que je serais forcé d'en parler avec gravité. Mais je me garderai bien de partir quand vous me demandez de rester. Sérieusement, Basil, vous ne m'en voudrez pas ? Vous m'avez dit et redit qu'il vous plaît qu'on bavarde avec vos modèles.

Hallward se mordit la lèvre.

— Si tel est le bon plaisir de Dorian, j'en conviens, vous ne pouvez que demeurer. Les caprices de Dorian ont force de loi pour tous, excepté pour lui-même.

Lord Henry prit son chapeau et ses gants.

— Votre insistance m'est sensible, Basil. Mais vraiment, il faut que je m'en aille. J'ai un rendez-vous à l' « Orléans ». Au revoir, monsieur Gray. Venez me voir une après-midi, Curzon Street. Je suis presque toujours chez moi vers cinq heures. Annoncez-moi votre visite par un petit mot. Je serais désolé de vous manquer.

— Basil, s'écria Dorian Gray, si lord Henry Wotton s'en va, je m'en vais aussi. Vous ne desserrez pas les lèvres tant que vous êtes à vos pinceaux, et je ne sais rien d'ennuyeux comme d'être là, planté sur une estrade, à prendre des airs gracieux. Demandez-lui de rester. J'y tiens absolument.

— Restez, Harry, pour contenter Dorian Gray, et pour me faire plaisir, dit Hallward, les yeux fixés sur le portrait. C'est absolument vrai : je ne parle jamais quand je travaille, pas plus que je n'écoute ; et ce doit être mortellement ennuyeux pour mes pauvres modèles. Restez, je vous en prie.

— Et mon rendez-vous à l' « Orléans » ?

Le peintre se mit à rire.

— Je ne pense pas que vous en soyez bien en peine. Rasseyez-vous, Harry. Et maintenant, Dorian, grimpez sur l'estrade ; ne remuez pas trop, et ne faites aucune attention à ce que vous dira notre lord. C'est un homme qui a une très mauvaise influence sur tous ses amis, moi seul excepté.

Avec des airs de jeune martyr grec, Dorian Gray monta sur l'estrade et fit une petite *moue* à lord Henry qui déjà lui plaisait beaucoup. Il ressemblait si peu à Basil ! De l'un à l'autre, quel délicieux contraste ! Et sa voix était si belle ! Au bout de quelques instants, il lui dit :

— Est-ce vrai que vous exercez une très mauvaise influence, lord Henry ? Aussi mauvaise que le prétend Basil ?

— Il n'existe pas de bonne influence, monsieur Gray. Toute influence est immorale ; oui, scientifiquement immorale.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'influencer quelqu'un, c'est lui donner son âme. Quiconque est influencé n'agite plus ses propres pensées, ne brûle plus de ses propres passions. Ses vertus ne lui appartiennent pas vraiment. Ses péchés — s'il exista jamais rien de tel — sont pareillement d'emprunt. Il devient l'écho d'une musique étrangère, il joue un rôle composé pour un autre. Se développer soi-même : tel est le but de la vie. C'est pour s'épanouir pleinement que chacun de nous est ici-bas. De nos jours on a peur de soi-même. Personne qui n'ait oublié le devoir primordial, le devoir qui oblige chacun envers soi-même. Certes les gens sont charitables. Ils nourrissent les affamés, vêtent les gueux. Mais cependant leur âme est famélique et nue. Le courage a déserté notre race, si tant est que nous ayons jamais été courageux. La crainte de la société, qui est le fondement de la morale, la crainte de Dieu, qui est le secret de la religion : voilà les deux principes qui nous gouvernent. Et pourtant…

— Tournez la tête un peu plus à droite, Dorian, comme un enfant bien sage, demanda le peintre, tout à son travail, entièrement captivé par une expression qu'il observait, pour la première fois, sur le visage de l'adolescent.

— Et pourtant, continua lord Henry, de sa voix grave et harmonieuse, en dessinant de la main ce geste onduleux qui n'était qu'à lui et qu'il avait eu dès le collège d'Eton, et pourtant, je crois que si un seul homme osait vivre sa vie pleine et entière, s'il osait manifester tous ses sentiments, exprimer toutes ses pensées, réaliser tous ses rêves, le monde en recevrait un tel renouveau de joie, que nous oublierions toutes les insanités du moyen âge, pour revenir à l'idéal hellène — peut-être même à je ne sais quoi de plus beau et de plus complet que l'idéal hellène. Mais, le plus brave de nous a peur de son moi. La coutume sauvage de la mutilation a son prolongement tragique dans ce renoncement personnel qui désenchante notre vie. Nous portons la peine de nos résistances. Tout désir que nous cherchons à étouffer, couve en notre esprit et nous empoisonne. Que le corps pèche une bonne fois, et c'en est fait de son péché, car l'action a une vertu purificatrice. Il n'en reste rien, que le souvenir d'un plaisir ou la volupté d'un regret. Le seul moyen de se délivrer de la tentation, c'est d'y céder. Résistez-y, et votre âme languira, tourmentée du désir malsain de ce qu'elle-même s'est interdit, consumée de l'âpre envie de ce que ses lois monstrueuses ont rendu monstrueux et illicite. Les grands événements du monde, a-t-on dit, se passent dans le cerveau. C'est aussi dans le cerveau, et dans le cerveau seul, que se passent les grands péchés du monde. Vous-même, monsieur Gray, encore tout fleuri des roses vermeilles de la jeunesse et des roses blanches de l'enfance, vous avez senti des ardeurs qui vous ont effrayé ; conçu des pensées qui vous ont glacé d'horreur ; de tels rêves ont hanté vos veilles et vos nuits, que leur seule évocation vous ferait monter le rouge au visage.

— Assez ! balbutia Dorian Gray, assez ! vous me bouleversez. Je ne sais que dire. Il y aurait une réponse à vous faire, mais je ne la trouve pas. Ne parlez plus. Laissez-moi réfléchir, ou plutôt, m'efforcer de ne pas réfléchir.

Il demeura, près de dix minutes, immobile, les lèvres entr'ouvertes, les yeux étincelants. Confusément, il sentait agir en lui des influences toutes nouvelles, mais qui, pensait-il, émanaient pourtant de lui seul. Les quelques

paroles de l'ami de Basil — paroles dites au hasard, sans doute, et paradoxales à plaisir — avaient touché en lui une corde secrète, jusqu'alors ineffleurée, qui maintenant vibrait et palpitait d'étranges frémissements.

La musique l'avait remué de cette même façon. La musique l'avait troublé, mainte fois. Seulement la musique était inarticulée. Ce n'était pas un nouveau monde, mais plutôt un second chaos qu'elle créait en nous. Mais les mots, les simples mots ! Qu'ils étaient redoutables ! Qu'ils étaient clairs, aigus et cruels ! On ne pouvait leur échapper. Et d'autre part, ils étaient pleins d'une subtile magie. Ils semblaient à leur gré donner même à l'informe une forme plastique, jouir en propre d'une musique aussi douce que celle de la viole ou du luth ! Les simples mots ! Était-il rien au monde d'aussi réel ?

Oui, certaines heures de son enfance lui étaient restées longtemps incompréhensibles. Il les comprenait maintenant. Tout à coup, la vie prenait à ses yeux des splendeurs embrasées. À travers quelles flammes il avait marché ! Et comment n'en avait-il pas eu conscience ?

Avec un fin sourire, lord Henry l'observait. Il connaissait à merveille ces moments psychologiques où il faut faire silence. Il se sentait vivement intéressé. Surpris de l'impression soudaine qu'avaient produite ses paroles, et se rappelant comment une lecture lui avait, à seize ans, révélé tout un monde de choses ignorées, il se demandait si Dorian ne traversait pas, à cette même minute, une épreuve semblable. Il avait innocemment lancé une flèche en l'air. Aurait-elle touché le but ? En vérité, ce jeune homme était fascinant !

Cependant, à touches larges et hardies, Basil n'arrêtait pas de peindre, avec cette parfaite sûreté et cette délicatesse achevée qui, tout au moins en art, supposent toujours la force. Il ne remarquait pas le silence.

— Basil, s'écria tout à coup Dorian Gray, je suis fatigué de me tenir debout. Il faut que j'aille m'asseoir au jardin. L'air est étouffant ici.

— Excusez-moi, mon pauvre ami. Quand je suis à mes pinceaux, j'oublie tout le reste. Jamais d'ailleurs vous n'aviez si bien posé. Vous avez gardé une immobilité parfaite. Et j'ai saisi l'effet que je voulais : les lèvres mi-closes, la flamme vive du regard. Je me demande ce qu'Harry a bien pu vous dire pour vous donner cette merveilleuse expression. Sans doute vous

a-t-il fait des compliments ? Gardez-vous bien de croire une seule de ses paroles.

— Il ne m'a pas fait, je vous assure, le moindre compliment. Et c'est pour cela peut-être que je ne crois rien de ce qu'il m'a dit.

Enveloppant le jeune homme d'un regard rêveur et langoureux, lord Henry protesta :

— Soyez franc. Tout ce que j'ai dit, vous le croyez. Je vous accompagne au jardin. Il fait une chaleur intenable dans cet atelier. De grâce, Basil, faites-nous servir à boire quelque chose de glacé, quelque chose à la fraise.

— Bien volontiers, Harry. Voudriez-vous sonner ? Dès que Parker viendra, je lui dirai ce que vous désirez. Je reste pour achever ce fond. J'irai vous rejoindre plus tard. Ne retenez pas Dorian trop longtemps. Je me sens en veine de peindre aujourd'hui, comme jamais. Ce portrait sera mon chef-d'œuvre. Tel qu'il est, c'est déjà mon chef-d'œuvre.

Lord Henry gagna le jardin. Il y trouva Dorian Gray, le visage blotti contre les grappes fraîches d'un lilas, et se grisant de leur parfum comme d'un vin capiteux. Il vint tout près de lui, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Voilà qui est sagement agir, murmura-t-il. Rien, si ce n'est les sens, ne peut guérir l'âme, de même que rien, si ce n'est l'âme, ne peut guérir les sens.

Le jeune homme tressaillit et se redressa. Il était tête nue ; la ramure avait rebroussé ses boucles rebelles et mêlé tous les fils de sa chevelure d'or. Ses yeux apeurés s'ouvraient, agrandis comme ceux des dormeurs qu'on réveille en sursaut ; ses fines narines frémissaient et, sous le coup d'une émotion secrète, ses lèvres tremblantes avaient perdu leur écarlate.

— Oui, poursuivit lord Henry, c'est un des grands secrets de la vie : guérir l'âme par les sens, guérir les sens par l'âme. Vous êtes une étonnante créature. Vous savez plus de choses que vous n'en croyez savoir, et aussi bien vous connaissez moins de choses que vous n'aspirez à en connaître.

Dorian Gray fronça les sourcils et détourna la tête. Il ne pouvait se défendre d'aimer ce grand et beau jeune homme, debout près de lui. Sa figure romanesque, son teint olivâtre, son air de lassitude, l'attiraient à

l'envi. Sa voix grave et dolente exerçait sur lui une véritable fascination. Ses mains elles-mêmes, fraîches et blanches comme des fleurs, avaient un charme étrange. Leurs mouvements rythmés s'ajoutaient comme une musique à ses paroles : on eût dit qu'elles avaient leur langage. Pourtant Dorian avait peur de lui, et honte d'avoir peur. Il avait donc fallu qu'un étranger vînt le révéler à lui-même ? Depuis des mois il fréquentait Basil Hallward, sans que cette amitié eût rien changé en lui. Puis soudain, quelqu'un avait croisé sa route et d'un mot lui avait découvert le mystère de la vie. Mais, après tout, de quoi s'effrayait-il ? S'il eût été collégien ou fillette, à la bonne heure ! Ses craintes étaient ridicules.

— Allons nous asseoir à l'ombre, proposa lord Henry. Parker vient de servir les rafraîchissements. D'ailleurs, si vous restez exposé à ce soleil de feu, il gâtera votre visage et Basil ne voudra plus vous peindre. Non, vous n'avez pas le droit de vous laisser brunir. Ce ne serait pas joli !

— Eh ! qu'importe ? s'exclama gaiement Dorian Gray, en prenant place sur le banc, tout au fond du jardin.

— Il importe beaucoup pour vous, monsieur Gray.

— Pourquoi ?

— Parce que vous possédez la plus merveilleuse jeunesse, et que la jeunesse est le seul bien digne d'envie.

— Je n'ai pas cette impression.

— Non, vous n'avez pas cette impression pour le moment. Mais un jour viendra où vous serez vieux, laid, décrépit, où la pensée aura labouré votre front de ses sillons arides, et la passion flétri vos lèvres de ses odieux tisons ; ce jour-là vous l'aurez cette impression, dans toute son horreur. À présent, où que vous alliez, votre charme rayonne sur le monde. En sera-t-il ainsi toujours ?… Vous avez un visage d'une extraordinaire beauté, monsieur Gray. Ne froncez pas les sourcils. C'est un fait. Or la Beauté est une des formes du Génie. Que dis-je ? Elle surpasse même le Génie, n'ayant pas comme lui à se démontrer. Elle est une des réalités suprêmes de ce monde, comme l'éclat du soleil, comme l'éveil du printemps, comme le reflet dans une eau sombre de cette conque d'argent qu'on appelle la lune. La Beauté ne se discute pas. Elle règne de droit divin. Elle fait prince quiconque la possède. Vous souriez ? Ah ! vous ne sourirez plus, quand

vous l'aurez perdue. On dit parfois que la Beauté est toute superficielle. Peut-être. Moins superficielle, en tout cas, que la Pensée. À mon sens, la Beauté est la merveille des merveilles. Il n'y a que les esprits légers pour ne pas juger sur les apparences. Le vrai mystère du monde est le visible, et non l'invisible… Oui, monsieur Gray, les dieux vous ont été bienveillants. Mais, ce qu'ils donnent, les dieux sont prompts à le reprendre. Vous n'avez que bien peu d'années à jouir vraiment, parfaitement et pleinement, de la vie. Votre jeunesse s'en ira, votre beauté avec elle, et vous découvrirez tout à coup qu'il faudra faire votre deuil des triomphes, ou bien vous contenter de triomphes médiocres, rendus plus amers que des défaites par le souvenir glorieux du passé. Chaque mois qui s'évanouit vous rapproche d'une horrible épouvante. Le Temps vous jalouse et guerroie contre vos lis et vos roses. Un jour votre teint sera blême, vos joues hâves, vos yeux ternes. Vous souffrirez abominablement. Ah ! tant que la jeunesse est à vous, demandez-lui tout ce qu'elle peut donner. Ne dissipez pas l'or de vos jours. N'allez pas écouter des fadaises, rêver le soulagement d'irrémédiables infortunes, vous consacrer au service d'êtres vils, ignorants et vulgaires. Voyez là le rêve maladif, le faux idéal de notre temps. Vivez ! Vivez la vie merveilleuse qui est en vous ! Que rien de votre être ne soit perdu. Soyez sans cesse à l'affût de sensations nouvelles. Ne reculez devant rien !… Un nouvel Hédonisme, voilà ce qu'attend notre siècle. Pourquoi n'en seriez-vous pas le visible symbole ? Riche de tels dons personnels, il n'est rien que vous ne puissiez faire. Pour une saison, le monde est à vous. Dès l'instant où je vous rencontrai, je compris que vous n'aviez pleinement conscience ni du prodige que vous êtes, ni du prodige que vous pourriez être. Tant de choses me charmaient en vous, que je me sentis impérieusement poussé à vous parler un peu de vous-même. Quelle catastrophe, pensais-je, si tant d'attraits allaient être perdus ! Il est si court, le temps que durera votre jeunesse ! Hélas ! il est si court ! Les simples fleurs de la colline se fanent, mais pour refleurir. Ce cytise, quand juin reviendra, sera blond tout comme aujourd'hui. Dans un mois, cette clématite sera couverte d'étoiles de pourpre, et d'année en année les mêmes étoiles de pourpre illumineront la nuit glauque de son feuillage. Mais nous, jamais nous ne retrouverons la jeunesse. Le pouls, qui bat à vingt ans d'une fièvre joyeuse, peu à peu se ralentit. Nos membres fléchissent, nos sens se délabrent. Nous ne sommes plus bientôt que de hideuses marionnettes qu'obsède le souvenir des

passions dont nous eûmes sottement peur, et des tentations exquises auxquelles nous n'eûmes pas le courage de céder. La jeunesse ! la jeunesse ! Il n'y a rien, absolument rien au monde, que la jeunesse !

Dorian Gray, les yeux dilatés, écoutait avec étonnement. La branche de lilas qu'il tenait à la main tomba sur le gravier. Une blonde abeille vint, en bourdonnant, voltiger quelque temps alentour, puis se mit à grimper, de fleur en fleur, aux flancs ovales du petit globe étoilé. Dorian l'observa avec l'étrange intérêt que nous prenons aux choses les plus banales, alors que des choses de haute importance nous préoccupent, qu'une émotion indéfinissable nous trouble, ou qu'une pensée, jugée effrayante, assiège notre esprit et sollicite notre acquiescement. L'abeille ne tarda pas à reprendre son vol. Dorian la vit se glisser dans le calice pastellisé d'un volubilis tyrien. La fleur parut tressaillir, puis doucement se balança sur sa tige.

Tout à coup le peintre se montra au seuil de l'atelier et, gesticulant nerveusement, leur fit signe de rentrer. Ils se tournèrent l'un vers l'autre et sourirent.

— Je vous attends, leur criait-il. Revenez. La lumière est incomparable. Rien ne vous empêche de transporter ici vos rafraîchissements.

Ils se levèrent et lentement descendirent l'allée. Deux papillons vert et blanc voltigèrent près d'eux, et sur le poirier, à l'angle du jardin, une grive se mit à chanter.

— Êtes-vous content de m'avoir rencontré, monsieur Gray ? demanda lord Henry, les yeux sur le jeune homme.

— Oui, je suis content, maintenant. Mais qui sait si je le serai toujours ?

— Toujours ! Voilà un mot terrible. Je ne l'entends jamais sans un frisson. Les femmes ont la rage de l'employer. Elles gâtent toutes les aventures, à vouloir qu'elles durent toujours. C'est d'ailleurs un mot vide de sens. La seule différence entre un simple caprice et une passion éternelle, c'est que le caprice dure un peu plus longtemps !

Comme ils entraient dans l'atelier, Dorian Gray posa la main sur le bras de lord Henry, et rougissant de sa propre hardiesse :

— S'il en est ainsi, murmura-t-il, faisons de notre amitié un caprice ! Puis il monta sur l'estrade et reprit la pose.

Renversé dans un large fauteuil d'osier, lord Henry l'observait. Rien ne troublait le silence, que les frôlements légers du pinceau sur la toile et, de temps à autre, un bruit de pas, quand Basil Hallward prenait du recul pour mieux juger de son travail. Dans les rayons obliques qui filtraient par l'ouverture de la porte, la poussière tourbillonnait en grains dorés. Sur toutes choses semblait traîner le violent parfum des roses.

Au bout d'un quart d'heure environ, Hallward s'arrêta de peindre, regarda longuement Dorian Gray, longuement le portrait, puis, mordillant la pointe d'un de ses gros pinceaux et fronçant les sourcils :

— Cette fois, c'est fini ! s'écria-t-il. Et, se courbant, il mit sa signature au coin gauche de la toile, en hautes lettres vermillon.

Lord Henry vint examiner le tableau. Assurément c'était une merveilleuse œuvre d'art, et c'était aussi un merveilleux portrait, saisissant de ressemblance.

— Mes plus sincères félicitations, mon cher ami. Ce portrait est le plus beau des temps modernes. Approchez, monsieur Gray. Venez vous contempler vous-même.

Le jeune homme tressaillit, comme tiré d'un rêve, et descendant de l'estrade, interrogea :

— Est-ce vraiment fini ?

— Oui, tout à fait, répondit le peintre. Et vous avez remarquablement posé aujourd'hui. Je ne puis assez vous remercier.

— Mais c'est à moi que vous êtes redevable de cette sagesse, intervint lord Henry. N'est-ce pas, monsieur Gray ?

Dorian avança lentement, sans répondre. Arrivé au chevalet, il se tourna vers son portrait, eut un léger sursaut et ne put se défendre de rougir de plaisir. Une lueur joyeuse s'alluma dans ses yeux, comme si, pour la première fois, il venait de se reconnaître. Il restait, là, cloué par la surprise, sachant à peine que Basil lui parlait, laissant glisser les mots sans les comprendre. Le rayonnement de sa propre beauté l'éclairait comme une révélation. Jamais avant ce jour elle ne l'avait pénétré. Dans les

compliments de Basil il n'avait voulu voir que l'exagération charmante de l'amitié. Il les avait écoutés, pris en riant, puis oubliés. Ils étaient restés sans influence sur lui. Mais alors était survenu lord Henry Wotton, avec son étrange panégyrique de la jeunesse, puis le terrible rappel de sa brièveté. Cette conversation l'avait aussitôt frappé et maintenant que l'extase l'immobilisait devant l'image de sa propre beauté, voici que dans une clarté fulgurante, il en saisissait toute la vérité. Oui, un jour viendrait où son visage serait creusé de rides et flétri, ses yeux vagues et éteints, la grâce de ses lignes alourdie et faussée. L'écarlate s'effacerait de ses lèvres et ses cheveux perdraient leur or fluide. La vie, à mesure qu'elle formerait son âme, déformerait son corps. Il lui faudrait devenir horrible, hideux, grotesque.

À cette pensée, il se sentit transpercé d'une douleur aiguë comme une lame, un frisson le secoua jusqu'en ses fibres les plus secrètes. Ses yeux prirent un bleu sombre d'améthyste et s'embuèrent de larmes. Il lui semblait qu'une main de glace s'était posée sur son cœur.

— Le portrait ne vous plaît-il pas ? demanda enfin Hallward, un peu piqué par le silence du jeune homme et ne sachant à quoi l'attribuer.

— Naturellement il lui plaît, dit lord Henry. À qui ne plairait-il pas ? C'est une des maîtresses pièces de l'art moderne. Je vous en donnerai ce que vous voudrez, mais je tiens à l'avoir.

— Je n'en suis pas le propriétaire, Harry.

— Et à qui donc appartient-il ?

— Mais à Dorian, répondit le peintre.

— Voilà un garçon qui peut s'estimer heureux.

— Oh ! quelle pitié ! murmura Dorian Gray, les yeux encore fixés sur son portrait. Quelle pitié ! Je deviendrai vieux, horrible, repoussant. Et cette peinture restera toujours jeune. Elle ne sera jamais plus âgée que ce jour de juin. Oh ! que n'est-ce le contraire ! Que n'est-ce à moi de rester toujours jeune, au portrait de vieillir ! Pour ce miracle, je donnerais tout. En vérité, il n'y a rien au monde que je ne fusse prêt à sacrifier ! Pour ce miracle, je donnerais mon âme.

— Voilà un arrangement qui ne vous conviendrait guère, Basil, fit en riant lord Henry. Il serait plutôt fâcheux pour votre œuvre.

— Je m'y refuserais avec la dernière énergie, assura Hallward.

Dorian Gray se retourna vers lui et dit, en le fixant :

— Je crois, en effet, que vous refuseriez, Basil. Vous préférez votre art à vos amis. Je ne compte pas plus pour vous qu'une figurine de bronze vert. À vrai dire, je compte à peine autant.

Le peintre le regarda, stupéfait. Ce langage était si peu celui de Dorian. Qu'était-il donc arrivé ? Le jeune homme paraissait vraiment irrité. Le sang lui montait au visage et ses joues étaient en feu.

— Oui, poursuivait-il, vous faites de moi moins de cas que de votre Hermès d'ivoire ou de votre Faune d'argent. Eux, vous les aimerez toujours. Moi, combien de temps vous plairai-je ? Jusqu'à ma première ride, sans doute. Je sais maintenant qu'en perdant la beauté, petite ou grande, on perd tout. C'est à votre peinture que je dois cette leçon. Lord Henry a parfaitement raison. La jeunesse est le seul bien qui vaille. Au premier signe de décrépitude, je me tuerai.

Hallward, devenu pâle, le saisit par la main :

— Dorian, Dorian, s'écria-t-il, ne parlez pas ainsi. Je n'ai jamais eu et je ne retrouverai jamais un ami tel que vous. Voyons, vous n'allez pas jalouser des objets matériels, que vous surpassez tous en beauté ?

— Je suis jaloux de toute beauté qui ne meurt pas. Je suis jaloux du portrait que vous avez fait de moi. Pourquoi garderait-il ce que je dois perdre ? Chaque minute qui passe ajoute à son charme ce qu'elle ravit au mien. Oh ! que n'est-ce le contraire ! Si le portrait pouvait changer et moi rester tel qu'aujourd'hui ! Qu'aviez-vous besoin de le peindre, ce portrait, dont l'ironie, la cruelle ironie, ne tardera pas à me poursuivre ?

Des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Il arracha sa main à l'étreinte de Basil et, tombant sur le sofa, enfouit son visage dans les coussins, comme pour une prière.

— Harry, voilà votre œuvre ! dit le peintre amèrement.

Lord Henry haussa les épaules :

— Voilà le vrai Dorian Gray, tout simplement.

— Oh ! non pas !

— Admettons. Mais en tout cas, je n'y suis pour rien.

— Vous auriez dû partir, quand je vous le demandais, murmura Basil.

— Je ne suis resté que sur votre demande, repartit lord Henry.

— Harry, je ne veux pas me quereller à la fois avec mes deux meilleurs amis ; mais, à vous deux, vous me rendez haïssable la plus parfaite de mes œuvres, et je m'en vais la détruire. Qu'est-ce, après tout, qu'un peu de toile et de couleur ? Je ne souffrirai pas que ce portrait vienne gâter nos trois existences.

Dorian Gray leva hors des coussins sa tête blonde et, les traits défaits, les yeux rougis de larmes, observa Basil. Le peintre alla droit à sa grande table de bois blanc, devant la fenêtre à large rideau. Que faisait-il donc ? Ses doigts couraient dans le fouillis des pinceaux séchés et des tubes d'étain. Que cherchait-il ainsi ? Oui, c'était cette fine lame d'acier flexible, le long couteau à palette. Et l'ayant enfin trouvé, il s'apprêtait à éventrer la toile.

Étouffant ses sanglots, le jeune homme bondit de la couche, courut à Hallward, lui arracha le couteau des mains et le lança au fond de l'atelier.

— Oh ! non, Basil, oh ! non ! ce serait un meurtre !

— Je suis charmé de vous voir apprécier enfin mon tableau, Dorian, dit froidement le peintre, à peine revenu de sa surprise. Je n'osais plus y compter.

— L'apprécier, dites-vous ? Mais je l'adore, Basil. Je sens qu'il fait partie de moi-même.

— Eh ! bien, mon cher, sitôt que vous serez sec, on vous vernira, on vous encadrera, on vous portera à domicile ; et là, vous ferez de vous-même tout ce que bon vous semblera.

Et traversant la pièce, il sonna pour le thé.

— Vous prendrez bien le thé, Dorian ? Et vous aussi, Harry ? À moins que ce plaisir ne vous paraisse trop simple.

— Mais je raffole des plaisirs simples, dit lord Henry. C'est le dernier refuge des âmes compliquées. En revanche, je n'aime pas le drame, excepté sur la scène. Vous êtes vraiment trop absurdes, tous les deux ! Qui donc

s’est avisé de définir l’homme un animal raisonnable ? Voilà bien la définition la plus prématurée qu’on ait jamais risquée. L’homme est tout ce qu’on voudra, mais non pas raisonnable. Et j’en suis fort aise, après tout. Pourtant, mes chers amis, je ne voudrais pas que ce portrait fût entre vous une cause de chamaillerie. Vous feriez mieux de me le céder, Basil. Ce méchant garçon n’y tient guère, et moi, j’en ai une envie folle.

— Si vous le donnez à un autre que moi, Basil, je ne vous le pardonnerai jamais, s’écria Dorian Gray. Et je ne permets à personne de me traiter de méchant garçon.

— Vous savez bien que le portrait est à vous, Dorian. Avant même de le peindre, je vous l’avais donné.

— Et vous savez aussi, dit lord Henry, que vous venez d’être un peu méchant, monsieur Gray, et vous ne pouvez trouver mauvais qu’on vous rappelle votre extrême jeunesse.

— Je l’aurais trouvé fort mauvais ce matin, lord Henry.

— Ce matin, oui ; mais, depuis, vous avez vécu.

On frappa à la porte. Le maître d’hôtel entra et déposa sur une petite table japonaise le plateau préparé pour le thé. Il y eut un tintement de tasses et de soucoupes ; une bouilloire cannelée de Géorgie chantonna. Deux plats de Chine en forme de globes furent apportés par un jeune valet. Dorian Gray alla verser le thé. À pas lents les deux hommes s’approchèrent de la table et jetèrent un coup d’œil sur les couvercles chinois.

— Si nous allions au théâtre ce soir, proposa lord Henry. On doit bien jouer, ici ou là, quelque chose d’intéressant. J’ai promis de dîner chez White, mais comme c’est avec un vieil ami, je n’ai qu’à lui télégraphier que je suis malade, ou qu’une nouvelle invitation m’empêche de venir. L’excuse, je crois, serait assez gentille, et présenterait tout l’imprévu de la candeur.

— C’est une telle corvée de se mettre en habit ! grommela Hallward. Et, l’habit endossé, c’est une telle horreur !

— Oui, répondit rêveusement lord Henry, le costume du XIX^e^ siècle est odieux. Il est trop sombre, trop attristant. Le péché est, du reste, la seule note de couleur vive qui subsiste dans la vie moderne.

— Harry, vous ne devriez pas dire des choses pareilles devant Dorian.

— Devant quel Dorian ? Celui qui nous sert présentement le thé ? Ou celui du portrait ?

— Devant aucun des deux.

— J'aimerais beaucoup aller au théâtre avec vous, lord Henry, fit le jeune homme.

— Vous viendrez donc. C'est entendu. Et vous aussi, Basil ? N'est-ce pas ?

— Réellement, ce n'est pas possible. Il vaut mieux que je reste, j'ai trop à faire.

— Eh ! bien, nous irons seuls tous les deux, monsieur Gray.

— Cela me ferait tant de plaisir !

Le peintre se mordit les lèvres et, la tasse à la main, marcha vers le portrait.

— Je resterai avec le vrai Dorian, dit-il tristement.

— Est-ce bien le vrai Dorian ? s'écria l'original du portrait, s'avançant à son tour. Suis-je réellement comme lui ?

— Oui, tout à fait comme lui.

— Que c'est curieux !

— Vous l'êtes du moins en apparence. Mais lui, il ne changera jamais, soupira Hallward. C'est bien quelque chose.

— Que d'histoires pour cette fidélité !… s'écria lord Henry. Pourtant, même en amour, c'est une question purement physiologique. Notre volonté n'a rien à y voir. Les jeunes gens voudraient être fidèles et ne le sont pas ; les vieux voudraient être infidèles et ne le peuvent plus. Voilà tout ce qu'on peut dire.

— Dorian, n'allez pas au théâtre ce soir, supplia Hallward. Restez. Nous dînerons ensemble.

— Impossible, Basil.

— Pourquoi ?

— J'ai promis à lord Wotton de l'accompagner.

— Il ne vous saura aucun gré de tenir vos promesses. Lui-même viole constamment les siennes. Je vous en prie, n'y allez pas.

Dorian Gray secoua la tête en riant.

— Je vous en conjure, insista Basil.

Le jeune homme eut une hésitation. Il se tourna vers lord Henry qui, resté près de la table, les observait tous deux avec un sourire amusé. Puis il répondit :

— Décidément, Basil, j'irai au théâtre.

— Fort bien, dit Hallward, revenant vers le plateau pour y poser sa tasse. Il est assez tard, et si vous devez vous habiller, vous n'avez pas de temps à perdre. Au revoir, Harry. Au revoir, Dorian. Revenez me voir bientôt. Voulez-vous demain ?

— Certainement.

— Vous n'oublierez pas ?

— Mais non ! cria Dorian.

— Et vous… Harry !

— Eh bien, Basil ?

— Rappelez-vous ce que je vous ai demandé au jardin, ce matin.

— J'ai tout oublié.

— Je me fie à vous.

— Si je pouvais seulement me fier à moi-même ! dit en riant lord Henry. Venez, monsieur Gray. Ma voiture est en bas et je puis vous mettre à votre porte. Au revoir, Basil. Je vous dois une après-midi délicieuse.

Quand la porte se fut refermée derrière eux, le peintre s'abattit sur le divan, et son visage prit une expression de souffrance.

image de début de chapitre

CHAPITRE TROISIÈME

Dès midi et demi, le lendemain, lord Henry Wotton s'en fut, en flânant, de Curzon Street à Albany, voir son oncle, lord Fermor. C'était un vieux célibataire, fort plaisant, bien qu'un peu brusque. Les gens du peuple, ne tirant pas de lui grand profit, le traitaient d'égoïste ; mais les gens du monde le disaient généreux, car il régalait ceux qui l'amusaient. Son père avait été notre ambassadeur à Madrid, du temps qu'Isabelle était jeune et bien avant qu'on ne parlât de

Prim. Mais cédant un jour à un mouvement de dépit, il avait quitté la carrière diplomatique, fâché qu'on ne lui eût pas offert l'ambassade de Paris, pour laquelle il s'estimait tout désigné par sa naissance, sa paresse, le bel anglais de ses dépêches et son amour désordonné du plaisir. Le fils, qui faisait fonction de secrétaire, avait démissionné en même temps que le père. Le geste fut trouvé un peu étourdi. Mais, à quelques mois de là, devenu héritier du titre, lord Fermor s'était consacré tout entier à l'art éminemment aristocratique de ne rien faire sur terre. Il possédait à Londres deux beaux hôtels, mais préférait vivre en appartement, trouvant le souci moindre, et c'est à son club qu'il prenait presque tous ses repas. Il s'occupait un peu de ses houillères du Midland, alléguant, pour s'excuser de cette tare industrielle, qu'un gentleman ne retirait de ses charbons d'autre bénéfice que de pouvoir entretenir d'honnêtes feux de bois à son propre foyer. En politique, il était conservateur, aussi longtemps du moins que les Conservateurs n'étaient pas au pouvoir, car, de ce jour, il leur reprochait crûment de n'être qu'un tas de radicaux. Il était un demi-dieu pour son valet qui le régentait à sa guise, et un être terrifiant pour la plupart de ses proches, qu'il entendait régenter à son tour. Un tel homme n'avait pu voir le jour qu'en Angleterre, et il ne cessait d'envoyer l'Angleterre au diable. Ses principes étaient surannés, mais ses préjugés ne laissaient pas d'être assez plausibles.

Lord Henry trouva son oncle assis dans sa chambre. En simple veston de chasse, il fumait un long cigare et lisait le *Times* en grognant.

— C'est vous, Harry ? dit le vieux gentleman. Eh ! qui vous amène de si bon matin ? Je croyais qu'un dandy de votre espèce ne se levait jamais avant deux heures et n'était guère visible avant cinq.

— Pur effet de l'amour familial, oncle Georges, je vous le jure ! J'ai quelque chose à vous demander.

— De l'argent, je suppose, dit lord Fermor, faisant la grimace. Asseyez-vous et contez-moi ça. Les jeunes gens aujourd'hui s'imaginent que l'argent est tout.

— Oui, murmura lord Henry, et avec l'âge ils en deviennent tout à fait sûrs. Mais non, je n'ai pas besoin d'argent. Seuls, les gens qui paient leurs dettes ont de ces besoins-là, oncle Georges, et moi, je ne paie jamais les

miennes. Le crédit est le capital des cadets de famille, et l'on peut vivre, là-dessus, assez gentiment. D'ailleurs, je m'adresse toujours aux fournisseurs de Dartmoor : de cette façon j'ai la paix assurée. Non, ce que je viens chercher, c'est un renseignement ; pas un renseignement utile, bien sûr ; un renseignement inutile.

— Fort bien, Harry. Je puis vous dire tout ce qui se trouve dans les Livres Bleus anglais, bien qu'on y écrive aujourd'hui pas mal de sottises. Du temps que j'étais diplomate, nous faisions beaucoup mieux. Mais il paraît qu'on entre maintenant dans la carrière par voie d'examen. Allez vous étonner, après cela ! Les examens, monsieur, du premier au dernier, ne sont qu'une vaste blague. Quiconque est gentleman en sait toujours assez ; et à tout autre qu'un gentleman la science ne peut être que nuisible.

— M. Dorian Gray ne figure pas aux Livres Bleus, oncle Georges, fit placidement lord Henry.

— M. Dorian Gray ? Qui est-ce ? demanda lord Fermor, en fronçant ses sourcils chenus et broussailleux.

— C'est là ce que je viens vous demander, oncle Georges. Ou, plus exactement, je sais qui est Dorian Gray. Il est le petit-fils du dernier lord Kelso. Sa mère était une Devereux : lady Margaret Devereux. C'est sur sa mère que je voudrais vous interroger. Comment était-elle ? Qui avait-elle épousé ? De votre temps, vous avez connu tout le monde, ou peu s'en faut : sans doute la connaissiez-vous, elle aussi. M. Gray m'intéresse beaucoup en ce moment. Nous venons de faire connaissance.

— Le petit-fils de lord Kelso, répétait le vieux gentleman, le petit-fils de lord Kelso !… Eh ! oui, j'ai intimement connu sa mère. Je crois même que je me trouvais à son baptême. Cette Margaret Devereux était une jeune fille d'une extraordinaire beauté. Tous les hommes pensèrent devenir enragés le jour où elle s'enfuit en compagnie d'un jeune homme sans le sou, un garçon de rien, monsieur, officier subalterne dans un régiment d'infanterie, ou quelque chose d'approchant. Oui, je me rappelle toute l'histoire comme si elle datait d'hier. Le pauvre diable fut tué en duel à Spa, quelques mois après son mariage, et il courut, à ce sujet, d'assez vilains bruits. On raconta que Kelso avait soudoyé un aventurier belge, une ignoble brute, pour insulter publiquement son gendre ; qu'il l'avait payé, oui, monsieur, payé

pour cette besogne ; et que le spadassin avait embroché son adversaire sans plus de façon qu'un simple pigeonneau. L'affaire fut étouffée, mais au club, sambleu, Kelso resta un bon bout de temps à manger seul sa côtelette. Il ramena sa fille avec lui, m'a-t-on dit, mais jamais, depuis lors, elle ne lui adressa la parole. Oui, ce fut une vilaine affaire. À son tour, la jeune femme mourut dans l'année. Elle aurait laissé un fils, me dites-vous ? Il ne m'en souvenait pas. Quelle tournure a-t-il, ce garçon ? S'il ressemble à sa mère, il doit être bien joli.

— Oui, très joli, approuva lord Henry.

— Espérons qu'il tombera en bonnes mains, continua le vieillard. Il aura le gros sac si Kelso a fait pour lui ce qu'il devait. Sa mère aussi avait de la fortune. Elle avait hérité, par son grand-père, de tous les biens des Selby. Ce grand-père détestait Kelso. Il le jugeait un vilain ladre. Ce qu'il était en effet. Il vint à Madrid durant mon séjour. Ma parole, j'eus honte de lui. La reine me demanda plusieurs fois quel était ce seigneur anglais qui ne payait jamais un cocher sans se quereller. On en fit des gorges chaudes. Je n'osai d'un mois reparaître à la Cour. Espérons qu'il aura mieux traité son petit-fils qu'autrefois les cochers de fiacre.

— J'ignore, répondit lord Henry. J'imagine qu'il sera à l'aise un jour. Il n'est pas encore majeur. Mais il a Selby. Je le tiens de sa bouche… Ainsi, sa mère était très jolie ?

— Margaret Devereux était l'une des plus ravissantes créatures que j'aie vues de ma vie, Harry. Quel motif put bien l'amener à se conduire comme elle le fit, je n'ai jamais pu le comprendre. Elle n'avait, pour se marier, que l'embarras du choix. Carlington l'aimait à la folie. Elle était assez romanesque, comme toutes les femmes dans cette famille. Les hommes y étaient bien insignifiants, mais les femmes, morbleu, de pures merveilles ! Carlington se traîna à ses genoux. Il me l'a conté lui-même. Elle ne fit qu'en rire. Et pourtant tout ce qu'il y avait de jeunes filles à Londres couraient alors après lui. À propos de sots mariages, Harry, qu'est-ce que me raconte votre père : que Dartmoor veut épouser une Américaine ? Ne trouverait-il plus nos jeunes Anglaises assez bien pour lui ?

— Les mariages américains sont, en ce moment, très à la mode, oncle Georges.

— Je soutiendrai les femmes anglaises contre l'univers, Harry, dit lord Fermor, frappant la table du poing.

— Les Américaines ont la cote.

— Elles ne durent pas, m'a-t-on dit, murmura l'oncle.

— La course de fond les fatigue, mais elles n'ont pas leurs pareilles pour le steeple-chase. Elles attrapent tout au vol. Je ne crois pas que Dartmoor ait des chances sérieuses.

— Que font ses parents ? grommela le vieux gentleman. Qui sait même si elle en a ?

Lord Henry secoua la tête :

— Les Américaines, fit-il, mettent autant d'adresse à cacher leurs parents que les Anglaises à cacher leur passé.

Et il se leva pour partir.

— Ce sont, j'imagine, des marchands de conserves de porc.

— Je le souhaite pour Dartmoor, oncle Georges. En Amérique, la conserve de porc est, dit-on, ce qui rapporte le plus après la politique.

— Est-elle jolie ?

— Elle se comporte comme si elle était belle. La plupart des Américaines font de même. C'est le secret de leur charme.

— Eh ! que ne restent-elles dans leur Amérique ? Elles ne cessent de nous dire que c'est le paradis des femmes.

— Justement, dit lord Henry. C'est pour cela qu'elles ont, comme Ève, une si furieuse envie d'en sortir. Au revoir, oncle Georges. Je serai en retard pour déjeuner si je m'arrête plus longtemps. Merci pour vos bons renseignements. J'aime à tout savoir sur mes nouveaux amis, et rien sur mes anciens.

— Où déjeunez-vous, Harry ?

— Chez tante Agatha. Je me suis invité avec M. Gray. C'est son dernier *protégé*.

— Hum ! Harry, dites donc à votre tante Agatha de ne plus m'assommer de ses demandes pour les œuvres. J'en suis excédé. La bonne dame semble

croire vraiment que je n'aie rien autre à faire que signer des chèques pour ses sottes lubies.

— Entendu, oncle Georges, je le lui dirai ; mais ce sera peine inutile. Les philanthropes ont perdu toute notion d'humanité. C'est leur marque distinctive.

Le vieux gentleman approuva d'un grognement et sonna le domestique. Lord Henry, franchissant une basse arcade, déboucha dans Burlington Street et se dirigea vers Berkeley Square.

Telle était donc l'histoire de la naissance de Dorian Gray. Si crûment qu'elle eût été contée, elle l'avait pourtant impressionné, tant elle ressemblait à quelque étrange roman, d'allure presque moderne. Une belle femme sacrifiant tout à son fol amour. Un bonheur de quelques semaines à peine, brisé net par un crime hideux et perfide. Des mois de muette agonie, puis un petit être naissant dans la douleur. La mère enlevée par la mort, l'enfant seul désormais au foyer d'un vieillard tyrannique et sans cœur. Oui, c'était un fond de tableau intéressant. Il faisait ressortir le jeune homme et, si possible, accentuait encore sa parfaite beauté. Derrière tout ce qui est exquis, on trouve du tragique. Pour l'éclosion de la plus humble fleur, il a fallu des mondes en travail… Combien il avait été charmant, au dîner de la veille, assis en face de lui, au club, une flamme dans les yeux, sur les lèvres un sourire de plaisir craintif, les abat-jour pourpres avivant encore l'incarnat du tendre et merveilleux visage ! À lui parler, on croyait jouer d'un violon divin. Il vibrait sous l'archet, sensible au moindre appel, au moindre frémissement… C'était un jeu captivant à l'extrême, que d'exercer ainsi son influence. Existait-il volupté comparable ? Projeter son âme dans une forme gracieuse, et la laisser s'y fixer un instant ; émettre ses propres idées, pour qu'un écho vous les renvoie, accompagnées de l'exquise musique de la jeunesse et de la passion ; diffuser en autrui sa propre sensibilité, à la façon d'un fluide subtil ou d'un rare parfum : il y avait là une joie réelle, la joie la plus complète peut-être que nous laisse un siècle étroit et banal, bassement charnel en ses plaisirs, bassement vulgaire en ses aspirations. Et quel type merveilleux d'humanité réalisait cet adolescent, qu'un heureux hasard lui avait fait rencontrer dans l'atelier de Basil ! Il serait aisé, en tout cas, de l'amener à ce type idéal. Il avait la grâce, la candide pureté de l'enfance, et cette beauté dont les marbres grecs nous ont gardé l'image. Que ne pouvait-

on faire de lui ? Il serait, au gré de l'animateur, ou un Titan, ou un hochet. Quelle pitié que tant de beauté dût se faner un jour !… Et Basil ? Qu'il était captivant, lui aussi, au point de vue psychologique ! Cette nouvelle forme d'art, cette vision nouvelle de la vie, suggérée par la seule présence visible d'un être qui ne soupçonne rien de tout le mystère ; cette divinité silencieuse qui hante le clair-obscur des bois, qui erre invisible à travers champs, et qui tout à coup se manifeste en sa blancheur de dryade et sans le moindre effroi, parce qu'en l'âme de celui qui la cherchait s'est faite soudain l'illumination merveilleuse qui, seule, laisse apparaître les êtres merveilleux ; les simples apparences et figures des choses s'affinant pour ainsi dire et prenant une valeur symbolique, comme si elles-mêmes n'étaient que la figure d'une autre beauté plus parfaite, l'ombre palpable d'une réalité plus haute : combien tout cela était étrange ! Il se rappelait une théorie presque semblable dans le passé. N'était-ce pas Platon, cet artiste de la pensée, qui le premier l'avait exposée ? N'était-ce pas Buonarotti qui l'avait sculptée dans le marbre polychrome d'une suite de sonnets ? Mais qu'elle reparût dans notre siècle, là était l'étrangeté !… Oui, il s'efforcerait d'être pour Dorian Gray ce que l'adolescent avait été, sans le savoir, pour le créateur du merveilleux portrait. Il chercherait à le dominer. N'était-ce pas déjà fait à demi ? Il amènerait cette âme merveilleuse à se perdre dans la sienne. Quelque chose le fascinait dans ce fils de l'Amour et de la Mort.

Tout à coup il s'arrêta et regarda autour de lui. Il s'aperçut qu'il avait dépassé, de quelques maisons, la porte de sa tante et, riant en lui-même, il revint sur ses pas. Quand il entra dans la pénombre du vestibule, le maître d'hôtel lui dit qu'on était à table. Il abandonna à l'un des valets de pied sa canne et son chapeau et passa dans la salle à manger.

— En retard, comme toujours, Harry ! lui cria sa tante, avec un hochement de tête réprobateur.

Après une excuse banale, il prit place à côté d'elle et fit, du regard, le tour des invités. D'un bout de la table, Dorian, rougissant de plaisir, le salua timidement. En face, était la duchesse de Harley. Cette dame, aimée de quiconque l'approchait, pour sa bonne humeur et son bon caractère, présentait ces proportions architecturales imposantes que les historiens contemporains, quand ils parlent de femmes autres que des duchesses, décrivent sous le nom d'obésité. À sa droite était assis sir Thomas Burdon,

membre du Parlement. Radical à la remorque de son leader dans la vie publique, et, dans la vie privée, à la remorque des meilleurs cuisiniers, dînant avec les Conservateurs et votant avec les Libéraux, selon une règle sage et bien connue. Elle avait à sa gauche M. Erskine of Treadley, vieux gentleman très agréable et très instruit, mais qui avait contracté l'habitude fâcheuse du silence, ayant dès trente ans, comme il l'expliquait un jour à lady Agatha, complètement épuisé tout ce qu'il avait à dire. Lord Henry avait lui-même pour voisine mistress Vandeleur, une des plus vieilles amies de sa tante, une sainte entre toutes les femmes, mais si horriblement fagotée qu'elle faisait songer à un livre de messe mal relié. Heureusement pour lord Henry, elle avait comme autre voisin lord Faudel, homme fort intelligent dans sa médiocre sphère, ni jeune ni vieux, aussi chauve qu'une déclaration ministérielle à la Chambre des Communes ; c'était avec lui que la dame conversait, sans se départir de cette solennelle gravité qui est l'impardonnable tort de toutes les saintes personnes — avait-il déclaré un jour — et dont pas une n'est tout à fait exempte.

— Lord Henry, nous parlions de ce pauvre Dartmoor, lança la duchesse à travers la table, avec un signe de tête charmant. Croyez-vous qu'il veuille sérieusement épouser cette jeune et séduisante personne ?

— Oui, duchesse, je crois la jeune personne tout à fait décidée à demander sa main.

— Quelle abomination ! s'écria lady Agatha. En vérité, quelqu'un devrait s'interposer.

— Je sais de la meilleure source, fit sir Thomas Burdon méprisant, que son père tient un magasin de tissus américains.

— Mon oncle a déjà suggéré qu'il s'agissait de conserves de porc, sir Thomas.

— Des tissus américains ! Mais qu'est-ce que ces gens-là peuvent bien tisser ? interrogea la duchesse, d'un ton de surprise marquée, deux larges mains levées au ciel.

— Ils tissent d'interminables romans, répondit lord Henry, tout en se servant un morceau de caille.

La duchesse parut déconcertée.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère, lui glissa lady Agatha. Mon neveu ne prend jamais rien de ce qu'il dit au sérieux.

— Quand fut découverte l'Amérique, commença une voix.

C'était le membre Radical qui se lançait dans un cours d'histoire. Comme tous ceux qui veulent épuiser un sujet, il épuisa la patience de ses auditeurs. La duchesse, poussant un soupir et exerçant son droit reconnu d'interruption, s'écria :

— Plût au ciel qu'elle n'eût jamais été découverte ! Les chances de nos filles sont aujourd'hui fort réduites. C'est souverainement injuste !

— Peut-être, après tout, l'Amérique n'a-t-elle jamais été découverte, insinua M. Erskine. Pour ma part je croirais assez que nous sommes simplement sur sa piste.

— Oh ! pardon ! répondit la duchesse, perplexe. J'ai vu moi-même des spécimens de ses habitantes. Et je dois avouer qu'elles sont, en général, extrêmement jolies. Et, de plus, fort bien habillées. Elles commandent toutes leurs toilettes à Paris. Je voudrais bien pouvoir en faire autant.

— On dit qu'à leur mort les bons Américains s'en vont à Paris, gloussa sir Thomas, qui collectionnait toutes les vieilles défroques de l'Humour.

— Est-il possible ? Et les mauvais Américains, demanda la duchesse, où s'en vont-ils, à leur mort ?

— Ils s'en vont en Amérique, murmura lord Henry.

Sir Thomas prit un air sévère :

— Je crains que votre neveu ne soit prévenu contre ce grand pays, dit-il à lady Agatha. Je l'ai parcouru en entier, dans des voitures que les Administrateurs, extrêmement civils en pareil cas, mettaient à notre disposition. Je vous assure qu'un tour dans ce pays a de quoi vous instruire.

— Eh ! quoi ? ne peut-on s'instruire maintenant sans aller à Chicago ? questionna plaintivement M. Erskine. Je ne me sens plus de force à entreprendre le voyage.

Sir Thomas eut un geste large :

— M. Erskine of Treadley loge l'univers dans sa bibliothèque. Mais nous autres, gens pratiques, nous aimons mieux voir les choses mêmes que nous

en rapporter à des lectures. Les Américains sont un peuple extrêmement intéressant. Ils sont la raison même. C'est là, je crois, leur caractère distinctif. Oui, monsieur Erskine, la raison même. Je puis vous assurer qu'il n'y a pas trace de fantaisie chez les Américains.

— Mais c'est à faire frémir ! s'écria lord Henry. J'admets à la rigueur la force brutale, mais la raison brutale ne peut se tolérer. Je trouve déloyal d'y recourir. C'est frapper l'adversaire au-dessous de la ligne d'intelligence.

— Je ne vous comprends pas, dit sir Thomas, devenu pourpre.

— Moi, je vous comprends, lord Henry, murmura M. Erskine, dans un sourire.

— Les paradoxes peuvent passer dans une certaine mesure, reprit le baronnet.

— Était-ce là un paradoxe ? demanda M. Erskine. Il ne m'avait pas paru. C'est possible, après tout. Le chemin des paradoxes est le chemin du vrai. Pour éprouver la Réalité, il faut la voir sur la corde raide. On ne juge bien des Vérités que lorsqu'elles se font acrobates.

— Bonté divine ! lança lady Agatha. Quels raisonnements vous tenez, vous autres hommes. Sincèrement, je n'arrive même pas à saisir ce dont vous parlez. Vous savez, Harry, je suis furieuse contre vous. Pourquoi cherchez-vous à persuader notre charmant M. Dorian Gray de laisser là l'East-End ? Je vous assure qu'il nous rendrait des services inappréciables. On serait ravi de l'entendre jouer.

— J'aime mieux qu'il joue pour moi, déclara gaiement lord Henry. Et tout au bout de la table, un joyeux regard répondit au sien.

— Mais il y a de telles misères à Whitechapel ! insista lady Agatha.

— J'ai de la sympathie pour tout ce qu'il vous plaira, excepté la misère, dit lord Henry, en haussant les épaules. Là, je ne peux plus sympathiser. C'est trop laid, trop horrible, trop déprimant. Il y a quelque chose de singulièrement morbide dans la sympathie de notre époque pour la douleur. C'est à l'éclat, à la beauté, à l'ivresse de la vie qu'on devrait s'attacher. Mais de ses maux, moins on parlera, mieux cela vaudra.

— L'East-End n'en pose pas moins un grave problème ! réclama sir Thomas, branlant la tête avec componction.

— D'accord, répondit le jeune homme. Il pose le problème de l'esclavage ; et nous pensons le résoudre en amusant les esclaves !

Le regardant fixement, l'homme d'État demanda :

— Quels seraient donc, selon vous, les changements désirables ?

Dans un éclat de rire, lord Henry répondit :

— Oh ! moi, je ne désire rien changer en Angleterre, hormis le climat. Non, je me contente de regarder en philosophe. Mais devant ce XIX^e^ siècle qu'ont mené à la banqueroute ses folles dépenses de sympathie, je serais d'avis d'en appeler à la Science pour qu'elle nous remette dans le droit chemin. C'est le mérite des émotions, de nous mener de travers ; c'est le mérite de la science, d'être exempte d'émotions.

— Mais nous avons de si lourdes responsabilités ! risqua timidement mistress Vandeleur.

— Terriblement lourdes !… reprit en écho lady Agatha.

Lord Henry se tourna vers M. Erskine :

— L'humanité se prend trop au sérieux. C'est le péché originel de notre monde. Si l'homme des cavernes avait su rire, le cours de l'histoire eût été changé.

— Vous, au moins, vous êtes réconfortant, gazouilla la duchesse. Jusqu'ici, chaque fois que je venais chez votre chère tante, je me sentais un peu coupable de ne pas m'intéresser le moins du monde à l'East-End. Désormais, je pourrai la regarder en face sans rougir.

— Une légère rougeur n'a rien que de charmant, duchesse, observa lord Henry.

— Oui, mais seulement sur un jeune visage, répondit-elle. Quand une vieille femme comme moi rougit, c'est un très mauvais signe. Ah ! lord Henry, vous devriez bien me dire comment redevenir jeune !

Il réfléchit un instant. Puis, la regardant par-dessus la table, il demanda :

— Vous rappelleriez-vous, duchesse, une grosse folie que vous auriez commise dans vos jeunes années ?

— Bien plus d'une, je le crains, confessa-t-elle.

— Eh bien, recommencez à les commettre toutes ! dit-il gravement. Qui veut retrouver sa jeunesse, n'a qu'à reprendre ses folies.

— Oh ! la délicieuse théorie ! s'exclama-t-elle. Je m'en vais la mettre en pratique, sans faute.

— Dangereuse théorie ! laissa tomber sir Thomas, de ses lèvres serrées.

Lady Agatha secoua la tête, mais ne put se défendre de trouver l'idée amusante.

M. Erskine écoutait.

— Oui, continua lord Henry, c'est un des grands secrets de la vie. Aujourd'hui la plupart des gens se consument dans je ne sais quelle sagesse terre à terre et découvrent, quand il n'en est plus temps, que les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais.

Un rire courut parmi les convives.

Il jouait avec l'idée, s'échauffait peu à peu. Il l'agitait au vent, déployait ses aspects divers ; la laissait s'échapper, mais pour la reprendre ; la colorait de tous les feux de la fantaisie, lui prêtait les ailes du paradoxe. L'éloge de la folie, à mesure qu'il parlait, atteignait les hauteurs de la philosophie, et la Philosophie elle-même devenait jeune. Prise à la musique folle du Plaisir, dans l'envol d'une robe teinte du jus des grappes et le front ceint de lierre, on pouvait l'imaginer dansant, comme une bacchante, au clair sommet des collines de la vie, et reprochant au lent Silène sa sobriété. Les Faits fuyaient devant elle, comme les hôtes effarés d'une forêt. Dans le vaste pressoir où trône le sage Omar, ses pieds blancs foulaient les grappes, dont le jus déferlait en vagues rouges et bouillonnantes contre ses jambes nues, et se brisait en écume de feu contre les flancs noirs, trempés et glissants de la cuve. C'était une extraordinaire improvisation. Lord Henry sentait les regards de Dorian Gray posés sur lui, et cette pensée, qu'au nombre de ses auditeurs se trouvait l'adolescent dont il rêvait de séduire l'âme ardente, semblait aviver son esprit, colorer son imagination. Il fut éblouissant, prestigieux, irrésistible. Les auditeurs, hors d'eux-mêmes, suivaient en riant la flûte de l'enchanteur. Pas un instant Dorian Gray ne le quitta des yeux. Il était là, comme hypnotisé. Les sourires sur ses lèvres succédaient aux sourires, et l'étonnement, au fond de ses yeux, prenait une gravité pensive.

Enfin, couverte de la livrée du jour, la Réalité réintégra la salle, sous la forme d'un domestique, et annonça que la voiture de la duchesse était avancée. La duchesse, se tordant les mains et jouant le désespoir, s'écria :

— Quel dommage ! Il faut que je parte ! Je dois prendre mon mari au club et le mener aux Willis's Rooms pour présider quelque absurde meeting. Si j'arrive en retard il sera sûrement furieux et je n'ai pas aujourd'hui le chapeau qu'il faut pour une scène : celui-ci est bien trop fragile, un mot rude suffirait à le démolir. Ainsi je me sauve, chère Agatha. Au revoir, lord Henry. Vous êtes on ne peut plus délicieux et affreusement pervers. En vérité vos aperçus me laissent rêveuse. Venez dîner avec nous un de ces soirs. Mardi ? Êtes-vous libre mardi ?

— Pour vous, duchesse, à qui ne renoncerais-je pas ? dit-il en s'inclinant.

— Voilà qui est très gentil et très mal de votre part, répondit-elle. Ainsi ne manquez pas de venir.

Et elle opéra une sortie pompeuse, suivie de lady Agatha et des autres dames.

Quand lord Henry se fut rassis, M. Erskine, contournant la table, vint s'asseoir près de lui et, lui touchant le bras, demanda :

— Vous parlez comme un livre. Pourquoi n'écrivez-vous pas ?

— J'ai bien trop de plaisir à lire pour me donner la peine d'écrire, monsieur Erskine. J'aimerais pourtant écrire un roman, un roman beau comme un tapis de Perse, et non moins irréel. Mais il n'y a pas de public lettré en Angleterre : on n'y lit que les journaux, les manuels et les encyclopédies. De tous les peuples du globe, nul n'a le sens du beau littéraire moins développé que le peuple anglais.

— J'ai bien peur que vous n'ayez raison, répondit M. Erskine. Un temps fut où moi aussi j'avais quelques visées littéraires, mais j'y ai renoncé depuis longtemps. Et maintenant, mon cher et jeune ami — car vous me permettrez bien de vous donner ce nom — puis-je vous demander si vous pensez sérieusement tout ce que vous avez dit pendant le déjeuner ?

— Je ne sais plus du tout ce que j'ai pu dire, déclara lord Henry, souriant. Était-ce donc bien pervers ?

— Oui, tout à fait. Au point que je vous regarde comme un homme extrêmement dangereux. S'il arrive quelque malheur à notre bonne duchesse, c'est vous que nous tiendrons pour le grand responsable. Mais j'aurais plaisir à causer avec vous sur la vie. J'appartiens à une génération qui était assommante. Un jour où vous serez las de Londres, venez à Treadley m'exposer votre philosophie du plaisir, tout en dégustant un admirable bourgogne dont je suis l'heureux possesseur.

— Je serai ravi. C'est une grande faveur qu'une visite à Treadley, avec l'attrait d'un tel hôte et d'une telle bibliothèque.

— Vous en compléterez le charme, répondit le vieux gentleman, dans un salut courtois. Et maintenant, je cours prendre congé de votre excellente tante ! On m'attend à l'Athenaeum. C'est l'heure où nous y dormons.

— Tous en chœur, monsieur Erskine ?

— Les quarante au complet, dans quarante fauteuils. Nous nous entraînons pour une Académie anglaise des Belles-Lettres.

Lord Henry eut un éclat de rire et se leva.

— Je vais au Parc, annonça-t-il.

Comme il passait la porte, Dorian Gray lui toucha le bras :

— Permettez-moi de vous accompagner, murmura-t-il.

— Mais je croyais que vous aviez promis une visite à Basil, répondit lord Henry.

— J'aimerais mieux aller avec vous. Oui, j'y tiens absolument. Ne me refusez pas. Et promettez-moi de parler, tout le temps de la promenade. Personne ne parle comme vous. C'est une merveille.

— Non, j'ai assez parlé pour aujourd'hui, dit lord Henry souriant. Je n'ai qu'une envie pour le quart d'heure : regarder vivre les gens. Venez regarder avec moi, si le cœur vous en dit.

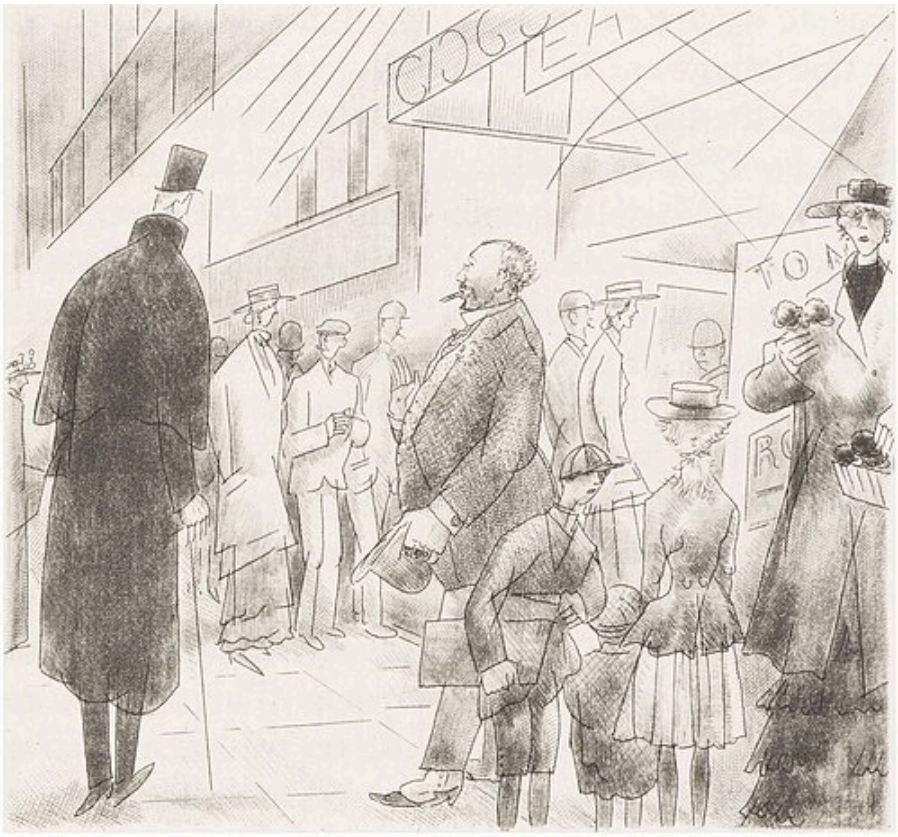


image de début de chapitre

CHAPITRE QUATRIÈME

Un mois s’était écoulé. Dorian Gray, venu l’après-midi chez lord Henry, à sa maison de Mayfair, était installé dans un luxueux fauteuil de la bibliothèque. C’était une petite pièce tout à fait plaisante en son genre, avec ses hautes boiseries de chêne couleur olive, sa frise aux tons crème, son plafond rehaussé de moulures, et son tapis de feutre brique, garni de carpettes persanes à longues franges de

soie. Sur une mignonne table en bois de rose se dressait une statuette de Clodion ; à côté reposait à plat un exemplaire des *Cent Nouvelles,* relié par Clovis Ève à l'intention de Marguerite de Valois, et fleuronné des marguerites d'or que cette Reine avait choisies pour emblème. La cheminée était ornée de grands vases de Chine bleus et de tulipes perroquet. Par la fenêtre, aux vitraux finement cloisonnés, coulait à flots la lumière abricotée d'un jour d'été londonien.

Lord Henry n'était pas encore rentré. Comme toujours, il était en retard. C'était chez lui un principe. Il professait que la ponctualité est une voleuse de temps. Aussi l'adolescent paraissait-il assez boudeur. D'une main distraite il tournait les pages d'un livre : une *Manon Lescaut* richement illustrée, trouvée dans l'une des bibliothèques. Le solennel et monotone tic tac d'une pendule Louis XIV l'agaçait. À plusieurs reprises, il fut tenté de partir.

Enfin il entendit un pas au dehors et la porte s'ouvrit.

— Que vous êtes en retard, Harry ! murmura-t-il.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas Harry, monsieur Gray, répondit une voix perçante.

Le temps d'un regard, et il fut debout :

— Veuillez m'excuser. Je pensais…

— Vous pensiez que c'était mon mari. C'est seulement sa femme. Vous me pardonnerez de me présenter moi-même. Je vous connais fort bien, par vos photographies. Mon mari en a, je crois, dix-sept.

— Oh ! non, lady Henry, pas dix-sept !

— Mettons dix-huit alors. Et je vous ai vu avec lui, l'autre soir, à l'Opéra.

Elle scandait ses paroles d'un rire nerveux, et ne détachait pas de Dorian le regard trouble de ses yeux de myosotis. C'était une curieuse femme, dont toutes les toilettes semblaient dessinées dans la colère et portées dans la tempête. Il était rare qu'elle ne fût pas amourachée de quelqu'un ; mais comme on ne la payait jamais de retour, elle avait gardé toutes ses illusions. Elle visait au pittoresque et n'atteignait qu'à l'incohérence. Elle s'appelait Victoria. Elle avait la manie, nettement accusée, de courir les églises.

— Ce devait être à *Lohengrin,* lady Henry.

— Oui, c'était à ce cher *Lohengrin.* Je préfère la musique de Wagner à toute autre. Elle est si bruyante qu'on peut causer tout le temps sans que personne vous entende. C'est un précieux avantage. N'est-ce pas votre avis, monsieur Gray ?

Le même rire nerveux, saccadé, s'échappa de ses lèvres minces, et ses doigts se prirent à jouer avec un long coupe-papier d'écaille.

Dorian hocha la tête en souriant.

— Mon avis ? J'ai bien peur que non, lady Henry. Jamais je ne parle pendant une audition, du moins si la musique est bonne, car lorsqu'elle est mauvaise, c'est un devoir de la noyer sous un flot de paroles.

— Ah ! c'est là une idée d'Harry, n'est-ce pas, monsieur Gray ? Les idées d'Harry m'arrivent toujours par ses amis. Je n'ai que ce moyen de les connaître. Gardez-vous bien de croire que je n'aime pas la bonne musique. J'en raffole, mais j'en ai peur. Elle me rend trop romanesque. J'ai littéralement adoré des pianistes, parfois deux en même temps, au dire d'Harry. Je ne sais pas ce que je leur trouve. C'est peut-être parce qu'ils sont étrangers. Car ils le sont tous, n'est-ce pas ? Même ceux qui sont nés en Angleterre ne tardent guère à devenir étrangers. Quelle habileté de leur part ! Et pour l'art, quel hommage flatteur ! C'est le reconnaître tout à fait cosmopolite, n'est-ce pas ? Vous n'êtes, je crois, jamais venu à mes soirées, monsieur Gray ? Il faudra venir. Je ne puis m'offrir d'orchidées, mais je n'épargne rien pour avoir des étrangers. Ils mettent tant de pittoresque dans un salon ! Mais voici Harry. Harry, je suis entrée pour vous chercher, pour vous demander quelque chose — je ne sais plus quoi — et j'ai trouvé ici M. Gray. Nous venons d'avoir sur la musique la causerie la plus charmante. Nos idées sont tout à fait les mêmes ; ou plutôt, non, tout à fait différentes, je crois. Mais votre ami s'est montré on ne peut plus aimable. Je suis enchantée de l'avoir vu.

— Et moi, ravi, ma chérie, absolument ravi, dit lord Henry, relevant le double croissant de ses sourcils bruns et regardant le groupe avec un sourire amusé. Désolé d'être en retard, Dorian. Je suis allé dans Wardour Street, où m'attirait un vieux brocart, et j'ai dû marchander pendant des heures.

Aujourd'hui les gens savent le prix de tout et ne connaissent la valeur de rien.

— Je vais avoir le regret de vous quitter, annonça lady Henry, coupant de son rire brusque et niais un silence un peu gêné. J'ai promis à la duchesse d'aller en voiture avec elle. Au revoir, monsieur Gray. Au revoir, Harry. Vous dînez en ville, je suppose ? Moi aussi. Vous verrai-je chez lady Thornbury ?

— Mais certainement, ma chérie, dit lord Henry, l'accompagnant vers la porte.

Pareille à un oiseau de Paradis qui aurait passé la nuit sous la pluie, elle prit son envol, laissant dans la pièce un léger parfum de frangipane. Alors il alluma une cigarette et s'étendit sur le sofa.

— N'épousez jamais une femme aux cheveux paille, Dorian, dit-il après quelques bouffées.

— Pourquoi, Harry ?

— Parce qu'elles sont trop sentimentales.

— Mais j'aime les personnes sentimentales.

— Mieux encore, ne vous mariez jamais, Dorian. Les hommes se marient par fatigue, les femmes par curiosité : tous sont déçus.

— Il y a peu d'apparence que je me marie, mon cher. Je suis trop amoureux. C'est un de vos aphorismes. Je suis en train de l'expérimenter, comme d'ailleurs tout ce que vous dites.

— De qui êtes-vous amoureux ? demanda lord Henry après un silence.

— D'une actrice, répondit le jeune homme, rougissant.

Lord Henry haussa les épaules :

— C'est un *début* bien banal.

— Vous changeriez de langage, si vous la voyiez, Harry.

— Qui est-ce ?

— Elle se nomme Sibyl Vane.

— Jamais entendu parler.

— Ni vous, ni personne. Mais croyez bien qu'on en parlera un jour. C'est un génie.

— Il n'y a pas de génies féminins, mon cher. Les femmes forment un sexe purement décoratif. Elles n'ont jamais rien à dire, mais elles le disent d'une façon charmante. La femme représente le triomphe de la matière sur l'esprit, comme l'homme représente le triomphe de l'esprit sur la morale.

— Harry, voulez-vous bien vous taire !

— Mon cher Dorian, c'est la pure vérité. En ce moment je suis plongé dans l'analyse des femmes ; je parle donc en connaissance de cause. Le sujet n'est pas aussi impénétrable que je l'avais craint tout d'abord. Je ne trouve, en définitive, que deux espèces de femmes : les simples, et les fardées. Les premières sont fort utiles. Qui veut passer pour un homme respectable n'a qu'à les mener souper. Les secondes, en revanche, sont tout à fait charmantes. Sur un point, pourtant, elles se trompent. Elles se fardent pour tâcher de paraître jeunes. Nos grand'mères se fardaient pour tâcher de causer brillamment. Dans ce temps-là le *rouge* et l'*esprit* allaient de pair. Mais que tout cela est loin de nous ! Aujourd'hui, pourvu qu'elle arrive à paraître de dix ans plus jeune que sa fille, la femme est au comble de ses vœux. On ne cause plus. Il n'y a que cinq femmes à Londres dont la conversation soit désirable. Et encore, sur les cinq, deux ne pourraient se montrer dans la bonne société. N'importe. Parlez-moi de votre femme-génie. Depuis quand la connaissez-vous ?

— Vos aperçus m'épouvantent, Harry.

— Laissons cela. Depuis quand la connaissez-vous ?

— Depuis trois semaines environ.

— Et où l'avez-vous rencontrée ?

— Je vais tout vous dire, Harry. Mais il faudra m'écouter sans ironie. Car, en fin de compte, rien de tout cela ne serait advenu si je ne vous avais rencontré. Vous m'avez rempli d'un désir farouche de connaître entièrement la vie. Bien des jours après notre première rencontre, je ne sais quel feu courait encore dans mes veines. Je ne pouvais plus me promener au Parc ni flâner dans Piccadilly, sans observer tous les passants et chercher, dans ma curiosité folle, à deviner leur genre de vie. Certains me fascinaient. D'autres me glaçaient d'épouvante. Des poisons exquis flottaient dans l'air. J'étais

avide de sensations… Or, un soir, vers sept heures, je résolus de partir en quête d'aventure. Je sentais que Londres, notre Londres gris et monstrueux, avec ses myriades d'habitants, ses pécheurs sordides et ses splendides péchés — pour reprendre une de vos phrases — me réservait une aubaine. Je me faisais mille imaginations. Le seul danger m'était déjà un délice. Je me rappelais ce que vous m'aviez dit, au cours de l'inoubliable soirée où nous dînâmes ensemble pour la première fois : que la recherche de la beauté est le vrai secret de la vie. Je ne sais quel pressentiment me fit sortir et marcher vers l'Est, où je ne tardai guère à me perdre dans un labyrinthe de rues infectes et d'affreux squares, sans même une pelouse. Vers les huit heures et demie, je passai près d'un absurde petit théâtre, qu'incendiaient de gros becs de gaz et de rutilantes affiches. Un affreux juif, arborant le plus étonnant gilet que j'aie vu de ma vie, se tenait à l'entrée, un vil cigare aux lèvres. Ses cheveux retombaient en boucles graisseuses et un énorme diamant flamboyait sur son plastron maculé. « Une loge, mylord ? » fit-il en me voyant. Et il ôta son chapeau d'un air de somptueuse servilité. Je ne sais quoi dans cet homme me divertissait. C'était un tel monstre ! Riez de moi, si vous voulez, mais j'entrai et payai bel et bien une guinée pour une loge d'avant-scène. J'en suis encore à me demander ce qui me décida. Et pourtant, mon cher Harry, si je n'étais entré, j'aurais manqué le plus beau roman de ma vie. Voilà, vous riez de moi. Vous êtes insupportable.

— Non, Dorian, je ne ris pas ; ou si je ris, du moins n'est-ce pas de vous. Mais que parlez-vous du plus beau roman de votre vie ? C'est « premier roman » qu'il faudrait dire. Vous serez toujours aimé et vous serez toujours amoureux de l'amour. *La grande passion* est le privilège de ceux qui n'ont rien à faire. C'est, dans un pays, l'unique raison d'être des classes désœuvrées. N'ayez crainte, d'exquises aventures vous attendent. Ce n'est là qu'un commencement.

— Me croyez-vous donc si superficiel ? s'emporta Dorian Gray.

— Non, je vous crois, au contraire, assez profond.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Mon cher ami, les gens vraiment superficiels sont ceux qui aiment une seule fois dans leur vie. Ce qu'ils appellent leur loyauté, leur fidélité, je l'appelle, moi, léthargie, routine ou manque d'imagination. La fidélité est

dans la vie sentimentale ce qu'est la fixité des idées dans la vie intellectuelle : un pur aveu de faillite. La fidélité ! Il faudra pourtant que je l'analyse un jour. L'amour de la propriété y entre pour une part. Que de choses nous mettrions au rebut, si nous ne craignions pas de les voir ramassées par autrui. Mais je ne veux pas vous interrompre. Dites-moi la suite de votre histoire.

— Me voilà donc installé, tout seul, dans une horrible petite loge, sous l'implacable regard du plus vulgaire des rideaux de scène. De ma loge fermée, je me pris à inspecter la salle. Ce n'était que mauvais goût, un déballage de petits Amours et de cornes d'abondance, quelque chose comme un gâteau de noces de troisième classe. Les galeries et le parterre étaient assez garnis, mais les deux rangs crasseux des fauteuils d'orchestre étaient absolument vides, et c'est tout juste s'il y avait une personne à ce qu'ils osent peut-être appeler les places élégantes de balcon. Des vendeuses circulaient, offrant des oranges et de la bière au gingembre ; il se faisait une incroyable consommation de noix.

— On devait se croire transporté aux plus beaux jours du drame anglais.

— Tout à fait cela, j'imagine ; en tout cas, fort attristant. J'en étais à me demander ce que diable j'étais venu faire là, quand mes regards tombèrent sur l'affiche. Devinez quelle pièce on donnait, Harry ?

— Sans doute, *le Jeune idiot ou le muet innocent.* Nos parents faisaient leurs délices de ce genre de pièces. Plus je vis, Dorian, et plus vivement je sens que ce qui suffisait à nos pères, ne nous suffit plus aujourd'hui. En art comme en politique, *les grands-pères ont toujours tort.*

— Cette fois le spectacle nous aurait suffi, Harry. C'était *Roméo et Juliette.* J'éprouvai bien, je l'avoue, quelque malaise, à l'idée de voir jouer du Shakespeare en un tel lieu. Mais en même temps, je me sentais pris d'une sorte de curiosité. À tout hasard, je résolus d'assister au premier acte. Un détestable orchestre, qu'un jeune Hébreu conduisait au son d'un piano fêlé, faillit me mettre en fuite. Enfin le rideau se leva et l'on commença la pièce. Roméo était un gros homme d'âge respectable, les sourcils grimés au noir de bouchon, une voix rauque de tragédie et la rondeur d'un tonneau de bière. Mercutio n'était guère moins mauvais. Le rôle était tenu par un comédien de bas étage, qui l'assaisonnait de mots de son cru et paraissait au

mieux avec le parterre. Ils étaient grotesques, l'un et l'autre, autant que les décors. Tout cela semblait sortir d'une baraque de village. Mais Juliette, Harry ! Figurez-vous une jeune fille de dix-sept ans à peine, un visage gracieux comme la fleur, et une petite tête grecque où les cheveux enroulés tordaient leurs nattes brunes, des yeux tels que des puits d'amour profonds et violets, et des lèvres semblables à des pétales de rose. De ma vie, je n'avais vu rien d'aussi adorable. Vous m'avez dit un jour que vous étiez insensible aux effets pathétiques, mais que la beauté, la pure beauté, pouvait remplir vos yeux de larmes. Eh ! bien, sachez-le, Harry, je n'arrivais plus à voir la jeune fille à travers le voile de mes pleurs. Et sa voix ! Jamais je n'avais entendu voix pareille. Très grave tout d'abord, avec des notes pleines et caressantes, que l'oreille, semblait-il, recueillait une à une ; bientôt elle se faisait plus claire et prenait des sons de flûte ou de hautbois lointain. Dans la scène du jardin elle avait toute l'extase frémissante de la nuit, quand, un peu avant l'aurore, chantent les rossignols. Puis, à d'autres moments, on y sentait vibrer la passion sauvage des violons. Vous savez combien peut nous remuer une voix. Votre voix et la voix de Sibyl Vane restent pour moi deux caresses inoubliables. Dès que je ferme les yeux, je les entends, et chacune d'elles me tient un différent langage. Je ne sais à laquelle me rendre. Pourquoi n'aimerais-je pas Sybil ? Je l'aime, Harry, je l'aime. Elle est toute ma vie. Jour après jour, je vais la voir jouer. Un soir elle est Rosalinde et, le soir suivant, elle est Imogène. Je l'ai vue mourir dans l'horreur ténébreuse d'une tombe italienne, du poison respiré aux lèvres de son amant. Mes yeux l'ont suivie, alors qu'elle errait dans la forêt de l'Ardenne, travestie en joli page, portant haut-de-chausses, pourpoint et toque gracieuse. Elle a été la folle qui se présente devant un roi coupable, lui donnant à porter de la rue et à goûter des herbes amères. Elle a été l'innocente, et les mains noires de la jalousie ont broyé sa gorge de roseau. Je l'ai vue à travers tous les âges et sous tous les costumes. Jamais les femmes ordinaires ne donnent l'essor à notre imagination. Elles ne sortent pas de leur siècle. Aucune magie ne les transfigure. Il est aussi aisé de connaître leur âme que leur coiffure. Rien en elles qu'on ne puisse pénétrer. Pas une qui soit mystérieuse. Le matin, elles montent à cheval au Parc ; l'après-midi, courent les thés et babillent. Toutes, elles ont le même sourire stéréotypé et les belles manières du jour. Elles sont claires et banales. Mais

les actrices ! Oh ! combien les actrices sont différentes ! Que ne m'aviez-vous dit, Harry, qu'une seule femme, l'actrice, méritait d'être aimée ?

— C'est que j'en ai tant aimées, Dorian !

— Oui, mais d'une odieuse espèce, aux cheveux teints, aux traits fardés.

— Ne décriez pas trop les cheveux teints et les traits fardés. Ils ont parfois un bien grand charme, dit lord Henry.

— Je regrette à présent de vous avoir parlé de Sibyl Vane.

— Mais vous ne pouviez éviter de m'en parler, Dorian. Toute la vie, vous me conterez par le menu vos faits et gestes.

— Je crois que vous avez raison, Harry. Je ne puis rien vous taire. Vous exercez sur moi une curieuse influence. Si jamais je commettais un crime, je viendrais tout droit vous le confesser. Et vous sauriez me comprendre.

— Indomptables rayons du soleil de la vie, vos semblables, Dorian, ne commettent point de crimes. Je vous suis fort obligé, néanmoins, du compliment. Et maintenant, dites-moi… — Soyez assez gentil pour me passer les allumettes. Merci. — Quelles sont exactement vos relations avec Sibyl Vane ?

Dorian Gray se leva d'un bond, les joues empourprées, les yeux étincelants :

— Harry, Sibyl Vane est sacrée.

— Seules, les choses sacrées méritent qu'on porte la main sur elles, Dorian, dit lord Henry, d'un ton étrange, une pointe d'émotion dans la voix. Mais pourquoi vous offenser de mes paroles ? Je suppose bien qu'un jour ou l'autre elle sera toute à vous. Quand on aime, on commence toujours par se tromper soi-même, et toujours on finit par tromper son idole. C'est ce que le monde appelle un roman. Je suppose, en tout cas, que la connaissance est faite ?

— Certainement, je connais Sibyl. Le premier soir où je fus à son théâtre, cette horreur de vieux juif assiégea ma loge, sitôt la représentation finie, et s'offrit à me mener dans les coulisses pour me présenter à Juliette. Je l'aurais tué. Je lui répondis que Juliette était morte depuis des centaines d'années et que son corps reposait à Vérone dans un tombeau de marbre. À

en juger par son regard ébahi, l'homme s'imagina sûrement que j'avais pris trop de champagne, ou pis encore.

— Cela ne m'étonne pas.

— Puis il me demanda si j'écrivais dans les journaux. Je lui répondis que je ne les lisais même pas. Cette déclaration parut fort le désappointer. Il me confia que les critiques dramatiques étaient tous ligués contre lui, et d'ailleurs, du premier au dernier, tous à vendre.

— Je ne serais pas surpris qu'il eût raison sur ce point ; mais la plupart d'entre eux, d'après leur mine, ne doivent pas coûter bien cher.

— Mon juif, à ce qu'il semble, les trouvait encore au-dessus de ses moyens, dit Dorian, en riant. Cependant les derniers feux du théâtre s'éteignaient. Il fallait sortir. Le vieux essaya de me glisser des cigares dont il faisait grand éloge. Je déclinai l'invite. Naturellement je revins le lendemain soir. Le maître du lieu, dès qu'il me vit, me salua jusqu'à terre et me qualifia de généreux protecteur des Arts. C'était la dernière des brutes, en dépit de son inconcevable amour pour Shakespeare. Il me dit un jour, avec un visible orgueil, que ses cinq banqueroutes étaient dues au « Barde », comme il s'obstinait à l'appeler. Il semblait voir là un titre de gloire.

— C'en était un, mon cher Dorian. Alors que tant de gens font faillite pour avoir effrontément spéculé sur la prose de la vie, se ruiner pour la poésie est un grand honneur. Mais quand donc eûtes-vous avec miss Sibyl Vane votre premier entretien ?

— Le troisième soir. Elle venait de jouer Rosalinde. Je ne pus éviter d'aller à sa loge. Je lui avais lancé des fleurs et elle m'avait remercié d'un regard ; du moins je me le figurais. Le vieux juif me pressa plus que jamais. Il semblait vouloir à toute force m'entraîner dans les coulisses. Je me laissai donc faire. Mais je n'éprouvais pas le besoin de la connaître. N'est-ce pas curieux ?

— Non, je ne trouve pas.

— Comment cela, mon cher Harry ?

— Je m'expliquerai une autre fois. Pour le moment, c'est l'histoire de la jeune fille qui m'intéresse.

— Sibyl ? Oh ! elle fut si timide et si gentille. Il y a en elle je ne sais quoi d'enfantin. Ses yeux s'ouvrirent tout grands d'étonnement quand je lui dis ce que je pensais de son jeu. Elle semblait ne pas même soupçonner son talent. Nous étions, je crois, un peu troublés tous les deux. Et pendant que nous restions là à nous regarder, comme deux enfants, le vieux juif riait de toutes ses dents au seuil du foyer poudreux, et nous enguirlandait de ses plus beaux discours. Il affectait de me donner du mylord. Et comme je protestais que je n'était rien de tel, Sibyl me dit simplement : « Vous avez plutôt l'air d'un prince. C'est cela. Je vous appellerai le Prince Charmant. »

— Ma parole, Dorian, miss Sibyl sait tourner un compliment.

— Vous ne la comprenez pas, Harry. Elle ne voyait en moi qu'un personnage de théâtre. Elle ne connaît rien de la vie. Elle habite avec sa mère, une femme dolente et fanée qui, le premier soir, drapée dans une sorte de peignoir magenta, faisait le rôle de lady Capulet, et qui a tout l'air d'avoir connu des jours meilleurs.

— Je connais cet air-là. Il m'attriste, murmura lord Henry, examinant ses bagues.

— Le juif ne demandait qu'à me conter l'histoire de la vieille, mais je lui déclarai qu'elle ne m'intéressait nullement.

— Je vous approuve. Les tragédies des autres sont toujours d'une banalité désespérante.

— Sibyl est la seule créature dont je me soucie. Que m'importent ses origines ? De sa tête fine à ses pieds mignons, tout en elle n'est-il pas absolument divin ? Je vais la voir jouer chaque soir et chaque soir elle m'apparaît plus merveilleuse.

— C'est pour cette raison, sans doute, que jamais plus vous ne dînez avec moi ? Je pensais bien que vous étiez retenu par quelque belle aventure. Seulement ce n'est pas tout à fait celle-là que j'attendais.

— Mon cher Harry, nous ne sommes pas restés un jour sans déjeuner ou dîner ensemble et je vous ai accompagné plusieurs fois à l'Opéra, dit Dorian, ouvrant de grands yeux bleus, tout étonnés.

— Vous n'arrivez jamais que très tard.

— C'est vrai. Je ne puis me passer d'aller voir jouer Sibyl, s'écria-t-il, ne fût-ce que pendant un acte. J'ai soif de sa présence. Et quand je songe à l'âme surprenante qui vit cachée dans ce petit corps d'ivoire, je me sens pénétré de respect et de crainte.

— Vous dînerez bien avec moi ce soir, Dorian. Voulez-vous ?

Il secoua la tête.

— Ce soir, elle est Imogène, expliqua-t-il. Et demain soir, elle sera Juliette.

— Quand donc est-elle Sibyl Vane ?

— Jamais.

— Je vous en félicite…

— Que vous êtes méchant ! Elle est, à elle seule, toutes les grandes héroïnes du monde. Elle est plus qu'une simple individualité. Vous avez beau rire, je vous répète qu'elle a du génie. Je l'aime et je veux gagner son amour. Vous qui savez tous les secrets de la vie, dites-moi par quel enchantement me faire aimer de Sibyl Vane ? Je veux rendre Roméo jaloux. Je veux que les grands amants du passé entendent l'éclat de notre joie et soient pris de tristesse. Je veux que le souffle de notre passion ranime leur poussière et tire du sommeil leur cendre torturée. Ah ! Dieu ! Quelle adoration j'ai pour elle, Harry !

Tout en parlant il se promenait de long en large dans la pièce. Des taches écarlates empourpraient ses joues fiévreuses. Il était follement exalté.

Lord Henry prenait un secret plaisir à l'observer. Quelle différence entre le Dorian d'aujourd'hui et l'adolescent timide et craintif de leur première rencontre chez Basil Hallward ! Comme une fleur, sa nature s'était épanouie, empourprée du feu des corolles. Furtivement son âme avait quitté ses retraites cachées, et le Désir était venu à sa rencontre.

Enfin lord Henry demanda :

— Et maintenant, quels sont vos projets ?

— Je voudrais, un de ces soirs, vous mener la voir jouer, vous et Basil. Le résultat ne m'inspire pas la moindre inquiétude. À coup sûr, vous reconnaîtrez son génie. Alors, nous l'arracherons des griffes du vieux juif. Elle lui est liée par un engagement de trois ans, dont il reste encore deux

ans et huit mois à courir. Il va de soi que je devrai payer un dédit. L'affaire une fois réglée, je louerai un théâtre du West-End et je la produirai dans le cadre voulu. Elle ensorcellera l'univers, autant qu'elle m'a ensorcelé moi-même.

— Voilà qui n'est guère possible, mon bel ami.

— Elle le fera, vous dis-je. Car, à côté du talent, du plus beau talent naturel, il y a chez elle cette autre force, la personnalité, et vous m'avez dit maintes fois que notre époque obéit non plus aux principes, mais aux personnalités.

— Soit. Quel jour irons-nous ?

— Voyons… C'est aujourd'hui mardi. Disons demain. Elle jouera Juliette.

— C'est parfait. À huit heures, au Bristol. Je passerai prendre Basil.

— Oh ! non, Harry, pas à huit heures. À six heures et demie, si vous voulez bien. Il faut être là-bas avant le lever du rideau et ne pas manquer de la voir au premier acte, quand elle rencontre Roméo.

— À six et demie ! Quelle heure saugrenue ! Je croirai prendre un thé complet ou lire un roman anglais. Il faut attendre au moins sept heures. Un gentleman ne dîne pas avant sept heures. Verrez-vous Basil d'ici-là, ou dois-je lui écrire ?

— Ce cher Basil ! De toute la semaine je ne l'ai même pas entrevu. Je suis d'autant plus inexcusable, qu'il m'a envoyé mon portrait dans un cadre absolument merveilleux, dessiné tout exprès pour moi, et que, vous l'avouerai-je ? cette peinture, d'un mois déjà plus jeune que moi-même, si elle m'inspire quelque jalousie, me jette surtout dans le ravissement. Je ne tiens pas à le voir seul. Ses propos m'irritent. Il me donne de bons conseils.

Lord Henry eut un sourire.

— Les gens ont la rage de vous donner ce dont ils ont eux-mêmes le plus besoin. C'est ce que j'appellerai l'insondable abîme de la générosité.

— Certes, Basil est le meilleur camarade du monde. Mais je le trouve un tantinet philistin. Cela m'est apparu depuis que je vous connais, Harry.

— Voyez-vous, mon cher ami, tout ce qu'il y a de charmant en lui, Basil le fait passer dans ses œuvres, si bien qu'il ne lui reste, pour la vie réelle,

que ses préjugés, ses principes et son gros bon sens. Les seuls artistes à qui j'aie trouvé un charme personnel, étaient de mauvais artistes. Les vrais artistes ne respirent que dans leur œuvre ; leur personne est dès lors d'une parfaite insignifiance. Il n'existe pas de créature moins poétique que le grand poète, le poète vraiment supérieur. Par contre, les poètes de second ordre sont la séduction même. Plus leur poésie est mauvaise, plus ils se montrent pittoresques. Du seul fait qu'un homme a publié un recueil de médiocres sonnets, il devient irrésistible. Il vit la poésie qu'il ne peut écrire. Les autres écrivent la poésie qu'ils n'osent vivre.

— Je ne sais, Harry, si telle est bien la réalité, dit Dorian. Et prenant sur la table un large flacon de cristal doré, il humecta son mouchoir d'un peu de parfum. Cela doit être, puisque vous le dites. Sur ce, je pars. Imogène m'attend. Vous n'oublierez pas, demain ? Au revoir.

Dès que Dorian eût quitté la pièce, lord Henry ferma ses lourdes paupières et se prit à songer. Peu de personnes, assurément, l'avaient captivé autant que Dorian Gray. Pourtant c'était sans ombre de contrariété ou de jalousie qu'il le voyait follement épris ailleurs. Il s'en réjouissait plutôt : l'adolescent n'en serait que plus intéressant à étudier. La méthode des sciences naturelles l'avait toujours enthousiasmé, mais non leur sujet habituel qu'il trouvait trivial et sans importance. C'est ce qui l'avait amené à faire de la vivisection, d'abord sur lui-même, et enfin sur les autres. La vie humaine était, à ses yeux, le seul objet qui méritât d'être étudié. En comparaison, tout le reste était sans valeur. À la vérité, dans cette observation de la vie, penché sur le creuset des plaisirs et des peines, l'opérateur ne pouvait se couvrir le visage d'un masque de verre ; rien n'empêchait les vapeurs sulfureuses de troubler son cerveau, de souiller son imagination de monstrueuses fantaisies et de rêves informes. Il existait des poisons si subtils qu'on n'en pouvait surprendre les effets sans, au préalable, en braver la souffrance ; et de si étranges maladies, qu'il fallait en subir les atteintes pour en pénétrer la nature. Mais en retour que la récompense était belle ! De quelles merveilles se peuplait l'univers ! Noter l'inflexible et curieuse logique de la passion, la vie émotive et nuancée de l'intelligence ; observer leurs points de contact et de divergence, leurs conditions d'harmonie et de dissonance : c'étaient autant de délices. Et qu'en importait le prix ? Jamais on ne paie trop cher une sensation.

Il le savait bien — et cette pensée allumait un joyeux éclair dans ses yeux d'un brun d'agate, — c'était sous l'impression de paroles de sa bouche, d'harmonieuses paroles rythmées d'une voix harmonieuse, que l'âme de Dorian Gray s'était tournée vers cette claire jeune fille et l'avait saluée de son adoration. Dans une large mesure cet adolescent était sa création. Il lui avait apporté la précocité. N'était-ce donc rien ? La grande masse des gens devaient attendre que la vie leur découvrît ses secrets ; seuls, quelques rares élus se voyaient instruits des mystères de la vie, avant que le voile fût écarté. Parfois cette initiation était due aux arts, et surtout à l'art littéraire, qui s'adresse directement aux passions et à l'intellect. Mais à l'occasion, une personnalité complexe prenait la place et assumait la fonction de l'art, devenait elle-même à sa façon une véritable œuvre d'art ; car, tout comme la poésie, la sculpture ou la peinture, la vie a ses chefs-d'œuvre précieux.

Oui, l'adolescent était précoce. Il rentrait sa moisson quand le printemps régnait encore. Il avait en lui l'élan passionné de la jeunesse, mais peu à peu s'y mêlait la réflexion consciente. C'était plaisir de l'observer. Beauté du visage et beauté de l'âme, tout en lui appelait l'admiration. Peu importait où menait ce jeu et quelle en serait la conclusion fatale. Il en était de Dorian comme de ces aimables héros de théâtre dont les joies nous semblent étrangères et lointaines, tandis que leurs chagrins remuent en nous le sens de la beauté et nous éblouissent comme des roses de feu.

L'âme et le corps, le corps et l'âme, quel double mystère ! L'âme n'allait point sans quelque matérialisme et le corps avait ses moments de spiritualité. Les sens pouvaient s'affiner, l'intelligence s'avilir. Qui pourrait dire où s'arrêtent les impulsions de la chair, où commencent les impulsions de l'esprit ? Combien étaient superficielles et arbitraires les définitions du commun des psychologues, et qu'il était difficile de se prononcer entre les prétentions des diverses écoles ! L'âme est-elle un fantôme habitant la maison du péché ? Ou bien le corps se fond-il vraiment dans l'âme, comme le pensait Giordano Bruno ? Mystère, la séparation de l'esprit et de la matière, et mystère, pareillement, leur union.

Il commençait à se demander si l'on arriverait jamais à faire de la psychologie une science absolument exacte, capable de nous révéler jusqu'au dernier ressort de la vie. Il faudrait, en attendant, se méprendre invariablement sur soi-même et ne comprendre que bien rarement autrui.

L’expérience restait sans valeur dans le domaine moral. Elle n’était que le nom dont les humains baptisent leurs bévues. Les moralistes en général l’ont regardée comme une sorte de guide : ils ont revendiqué pour elle, dans la formation du caractère, une influence morale appréciable ; ils l’ont louée d’être celle qui nous enseigne ce qu’il faut faire et nous montre ce qu’il faut éviter. Mais non, il n’y a dans l’expérience aucune force déterminante. Pas plus que la conscience, elle n’est un principe d’action. En somme, elle n’établit qu’une chose : que l’avenir, pour chacun de nous, a chance de ressembler au passé, et que le péché, commis une première fois dans l’amertume, se renouvelle mainte fois dans l’allégresse.

Il lui paraissait évident que, seule, la méthode expérimentale le conduirait à l’analyse scientifique des passions ; et Dorian Gray était vraiment le sujet rêvé ; il semblait promettre d’abondants et précieux résultats. Sa folle et brusque passion pour Sibyl Vane constituait un phénomène psychologique d’un haut intérêt. Sans doute la curiosité y entrait-elle pour beaucoup, la curiosité et le désir de sensations nouvelles ; ce n’était point une passion simple, mais, au contraire, des plus complexes. Ce que l’adolescence y versait d’instinctive sensualité s’était transformé par un travail de l’imagination et métamorphosé jusqu’à paraître au jeune homme lui-même étranger aux sens ; et le danger n’en était que plus grand. Ce sont en effet les passions dont nous méconnaissons l’origine qui nous tyrannisent le plus. Et les influences qui s’exercent sur nous avec le moins de force sont celles dont nous saisissons la nature. Que de fois il arrive qu’en croyant expérimenter sur autrui, nous expérimentons en réalité sur nous-mêmes.

Lord Henry fut tiré de cette longue rêverie par un coup frappé à la porte. Son valet venait le prévenir qu’il était temps de s’habiller pour le dîner. Il se leva et regarda dans la rue. La magie d’un coucher de soleil avait embrasé d’or vermeil les plus hautes fenêtres des maisons d’en face. Les vitres brillaient comme les plaques d’un métal ardent. Là-haut, le ciel semblait une rose fanée. Lord Henry songea à son ami, à cette vie colorée de tous les feux de la jeunesse et il se demanda comment tout cela devait finir.

En rentrant chez lui, vers midi et demi, il trouva une dépêche sur la table du vestibule. Il l’ouvrit, vit qu’elle venait de Dorian Gray : il lui faisait part de ses fiançailles avec Sibyl Vane.

image de début de chapitre

CHAPITRE CINQUIÈME

Oh ! maman, maman, que je suis heureuse ! dit la jeune fille, dans un murmure. Et son visage chercha, pour s'y blottir, le giron de la femme lasse et fanée qui, le dos tourné au jour cru de la fenêtre, occupait l'unique fauteuil du minable salon. Que je suis heureuse ! reprit-elle. Et toi aussi, petite mère, dis-moi que tu es heureuse !

M^me^ Vane tressaillit et, posant sur la tête de sa fille des mains maigres, blanches de fard :

— Heureuse ? répéta-t-elle. Je ne suis heureuse que lorsque je te vois en scène. La scène ! Tu ne devrais songer qu'à cela. M. Isaacs a été bien bon pour nous et nous lui devons de l'argent.

La jeune fille releva la tête et fit la moue.

— De l'argent, petite mère ? Eh ! qu'importe l'argent ? Mieux vaut l'amour que la fortune.

— M. Isaacs nous a avancé cinquante livres pour payer nos dettes et habiller James proprement. Il ne faut pas l'oublier, Sibyl. Cinquante livres, c'est une grosse somme. M. Isaacs a été pour nous d'une extrême obligeance.

— M. Isaacs n'est pas un gentleman. Il me parle sur un ton que je déteste, déclara la jeune fille. Et, se levant, elle s'approcha de la fenêtre.

— Je ne sais, en vérité, ce que nous deviendrions sans lui, se lamenta la mère.

Sibyl Vane secoua la tête et déclara, rieuse :

— Nous n'avons plus besoin de lui, maman. Désormais, c'est le Prince Charmant qui veille sur nos destinées.

Elle se tut un instant. Un afflux de sang rose gonflait ses veines et colorait ses joues. Un souffle animé ouvrait la corolle de ses lèvres frémissantes. Le vent brûlant de la passion semblait l'envelopper toute et gonfler les plis gracieux de sa robe.

— Je l'aime ! acheva-t-elle simplement.

— Quelle folie ! mon enfant, quelle folie ! lança la mère. Cette phrase de perroquet fut toute sa réponse. Et le geste de ses doigts crochus, chargés de faux bijoux, achevait de rendre grotesques les pauvres paroles.

De nouveau le rire de la jeune fille perla. La gaieté d'un oiseau en cage chantait dans sa voix. Ses yeux, conscients de la mélodie, y répondirent par leur éclat, puis se fermèrent un instant, comme pour cacher leur secret. Quand ils se rouvrirent, la brume d'un rêve les voilait.

Du fond de son fauteuil râpé, la Sagesse aux lèvres pincées lui parlait, conseillant la prudence, récitant ce manuel de lâcheté dont l'auteur s'affuble du nom de sens commun. La jeune fille n'écoutait pas. Elle errait librement dans sa prison d'amour. Son prince, le Prince Charmant, était avec elle. Elle avait demandé à la Mémoire de le lui rendre. Elle avait envoyé son âme à la recherche, et son âme le lui avait ramené. Derechef elle sentait sur sa bouche le feu de son baiser, sur ses paupières la tiédeur de son haleine.

Alors la Sagesse changea de méthode et de langage. Il faudrait épier, chercher à savoir. Ce jeune homme était riche peut-être. Dans ce cas, rien n'empêcherait de songer au mariage. Contre la conque de la petite oreille déferlèrent les vagues de la prudence mondaine. De toutes parts volèrent les flèches de la ruse. Sibyl voyait remuer les lèvres minces, et souriait.

Soudain, elle éprouva le besoin de parler. Ce silence plein de paroles la troublait.

— Maman, maman, éclata-t-elle, d'où vient qu'il m'aime tant ? Moi, je sais pourquoi je l'aime. Je l'aime parce qu'il est le portrait vivant de l'Amour, tel qu'on se l'imagine. Mais lui, que voit-il donc en moi ? Je ne suis pas digne de lui. Et pourtant, sans que je puisse me l'expliquer, j'ai beau me sentir si fort au-dessous de lui, je ne me sens pas humble. Je me sens fière, terriblement fière. Dis-moi, maman, est-ce que tu aimais mon père comme j'aime le Prince Charmant ?

La vieille femme devint blême sous la poudre grossière qui barbouillait ses joues, et ses lèvres parcheminées se contractèrent dans un spasme douloureux. Sibyl eut un élan vers elle, noua ses bras à son cou, la couvrit de baisers.

— Pardon, maman, pardon ! Je sais qu'il t'en coûte toujours de parler de notre père. Mais cette peine, n'est-ce pas ? vient uniquement de ce que tu l'as tant aimé. Ne prends pas cette mine chagrine. Je suis heureuse aujourd'hui comme tu l'étais, il y a vingt ans. Et si tu voulais, je serais heureuse pour toujours.

— Mon enfant, tu es bien trop jeune pour songer à l'amour. D'ailleurs, que sais-tu de ce jeune homme ? Rien, pas même son nom. Tout cela tombe bien mal à propos. Et vraiment, je tiens à te le faire observer, alors que

James part pour l'Australie et que j'ai tant à penser, tu aurais pu m'épargner ce souci. Mais enfin, comme je te l'ai déjà dit, s'il est riche…

— Ah ! maman, maman, consens à mon bonheur.

M^me^ Vane l'enveloppa d'un regard ; puis, d'un de ces gestes faux et dramatiques qui deviennent si souvent comme une seconde nature chez les acteurs, elle la serra dans ses bras. À ce moment, la porte s'ouvrit et un grand garçon à tignasse brune entra dans la pièce. Ses traits étaient lourds, ses pieds et ses mains énormes, ses mouvements assez gauches. Il n'avait rien de la finesse de sa sœur. On aurait eu peine à deviner l'étroite parenté qui existait entre eux.

M^me^ Vane tourna les yeux vers le nouveau venu et élargit son sourire. Dans sa pensée, son fils avait la noble mission de représenter le public. Le tableau, elle n'en doutait pas, était intéressant.

— Tu garderas peut-être quelques baisers pour moi, Sibyl, fit le jeune homme, sur un ton d'aimable reproche.

— Pour toi, Jim ? Mais tu n'aimes pas qu'on t'embrasse, répondit-elle. Tu es mon gros ours sauvage ! Et courant à lui, elle l'étreignit à l'étouffer.

James Vane arrêta sur sa sœur un regard de tendresse :

— Veux-tu venir avec moi faire un tour de promenade, Sibyl ? Il est probable que je ne reverrai jamais cette horreur de Londres. Et certes, je n'y tiens pas.

— Mon enfant, ne prononce pas de ces affreuses paroles ! murmura M^me^ Vane, reprenant, avec un soupir, des oripeaux de théâtre qu'elle se mit à rapiécer. Elle était un peu désappointée et regrettait que son fils ne fût pas venu se joindre à leur groupe pour en compléter l'effet théâtral.

— Mais, maman, pourquoi pas ? J'ai parlé en toute sincérité.

— Tu me fais de la peine, mon fils. J'ai le ferme espoir que tu reviendras d'Australie, dans la situation d'un homme opulent. J'imagine qu'il n'y a pas trace de société aux colonies, rien du moins qui mérite ce nom. En sorte qu'il te faudra bien, après fortune faite, revenir à Londres jouer ton personnage.

— La société, marmotta le jeune homme, qu'ai-je besoin de la connaître ? Si j'ai l'envie de gagner quelque argent, c'est pour vous arracher, toi et Sibyl, à cette vie de théâtre, que je hais !

— Oh ! Jim, dit Sibyl en riant, tu n'es pas flatteur ! Mais, bien vrai, tu veux que nous allions nous promener tous deux ? Quel bonheur ! Je m'étais figurée que tu irais dire adieu à quelques amis, à Tom Hardy qui t'a donné cette affreuse pipe, ou à Ned Langton qui s'esclaffe de te la voir fumer. Que tu es gentil de m'avoir réservé ta dernière après-midi. Où irons-nous ? Si nous allions au Parc ?

— Je suis trop râpé, répondit-il, assombri. Le Parc, c'est bon pour les beaux messieurs !

— Quelles sottises, mon bon Jim ! murmura-t-elle, en caressant la manche de son veston.

Il hésita un moment.

— Eh ! bien, soit ! dit-il enfin ; mais ne sois pas trop longue à t'habiller.

Elle bondit hors de la pièce. On l'entendit grimper l'escalier en chantant. Ses petits pas sonnèrent dans la chambre haute.

Lui, se mit à arpenter le salon. Après deux ou trois tours, il se tourna vers le fauteuil où sa mère se tenait immobile.

— Maman, demanda-t-il, mes affaires sont-elles prêtes ?

— Toutes prêtes, James, répondit-elle, sans lever les yeux de son ouvrage.

Depuis quelques mois, elle se sentait gênée, sitôt qu'elle était seule en face de ce fils rude et farouche. Leurs regards se croisaient-ils, un trouble secret envahissait son âme frivole. Elle en était à se demander s'il ne soupçonnait rien. Le silence — car son fils n'avait pas ajouté une parole — lui devint intolérable. — Elle se prit à gémir. Les femmes se défendent en attaquant, et leurs attaques sont faites d'étranges et brusques capitulations.

— J'espère, James, que tu seras content de ta vie de marin, commença-t-elle. En tout cas, tu ne dois pas oublier que c'est toi-même qui l'as choisie. Il ne tenait qu'à toi d'entrer chez un avoué. Les avoués sont d'un rang très honorable, et souvent, à la campagne, dînent dans les meilleures familles.

— J’ai horreur des clercs et des études, répliqua-t-il. Mais tu as parfaitement raison. J’ai choisi moi-même la vie qui me plaisait. Je n’ai rien à dire, sinon : veille sur Sibyl ! Prends bien garde qu’il ne lui arrive rien de fâcheux. Maman, il faudra que tu veilles sur elle !

— Voilà, vraiment, un singulier langage, James. Il va de soi que je veille sur Sibyl.

— Tous les soirs, m’a-t-on dit, un gentleman vient la voir au théâtre et s’entretient avec elle dans les coulisses. Est-ce vrai ? Et que signifie cette conduite ?

— Tu parles là de choses que tu ne peux comprendre, James. Dans notre profession, nous sommes habituées à ce qu’on nous prodigue les hommages les plus flatteurs. Moi-même, que de gerbes de fleurs n’ai-je pas reçues autrefois ! On savait apprécier, alors, le talent des artistes. Quant à Sibyl, j’ignore encore si son attachement est sérieux ou non. Mais il est hors de doute que le jeune homme en question est un parfait gentleman. Il est toujours d’une politesse exquise envers moi. De plus, il a tout l’air d’être riche et les fleurs qu’il envoie sont ravissantes.

— N’empêche que vous ne savez même pas son nom, fit la voix rude du jeune homme.

— En effet, répondit la mère, de l’air le plus tranquille du monde, jusqu’ici il ne nous a pas révélé son vrai nom. Je trouve cela tout à fait romanesque de sa part. Il appartient probablement à l’aristocratie.

James Vane se mordit la lèvre :

— Veille sur Sibyl, maman ; veille bien sur elle ! insista-t-il.

— Vraiment, mon fils, tu me fais beaucoup de chagrin. Sibyl est toujours placée sous ma garde vigilante. Mais si ce gentleman est riche, je ne vois pas pourquoi elle repousserait son alliance. Je suis convaincue que c’est un jeune aristocrate. Il en a toute la mine, c’est indéniable. Qui sait s’il n’y a pas là pour Sibyl la perspective du plus brillant mariage ? Ils feraient un couple charmant. Il est d’une beauté vraiment remarquable : tout le monde en est frappé.

Le jeune homme, se parlant à lui-même, marmotta quelques mots et, de ses gros doigts, tambourina contre les vitres. Comme il se retournait, prêt à

reprendre la parole, la porte s'ouvrit et, en coup de vent, Sibyl entra.

— Quels airs graves vous avez tous les deux ! s'écria-t-elle. Eh ! que se passe-t-il ?

— Rien, répondit James. Il faut bien, j'imagine, être sérieux quelquefois. Au revoir, maman. Je dînerai à cinq heures. Tout est emballé, sauf mes chemises. Sois donc sans inquiétude.

— Au revoir, mon fils ! répondit-elle, avec un salut d'une solennité contrainte.

Elle était fort tourmentée du ton qu'il avait pris pour lui parler et, dans son regard, quelque chose lui avait fait peur.

— Un baiser, petite mère, fit Sibyl. Les jeunes lèvres en fleur se posèrent sur la joue flétrie, réchauffant sa pauvre chair glacée.

— Mon enfant, mon enfant ! cria M^{me} Vane, les yeux au plafond, en quête d'une galerie imaginaire.

— Viens, Sibyl ! appela le frère, impatienté. Il avait en horreur l'affectation théâtrale de sa mère.

Ils sortirent, et, dans une lumière dont les jeux vacillaient au vent, descendirent le morne Euston Road. Les passants toisaient ce garçon lourd et morose, mal pris dans ses habits grossiers, et s'étonnaient de le voir accompagner une jeune fille si jolie et si fine d'aspect. On eût dit un vulgaire jardinier se promenant avec une rose.

Jim fronçait les sourcils, chaque fois qu'il surprenait de ces regards inquisiteurs. Il avait cette horreur d'être dévisagé que le génie connaît sur le tard, et qui n'abandonne jamais le vulgaire. Sibyl, cependant, ne se doutait même pas de l'effet qu'elle produisait. Son amour lui montait aux lèvres en rires joyeux. Elle pensait au Prince Charmant, et pour caresser d'autant mieux sa pensée, se gardait de parler de lui. Son babillage n'avait trait qu'à Jim, au navire qui allait l'emporter, aux mines d'or qu'il devait sûrement découvrir, à la fabuleuse héritière dont il sauverait la vie, en triomphant des méchants brigands à chemises rouges. Car, certes, il ne resterait pas matelot, ni subrécargue, ni rien de ce qu'il serait au début. Oh ! non ! L'existence du marin est trop épouvantable. S'imagine-t-on cette réclusion dans une horrible coque que les croupes monstrueuses des vagues cherchent à

envahir, tandis que l'ouragan renverse les mâts, déchire les voiles en lanières échevelées et hurlantes. Il débarquerait à Melbourne, après d'honnêtes adieux au capitaine, et s'en irait tout droit aux districts aurifères. En moins d'une semaine, il mettrait la main sur une énorme pépite d'or pur, la plus énorme pépite jamais découverte, qu'il ramènerait à la côte dans un fourgon gardé par six gendarmes à cheval. Trois fois, les brigands de la brousse les attaqueraient et seraient repoussés. On en ferait un horrible carnage. Ou plutôt, non. Pour rien au monde il ne devait aller aux mines d'or, ces horribles lieux où les hommes s'enivrent, se tuent à l'envi dans les tavernes et disent de telles grossièretés. Il serait un gentil éleveur de moutons ; et c'est en rentrant chez lui, sur sa monture, qu'un beau soir, il verrait un voleur enlever sur un cheval noir la charmante héritière : il leur donnerait la chasse et la délivrerait. Naturellement elle s'éprendrait d'amour pour lui, et lui pour elle ; ils s'épouseraient, rentreraient en Angleterre et vivraient à Londres dans un magnifique hôtel. Oui, de merveilleuses aventures l'attendaient. À condition toutefois de se bien conduire, de ne jamais céder à la colère, et de ne pas dépenser follement son argent. Elle n'avait qu'un an de plus que lui, mais une tout autre expérience de la vie. Il devait aussi lui écrire sans faute à chaque courrier, et dire tous les soirs sa prière avant de s'endormir. Dieu, qui était si bon, veillerait sur lui. Elle aussi prierait pour l'absent. Il reviendrait, avant peu d'années, comblé de richesses et de joies.

Le jeune homme, l'air maussade, l'écoutait sans rien dire. Il souffrait cruellement de quitter la maison.

Ce n'était pourtant point cette seule pensée qui le rendait sombre et morose. Bien que très inexpérimenté, il avait le vif sentiment du danger que courait Sibyl. Elle n'avait rien d'heureux à attendre de ce jeune dandy qui lui faisait la cour. C'était un gentleman. À ce seul titre, il le haïssait d'une haine étrange, instinctive, qu'il ne pouvait s'expliquer et qui grondait en lui d'autant plus impérieuse. Il savait également combien sa mère était légère et frivole ; il voyait là un péril immense pour Sibyl, pour le bonheur de Sibyl. Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; quelquefois ils leur pardonnent.

Sa mère ! Une question qu'il avait à lui poser obsédait son esprit ; depuis des mois, il y songeait en silence. Une phrase attrapée au vol, au théâtre, un

chuchotement sarcastique venu à ses oreilles, un soir qu'il attendait à l'entrée des artistes, avait déchaîné en lui toute une meute d'horribles pensées. Ce souvenir le cinglait comme un coup de cravache en pleine figure. Ses sourcils se rapprochèrent, creusant un profond sillon, et, dans une contraction douloureuse, il se mordit la lèvre.

— Jim, s'écria Sibyl, tu n'écoutes pas un mot de ce que je dis, et je suis en train de dresser pour toi les plans d'avenir les plus délicieux. De grâce, dis-moi quelque chose.

— Que veux-tu que je dise ?

— Mais que tu seras un brave garçon, et que tu ne nous oublieras pas, répondit-elle, en lui souriant.

Il haussa les épaules.

— Moi, vous oublier, Sibyl ? Il est plus probable que vous m'oublierez les premières.

Elle rougit.

— Que veux-tu dire, Jim ? interrogea-t-elle.

— J'apprends que tu as un nouvel ami. Qui est-ce ? Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Crois-tu qu'il te veuille du bien ?

— Assez, Jim ! s'écria-t-elle. Ne dis pas un mot contre lui. Je l'aime.

— Oui, et tu ne connais même pas son nom ! répliqua-t-il. Qui est-ce ? J'ai bien le droit de le savoir.

— Il s'appelle le Prince Charmant. Ne trouves-tu pas le nom joli ? Grand enfant, va ! Il ne faudra plus l'oublier. Si tu voyais seulement mon Prince, tu le proclamerais le plus merveilleux des mortels. Vous ferez connaissance, un jour, à ton retour d'Australie. Je suis sûre qu'il te plaira beaucoup. Tout le monde le trouve aimable et moi… je l'aime ! Que ne peux-tu venir au théâtre ce soir ! Il sera là, et je jouerai Juliette. Oh ! comme je vais jouer ! Songe un peu, Jim : être amoureuse et jouer Juliette ! Le savoir là, tout près, et jouer pour son enchantement ! Je me demande si je ne vais pas effrayer l'assistance, l'effrayer ou la ravir. Aimer, c'est se surpasser. Cet exécrable et pauvre monsieur Isaacs va crier mon génie à tous les traînards de sa buvette. Il me prêchait déjà comme un dogme ; ce soir, je le sens, il m'annoncera comme une révélation. Et tout cela, c'est à lui que je le dois, à

lui seul, mon Prince Charmant, mon magique amoureux, mon dieu de toutes grâces. Je suis bien pauvre à côté de lui. Pauvre ? Eh ! qu'importe ? Quand la pauvreté se faufile par la porte, d'un coup d'aile l'amour entre par la fenêtre. Qui donc rajeunira nos proverbes ? On les fit en hiver, et c'est maintenant l'été. Que dis-je ? C'est pour moi le printemps, une vraie farandole de fleurs dans le bleu du ciel.

James objecta, malveillant :

— C'est un gentleman !

— Un prince ! rectifia la voix musicale. Que te faut-il de plus ?

— Il fera de toi son esclave.

— Mais je frissonne à l'idée de rester libre.

— Je t'en prie, méfie-toi de lui.

— Le voir, c'est l'adorer ; le connaître, c'est lui donner sa foi.

— Sibyl, cet homme t'a rendue folle !

Elle se mit à rire et lui prit le bras :

— Mon bon vieux Jim, tu me sermonnes comme si tu avais cent ans. Ton tour viendra d'être amoureux. Ce jour-là tu verras ce que c'est. Quitte-moi cet air maussade. Ne devrais-tu pas te réjouir en songeant que, malgré ton départ, tu vas me laisser plus heureuse que je ne fus jamais. La vie nous a été dure à tous deux, affreusement dure et difficile. Mais désormais, ce sera bien différent. Tu pars pour un nouveau monde, et moi j'ai découvert le mien… Voici deux chaises libres : asseyons-nous et regardons passer les gens chic !

Ils s'installèrent parmi une foule de spectateurs. Les massifs de tulipes flambaient, à travers la promenade, comme des cercles de feux palpitants. Une poussière blanche — un léger nuage de poudre d'iris, eût-on dit — flottait dans l'air embrasé. Les ombrelles aux vives couleurs virevoltaient, montaient et descendaient, pareilles à de monstrueux papillons.

Elle amena son frère à parler de lui-même, de ses espoirs, de ses projets. Son verbe était lent, difficultueux. Ils se renvoyaient les mots, comme les joueurs, dans une partie, se renvoient les jetons. Sibyl se sentait oppressée. Elle n'arrivait pas à lui communiquer sa joie. Rien ne lui faisait écho. Tout au plus amenait-elle un pâle sourire au coin de cette bouche amère. Elle en

vint bientôt à garder le silence. Tout à coup, elle entrevit une chevelure d'or, des lèvres rieuses : Dorian Gray passait, avec deux dames, en voiture découverte.

D'un bond, elle fut debout :

— Le voilà ! s'écria-t-elle.

— Qui ? demanda Jim Vane.

— Le Prince Charmant, répondit-elle, suivant des yeux la Victoria.

À son tour, il s'était levé. L'empoignant rudement par le bras, il lui criait :

— Montre vite. Lequel est-ce ? Indique-le-moi. Je veux absolument le voir.

Mais, à ce moment, l'attelage du duc de Berwick vint faire écran ; et quand de nouveau l'horizon fut libre, la voiture était sortie du Parc.

— Il est parti ! soupira tristement Sibyl. Quel dommage que tu ne l'aies pas vu !

— Oui, vraiment, quel dommage ! Car, aussi vrai qu'il est un Dieu dans le ciel, si jamais il t'outrage, je le tue.

Elle le regarda, terrifiée. Il répéta sa menace. Les mots fendaient l'air, comme une dague. Déjà les gens, autour d'eux, écoutaient, intrigués. Tout contre Sibyl, une dame ricana.

— Viens, Jim, partons ! murmura-t-elle.

Il la suivit, tête haute, à travers la foule, content d'avoir fait cet éclat. Quand ils eurent atteint la statue d'Achille, Sibyl se retourna. La même pitié qui se lisait dans ses yeux, lui mit le rire aux lèvres. Et, secouant la tête :

— C'est insensé, Jim, absolument insensé ! Un simple accès de mauvaise humeur, je le sais. Mais comment peux-tu proférer des horreurs pareilles ? Tu ne sais ce que tu dis. Tu n'es qu'un vilain jaloux. Ah ! si tu pouvais tomber amoureux ! L'amour inspire la bonté, et tes paroles étaient si méchantes !

— J'ai seize ans, répondit-il, et je sais à qui j'en ai. Notre mère n'est pour toi d'aucun secours. Elle est incapable de veiller sur toi. Ah ! si je pouvais

renoncer à ce départ pour l'Australie ! Je ne sais ce qui me retient de tout planter là ! Je le ferais, certes, si mon engagement n'était déjà signé.

— Allons, Jim, ne sois pas si sombre ! Tu me rappelles quelque personnage de ces mélodrames idiots, où maman aimait tant à jouer. Je n'ai nulle envie de me quereller avec toi. Je viens de le voir, et le voir, c'est le parfait bonheur. Non, pas de dispute ! Je suis bien sûre, d'ailleurs, que jamais tu ne feras le moindre mal à quelqu'un que j'aime. N'est-ce pas, Jim ?

— Aussi longtemps que tu l'aimeras, c'est possible, répondit-il, farouche.

— Mais je l'aimerai toujours, s'écria-t-elle.

— Et lui ?

— Lui aussi m'aimera toujours.

— Il ne fera pas mal !

Elle eut un recul. Puis elle se mit à rire et lui prit le bras. Décidément, ce n'était qu'un enfant.

À Marble Arch, ils prirent un omnibus qui les déposa dans Euston Road, tout près de leur pauvre logis. Il était cinq heures passées, et Sibyl, avant d'aller jouer, ne manquait jamais de s'étendre deux bonnes heures. Jim exigea qu'elle fît comme d'habitude. Il préférait d'ailleurs lui dire adieu, tant que sa mère n'était pas là. Car, à coup sûr, elle ferait une scène, et il détestait les scènes de tous genres.

Ce fut donc dans la chambre même de Sibyl qu'ils se séparèrent. Le cœur du jeune homme était plein de jalousie, plein d'une haine féroce et mortelle contre l'étranger qui était venu, lui semblait-il, se jeter entre eux deux. Mais à peine eut-il senti les bras aimés se nouer à son cou, et les doigts caressants se perdre dans ses cheveux, qu'il s'attendrit et mit dans ses baisers la plus sincère affection. Il redescendit, les yeux pleins de larmes.

Sa mère l'attendait en bas. Dès qu'il entra, elle lui reprocha son inexactitude. Il s'assit, sans répondre, devant son maigre repas. Les mouches bourdonnaient autour de la table et se traînaient sur la nappe malpropre. À travers le sourd grondement des omnibus et le tintamarre des fiacres, la même voix ne cessait de ronronner à ses oreilles, consumant une à une les minutes qui lui restaient.

Bientôt il écarta son assiette et se cacha la tête dans les mains. Il sentait qu'il avait le droit de savoir. On aurait dû le lui dire bien avant ce jour, si c'était ce qu'il soupçonnait. Sa mère l'observait, écrasée d'inquiétude. Ses lèvres laissaient tomber des paroles machinales. Ses doigts pétrissaient un mouchoir de dentelle tout déchiré. Quand sonnèrent six heures, James se leva, alla droit à la porte. Là, il se retourna vers sa mère. Leurs regards se rencontrèrent. Dans les yeux maternels, il lut un appel désespéré à la pitié. Une rage le prit.

— Mère, j'ai quelque chose à te demander, fit-il.

Elle promena ses regards par la chambre, sans souffler mot.

— Dis-moi la vérité. J'ai le droit de la connaître. Étais-tu mariée avec mon père ?

Elle poussa un long soupir. Un soupir de soulagement. Le moment terrible, le moment que, depuis des semaines et des mois, elle redoutait nuit et jour, enfin il était venu ; et, chose étrange ! elle n'éprouvait aucune terreur. Dans une certaine mesure, c'était pour elle une déception. Cette question directe, sans élégance, ne comportait qu'une réponse directe. La situation n'avait pas été savamment amenée. C'était brutal. Elle avait l'illusion d'une répétition ratée.

— Non, répondit-elle, ébahie devant la rude simplicité de la vie.

— Alors, mon père était une canaille ! s'emporta le jeune homme, les poings crispés.

Elle secoua la tête.

— Je savais qu'il n'était pas libre. Nous nous aimions passionnément tous deux. S'il avait vécu, il aurait pourvu à tous nos besoins. Ne l'accuse pas, mon fils. C'était ton père, et c'était un gentleman. Il appartenait à une haute famille.

Un juron s'échappa de ses lèvres.

— Peu importe pour moi, s'écria-t-il, mais qu'à aucun prix Sibyl… C'est un gentleman, n'est-ce pas ? qui lui fait la cour ; tel du moins il se prétend. De haute famille aussi, je suppose !

À cette minute, l'infortunée ne put se défendre d'une horrible sensation de honte. Elle courba le front, et, d'une main convulsive, s'essuya les yeux.

— Sibyl a une mère, balbutia-t-elle. Moi, je n'avais plus la mienne.

Le jeune homme fut touché. Il vint à elle et, se penchant, lui donna un baiser.

— Cette question sur mon père t'a chagrinée. J'en suis navré, mais je ne pouvais l'éviter. Maintenant il faut que je parte. Adieu. Songe que tu n'as plus qu'une enfant sur qui veiller. Et si jamais cet individu en use mal avec ma sœur, tu peux m'en croire, je saurai vite qui il est, je retrouverai sa piste, et je le tuerai comme un chien. Ça, je le jure.

À l'outrance folle de cette menace, aux gestes passionnés qui l'accompagnaient, à la rage de ces phrases mélodramatiques, il parut à la comédienne que la vie reprenait de son éclat. Elle se retrouvait dans son atmosphère habituelle. Elle respira plus librement et, pour la première fois depuis bien des mois, elle admira vraiment son fils. Elle aurait eu plaisir à filer la scène dans ce mode pathétique, mais il l'arrêta net. Il fallait descendre les malles, songer aux couvertures. Le souillon du logis n'arrêtait plus d'entrer et de sortir. On dut marchander le cocher. Bref, de vulgaires détails absorbèrent les précieux instants. Et ce fut désappointée une fois encore, que, de la fenêtre, elle agita son pauvre mouchoir de dentelle vers la voiture qui emportait son fils. Il était clair qu'une occasion unique venait d'être manquée. Pour s'en consoler, elle fit entendre à Sibyl quelle vie de désolation allait être la sienne, maintenant qu'elle n'aurait plus qu'une enfant sur qui veiller. Elle se rappelait la phrase. Le tour lui en avait plu. De la menace, elle ne souffla mot. Certes, l'expression en avait été vigoureuse et dramatique. Elle se disait qu'un jour ils en riraient bien, tous ensemble.

image de début de chapitre

CHAPITRE SIXIÈME

« Vous savez sans doute la nouvelle, Basil ?

Ce fut par ces mots que lord Henry salua, ce soir-là, Hallward, quand on l'introduisit dans un petit salon réservé du Bristol, où un dîner de trois couverts était préparé.

— Mais non, Harry, répondit l'artiste, remettant au garçon qui s'inclinait, son chapeau et son pardessus. De quoi s'agit-il ? Pas de politique, j'espère ?

Rien ne m'y intéresse. Il n'y a pas une tête à peindre dans toute la Chambre des Communes ; un bon nombre, en revanche, gagneraient à être blanchies.

— Dorian Gray est fiancé ! dit lord Henry, surveillant l'effet de ses paroles.

Hallward sursauta, puis fronça les sourcils :

— Dorian fiancé ! Non, ce n'est pas possible !

— C'est la pure vérité.

— Mais avec qui ?

— Avec je ne sais au juste quelle petite actrice.

— Voilà ce que je ne puis croire. Dorian est trop raisonnable.

— Dorian est en effet bien trop sage, mon cher Basil, pour ne pas faire quelque folie de temps à autre.

— Mais le mariage n'est tout de même pas une folie qu'on puisse faire de temps à autre, Harry.

— Sauf en Amérique, répliqua tranquillement lord Henry. Mais je n'ai pas parlé de mariage. J'ai parlé de fiançailles. La différence est grande. J'ai de mon mariage un souvenir très net, mais pas la moindre souvenance de mes fiançailles. Je serais porté à croire que je n'ai jamais été fiancé.

— Mais songez à la naissance de Dorian, à son rang, à sa fortune. Une alliance si fort au-dessous de lui serait insensée.

— Si vous voulez qu'il épouse cette jeune fille, voilà tout juste ce qu'il faut lui dire, Basil. Après cela il n'hésitera plus. Quand un homme commet quelque sottise incompréhensible, c'est toujours sous la dictée des plus nobles motifs.

— Au moins, est-ce une jeune fille honnête, Harry ? Je ne voudrais pas voir Dorian se livrer à quelque vile créature, capable d'abaisser son caractère et d'étouffer son intelligence.

— Oh ! elle est mieux qu'honnête, elle est belle, murmura lord Henry, sirotant un vermouth aux oranges amères. Dorian affirme qu'elle est ravissante et il est rare qu'il se trompe en pareille matière. Votre portrait a singulièrement aiguisé son sens de la beauté physique. C'est là, entre bien d'autres, l'un des heureux effets de votre œuvre. D'ailleurs, nous allons voir

l'enchanteresse ce soir même, à moins que le jeune Dorian n'ait oublié le rendez-vous.

— Vous êtes sérieux ?

— On ne peut plus sérieux, Basil. Je me trouverais bien à plaindre, si je devais jamais être plus sérieux qu'en ce moment.

— Approuveriez-vous cette folie, Harry ? demanda le peintre, marchant avec agitation et se mordant les lèvres. Non, vous ne pouvez l'approuver. C'est l'engouement d'un jeune écervelé.

— Voilà beau jour que je n'approuve ni ne désapprouve plus rien sur terre. C'est une trop sotte attitude à prendre en face de la vie. Nous ne sommes pas au monde pour afficher nos préjugés moraux. Je ne m'attache jamais à ce que disent les gens quelconques et ne me mêle jamais de ce que font les gens charmants. Quand une personne me séduit, sous quelque jour qu'il lui plaise de se montrer, je suis invariablement ravi. Une belle jeune fille joue le rôle de Juliette : Dorian Gray s'en éprend et s'offre à l'épouser. Pourquoi pas ? Il épouserait Messaline qu'il n'en serait pas moins intéressant. Vous savez que je ne suis pas un champion du mariage. Il a le grand tort de tuer en nous l'égoïsme. Sans l'égoïsme, les gens sont incolores. Ils manquent de personnalité. Quelques individus, pourtant, du fait du mariage, deviennent plus complexes. Ils gardent leur « moi » primitif et lui ajoutent une collection de « moi » supplémentaires. Forcés par là de mener une vie multiple, ils deviennent supérieurement organisés : or, atteindre à une organisation supérieure, n'est-ce pas l'objet même de la vie humaine ? En outre, toute expérience a son prix et, quelque grief qu'on ait contre le mariage, on ne saurait lui refuser d'être une expérience. Je souhaite que Dorian Gray fasse de cette jeune fille sa femme, qu'il l'adore pendant six mois avec ferveur, puis qu'il se laisse tout à coup séduire par quelque autre beauté. Ce serait un sujet d'étude admirable.

— Vous ne pensez pas un mot de tout ce que vous venez de dire, Harry, convenez-en. Si Dorian gâchait sa vie, personne n'en aurait plus de chagrin que vous. Vous valez mieux que vous ne prétendez.

Lord Henry se mit à rire :

— Nous ne sommes si enclins à bien juger autrui que parce que nous tremblons pour nous-mêmes. Le fondement de l'optimisme est la pure

terreur. Nous nous estimons généreux de prêter au voisin des vertus dont nous escomptons le bénéfice. Nous vantons notre banquier pour qu'il nous fasse large crédit ; nous découvrons des qualités au voleur de grand chemin, nous flattant qu'il épargnera nos poches. Je pense absolument tout ce que j'ai dit. L'optimisme m'inspire un souverain mépris. Et que parlez-vous de vie gâchée ? Il n'est de vie gâchée que celle dont on arrête l'essor. Pour abîmer un être, il n'y a qu'à le réformer. Je vous accorde pourtant qu'un mariage serait insensé. Mais il y a, entre hommes et femmes, d'autres liens, et de plus attachants, que le mariage. Je ne manquerai certainement pas d'y engager Dorian. Ils ont l'agrément d'être fashionables. Mais voici notre Dorian en personne. Il pourra vous en dire plus long que moi.

— Mon cher Harry, mon cher Basil, vite, félicitez-moi tous deux, fit l'adolescent, rejetant de ses épaules un manteau doublé de soie, et tendant la main tour à tour à ses deux amis. Jamais je n'ai été si heureux. C'est inattendu, j'en conviens, comme tout ce qui est vraiment délicieux. Et pourtant il me semble que ma vie entière n'a été qu'une longue aspiration vers cet unique bonheur.

Rose d'émotion et de plaisir, son visage rayonnait d'une merveilleuse beauté.

— J'espère que vous serez toujours très heureux, Dorian, dit Hallward. Mais je vous en veux un peu de ne pas m'avoir annoncé vos fiançailles. Harry a bien été prévenu.

— Et moi, je vous en veux d'être en retard pour le dîner, interrompit lord Henry, la main posée sur l'épaule du jeune homme et joignant le sourire aux paroles. Venez. Mettons-nous à table et voyons ce que vaut le nouveau chef du Bristol. Vous nous conterez par le menu comment tout cela est arrivé.

— Vraiment, je n'aurai pas grand'chose à vous raconter, protesta Dorian, comme ils prenaient place à la petite table ronde. Voici les simples faits. Sitôt que je vous eus quitté hier soir, Harry, je m'habillai et m'en fus dîner à ce petit restaurant italien de Rupert Street, que vous m'avez fait connaître. À huit heures, je me rendis au théâtre. Sibyl jouait Rosalinde. Inutile de vous dire que les décors étaient épouvantables et l'Orlando grotesque. Mais Sibyl ! Je voudrais que vous l'eussiez vue. Ce fut un véritable enchantement, quand elle parut dans ses habits de page, avec son pourpoint

de velours mousse à manches cannelle, ses fins haut-de-chausses marron aux jarretières en croix, son gentil chaperon vert qu'ornait une plume de faucon fixée par un bijou, et son mantelet à capuchon doublé de grenat. Jamais elle ne m'avait semblé plus exquise. Elle avait toute la grâce délicate de cette statuette de Tanagra qui orne votre atelier, Basil. Les boucles de sa chevelure encadraient son visage, comme des feuilles sombres une rose pâle. Quant à son jeu… Mais à quoi bon ? Vous la verrez ce soir. Vraiment elle est née artiste. De ma misérable loge, j'écoutais, ravi jusqu'à l'extase. Je ne songeais plus que je vivais à Londres, en plein XIX^e^ siècle. J'avais rejoint là-bas ma bien-aimée, dans une forêt cachée à tout regard humain. Après la représentation, j'allai trouver Sibyl dans sa loge et nous causâmes. Tout à coup, comme nous étions assis l'un près de l'autre, ses yeux prirent une expression que jamais encore je n'y avais lue. Mes lèvres montèrent vers ses lèvres. Nos bouches s'unirent dans un baiser. Ce que je sentis dans cet instant, je renonce à vous le décrire. Il me sembla que ma vie s'était ramassée, toute, en un point idéal de joie visible et rose. Sibyl tremblait de tout son être, comme frissonne un blanc narcisse. Puis soudain, se jetant à genoux, elle me baisa les mains. Je sais bien que je ne devrais pas vous dire tout cela, mais je ne puis me retenir. Nos fiançailles, il va de soi, sont un secret absolu. Sibyl n'en a même pas parlé à sa mère. Je me demande ce que vont dire mes tuteurs. Lord Radley sera sûrement furieux. Mais qu'importe ? Dans moins d'un an je serai majeur et donc libre de faire ce qui me plaira. Dites-moi, Basil, n'ai-je pas eu raison d'aller cueillir l'amour en pleine poésie et me choisir une femme dans les pièces de Shakespeare ? Des lèvres auxquelles Shakespeare apprit à parler, ont murmuré leur secret à mon oreille. Les bras de Rosalinde m'ont enlacé. Mon baiser s'est posé sur les lèvres de Juliette.

— Oui, Dorian, je crois que vous avez eu raison, dit lentement Hallward.

— L'avez-vous vue aujourd'hui ? interrogea lord Henry.

Dorian Gray secoua la tête.

— Je l'ai laissée dans la forêt de l'Ardenne. Je vais la retrouver dans un jardin de Vérone.

À petites gorgées, d'un air méditatif, lord Henry buvait son champagne.

— À quel moment précis prononçâtes-vous le mot de mariage, Dorian ? Et en quels termes vous répondit-elle ? Peut-être ne vous en souvient-il pas ?

— Mon cher Harry, je n'ai pas traité cette question comme on conduit une affaire ; je n'ai fait à Sibyl aucune proposition formelle. Je lui ai déclaré que je l'aimais et elle a protesté qu'elle n'était pas digne d'être ma femme. Pas digne ! Mais, à côté d'elle, l'univers entier ne compte plus pour moi.

— Les femmes sont singulièrement pratiques, murmura lord Henry, bien plus pratiques que nous. Dans de pareilles conjonctures nous oublions souvent de parler mariage ; elles se chargent toujours de nous y faire penser.

Hallward, lui touchant le bras, s'exclama :

— Assez, Harry. Vous offensez Dorian. Il n'est pas comme les autres hommes. Pour rien au monde il ne voudrait causer le malheur d'âme qui vive. Il est bien trop délicat.

Du regard, lord Henry interrogea le jeune convive :

— Rien de ma part n'offense jamais Dorian, répliqua-t-il. J'ai posé cette question pour la meilleure raison possible — la seule, à vrai dire, qui rende une question excusable — par simple curiosité. D'après une mienne théorie, c'est toujours la femme qui propose le mariage à l'homme, et non l'homme à la femme. Excepté toutefois dans la classe moyenne. Mais la classe moyenne n'a rien de moderne.

Dorian Gray hocha la tête, en riant :

— Vous êtes incorrigible, Harry. N'importe ! Il est impossible de se fâcher avec vous. Lorsque vous aurez vu Sibyl, vous conviendrez que, pour la tromper, il faudrait être une brute, une brute sans cœur. Je ne saurais comprendre, d'ailleurs, qu'un homme puisse songer à déshonorer celle qu'il aime. J'aime Sibyl Vane. Je voudrais la placer sur un piédestal d'or, et voir l'univers prosterné devant la femme que j'ai choisie. Qu'est-ce que le mariage ? Un vœu irrévocable. Vous le raillez à ce titre. Non, ne raillez plus. J'entends que ce vœu irrévocable m'enchaîne à Sibyl. Sa confiance me rend fidèle, sa foi me rend vertueux. Dès que je suis auprès d'elle, je regrette tout ce que m'ont appris vos leçons. Je deviens différent de ce que vous m'avez connu. Je suis métamorphosé. D'un simple attouchement de sa

petite main, Sibyl Vane me fait vous oublier, vous et toutes vos théories si fausses, si fascinantes, si délétères et si délicieuses.

— Lesquelles donc ? interrogea lord Henry, prenant un peu de salade.

— Mais vos théories sur la vie, vos théories sur l'amour, vos théories sur le plaisir ; en fait, toutes vos théories, Harry.

— Seul le plaisir mérite qu'on lui consacre une théorie, prononça la voix lente et mélodieuse. Je n'oserais pourtant revendiquer en propre ma théorie du plaisir. L'honneur en revient à la nature et non pas à moi. Le plaisir est le témoignage de la nature, sa marque d'approbation. Quand nous sommes heureux, nous sommes toujours bons, mais quand nous sommes bons, nous ne sommes pas toujours heureux.

— Eh ! qu'entendez-vous par être bon ? fit Basil Hallward.

— Oui, répéta Dorian, se renversant dans sa chaise pour mieux voir lord Henry, derrière les lourdes grappes d'iris pourprés qui se dressaient au milieu de la table. Qu'entendez-vous par être bon, Harry ?

— Être bon, c'est vivre en harmonie avec soi-même, répondit-il, effleurant de ses doigts pâles et fuselés la tige frêle de son verre. Il y a discordance dès qu'on est contraint de s'harmoniser avec autrui. La vie personnelle, voilà l'affaire importante. Quant à la vie du voisin, quiconque veut jouer au fat ou au puritain peut se mêler de lui appliquer ses vues morales, mais elle ne nous concerne en rien. Et notez que l'Individualisme vise aux fins les plus hautes. La moralité moderne consiste à accepter l'idéal de l'époque. Or j'estime que, pour tout homme cultivé, accepter l'idéal de son époque, c'est faire acte d'immoralité révoltante.

— Mais, Harry, insinua le peintre, nul ne peut vivre uniquement pour soi-même, sans avoir à le payer terriblement cher.

— Oui, tout se paie trop cher de nos jours. À mon sens, la réelle tragédie du pauvre, c'est qu'il ne peut rien se permettre que le seul renoncement. Les beaux péchés, comme les beaux objets, sont le privilège du riche.

— Il faut payer d'une autre rançon que l'argent.

— Quelle autre rançon, Basil ?

— Mais, j'imagine, le remords, la souffrance, et… ma foi ! la conscience de sa dégradation.

Lord Henry haussa les épaules :

— Mon cher, l'art du moyen âge est charmant, mais les émotions du moyen âge, bien démodées ! Cela sert encore, je sais, dans les fictions. Mais justement, on ne fait usage en fiction que de choses hors d'usage en réalité. Croyez-moi, jamais un civilisé ne regrettera un plaisir, pas plus qu'un barbare ne se doutera jamais de ce qu'est un plaisir.

— Moi, je sais, lança Dorian Gray. Le plaisir, c'est adorer quelqu'un.

— Cela vaut mieux, en tout cas, que d'être adoré, riposta lord Henry, jouant avec des fruits. Être adoré est un supplice. Les femmes nous traitent exactement comme l'humanité traite ses dieux. Elles nous révèrent et nous sollicitent sans répit de faire quelque chose pour elles.

— Mais tout ce qu'elles nous demandent, murmura gravement le jeune homme, elles ont, si je ne me trompe, commencé par nous le donner. Elles créent l'amour dans nos cœurs. Elles ont bien le droit d'être aimées en retour.

— Voilà qui est tout à fait vrai, Dorian, approuva Hallward.

— Rien n'est jamais tout à fait vrai, dit lord Henry.

— Pardon ! interjeta Dorian. Vous admettez bien que les femmes nous donnent l'or le plus pur de leur vie ?

— Il se peut, soupira-t-il ; mais elles ne manquent jamais ensuite de nous en réclamer la monnaie, en toutes petites pièces. Là est l'ennui. Les femmes, comme l'a dit un Français de beaucoup d'esprit, nous inspirent des chefs-d'œuvre qu'elles nous empêchent toujours de réaliser.

— Harry, vous êtes exécrable. Je ne sais pourquoi je vous aime tant.

— Vous m'aimerez toujours, Dorian, répliqua-t-il. Mais dites-moi, mes amis, prendrez-vous du café ? Garçon, apportez-nous du café, de la fine champagne et des cigarettes. Non, pas de cigarettes, j'ai ce qu'il faut. Basil, je ne supporterai pas que vous fumiez le cigare. Prenez une cigarette. La cigarette est le parfait exemple d'un parfait plaisir. C'est une chose exquise et qui nous laisse inassouvis. Que désirer de plus ?… Oui, Dorian, vous raffolerez toujours de moi. J'incarne à vos yeux tous les péchés que vous n'avez osé commettre.

— Harry, quelles sornettes nous débitez-vous là ? s'écria le jeune homme, prenant du feu à la gueule enflammée d'un dragon d'argent, que le garçon venait de poser sur la table. Partons pour le théâtre. Quand Sibyl paraîtra sur la scène, votre idéal de la vie changera. Elle vous apportera un frisson que jamais encore vous n'avez éprouvé.

— J'ai tout éprouvé, prononça lord Henry, le regard plein de lassitude. Mais une émotion nouvelle me trouvera toujours prêt. J'ai bien peur, toutefois, qu'il n'en existe plus, du moins pour moi. Qui sait, pourtant ? Votre jeune merveille me remuera peut-être, J'aime l'art théâtral. Il est singulièrement plus réel que la vie. Partons. Je vous prends avec moi, Dorian. Excusez-moi, mon cher Basil, mais il n'y a place que pour deux dans le coupé. Vous nous suivrez en cab.

Ils se levèrent de table, mirent leurs pardessus, tout en avalant, debout, leurs dernières gorgées de café. Soucieux, le peintre gardait le silence. La tristesse le poignait. Il ne pouvait prendre son parti de ce mariage, et pourtant il le jugeait encore préférable à tant d'autres choses qui auraient pu arriver. Ils ne tardèrent pas à descendre. Comme il était convenu, Hallward s'installa seul dans sa voiture. Il regardait filer devant lui les lumières étincelantes du petit coupé. Une étrange sensation d'abandon le gagnait. Jamais plus, il le sentait bien, Dorian Gray ne serait pour lui tout ce qu'il avait été dans le passé. La vie était venue les séparer… Ses yeux s'obscurcirent. Il ne vit plus qu'à travers un brouillard les rues animées et éblouissantes. Quand, arrivé devant le théâtre, le cab s'arrêta, Basil se sentait vieilli de plusieurs années.

image de début de chapitre

CHAPITRE SEPTIÈME

Ce soir-là, pour une raison quelconque, le théâtre était bondé, et ce fut le visage rayonnant, la bouche fendue jusqu'aux oreilles par un onctueux et tremblotant sourire, que le directeur, le gras Israélite, vint les recevoir sur le seuil. Il les accompagna jusqu'à leur loge, avec des démonstrations d'humilité pompeuses, joignant aux gestes larges de ses mains charnues et couvertes de bijoux, de grands éclats

de voix. Jamais Dorian ne l'avait tant haï. Il lui semblait rencontrer Caliban, quand il était en quête de Miranda. Lord Henry, par contre, le trouvait plutôt sympathique. Il le prétendit du moins, et voulut à toute force lui serrer la main, se déclarant flatté de rencontrer un homme qui avait découvert un vrai génie et s'était ruiné pour un poète. Quant à Hallward, il s'amusait à observer les têtes du parterre. La chaleur était suffocante, et le large soleil du lustre flambait, tel un monstrueux dahlia aux pétales de flamme jaune. Les jeunes gens des galeries avaient quitté vestons et gilets, qu'ils laissaient pendre aux balustrades. Ils s'interpellaient d'une extrémité de la salle à l'autre, et partageaient des oranges avec les filles en toilettes criardes assises à leurs côtés. Des femmes riaient au parterre. Leurs voix montaient, odieusement aigres et discordantes. Des bruits venaient du bar, où les bouchons sautaient.

— Drôle d'endroit où venir dénicher une déesse ! remarqua lord Henry.

— Oui ! répondit Dorian Gray. C'est ici pourtant que je l'ai trouvée, et elle est divine au delà de tout ce qui existe. Dès qu'elle jouera, vous oublierez le reste. Ces gens eux-mêmes, ces êtres vulgaires et grossiers, aux traits rugueux, aux gestes brutaux, deviennent tout différents dès qu'elle est en scène. Ils se tiennent silencieux et la contemplent. Elle leur commande à son gré les rires ou les larmes. Elle les fait vibrer comme des violons. Elle les spiritualise à ce point qu'on les sent de la même chair et du même sang que soi-même.

— De la même chair et du même sang que soi-même ! Oh ! j'espère que non ! s'écria lord Henry, la lorgnette braquée sur les occupants des galeries.

— Ne l'écoutez pas, Dorian, dit le peintre. Je comprends votre pensée et j'ai foi dans cette jeune fille. Quiconque est aimé de vous ne peut manquer d'être admirable ; et pour exercer l'influence que vous dites, il faut qu'une femme soit vraiment belle et noble. Spiritualiser son temps : certes, la tâche est enviable. Si cette jeune fille peut donner une âme à ceux qui vivaient sans âme, si elle peut éveiller le sens de la beauté chez des êtres dont l'existence était sordide et laide, si elle peut les dépouiller de leur égoïsme et leur prêter des larmes pour d'autres chagrins que les leurs, elle est digne de votre adoration, digne de l'adoration universelle. Et vous avez raison de l'épouser. Ce n'était pas mon avis tout d'abord, mais maintenant je

l'admets. Les dieux ont fait Sibyl pour vous. Sans elle, vous étiez condamné à rester incomplet.

— Merci, Basil, répondit Dorian, lui serrant la main. J'étais sûr que vous sauriez me comprendre. Harry est trop cynique, il me fait peur. Ah ! voici l'orchestre ! Un vrai supplice, mais pour cinq minutes à peine. Après quoi le rideau se lèvera, et vous verrez celle à qui je vais donner toute ma vie, celle à qui j'ai donné déjà tout ce qu'il y a de bon en moi.

Un quart d'heure plus tard, saluée d'applaudissements à tout rompre, Sibyl Vane entrait en scène. C'était, sans conteste, une ravissante créature, l'une des plus ravissantes qu'il eût jamais vues, s'avouait lord Henry. Sa grâce timide, ses yeux étonnés, avaient quelque chose du faon. Une légère rougeur — le reflet d'une rose dans un miroir d'argent — lui vint aux joues, quand elle leva les yeux sur la salle enthousiaste et bondée. Elle recula de quelques pas et ses lèvres eurent un frisson. Basil Hallward se leva et se mit à applaudir. Immobile sur son fauteuil et comme perdu dans un rêve, Dorian Gray ne la quittait pas des yeux. Lord Henry, l'examinant à la lorgnette, murmurait : « Charmante ! Charmante ! »

La scène représentait le hall de la maison des Capulets. Roméo, déguisé en pèlerin, venait d'entrer avec Mercutio et ses autres amis. L'orchestre, vaille que vaille, attaqua quelques mesures de musique et le bal commença. Dans cette foule d'acteurs gauches et mal costumés, Sibyl Vane se mouvait comme une créature supérieure. Son corps flexible se pliait à la danse, ainsi qu'une plante à l'onde qui la berce. Les lignes harmonieuses de sa gorge étaient celles d'un lis blanc. Ses mains semblaient de frais ivoire.

Cependant elle était étrangement apathique. Elle ne montrait aucun signe de joie quand ses regards se posaient sur Roméo. Les quelques mots qu'elle avait à dire :

> « *Good pilgrim, you do wrong your hand too much,*
> » *Which mannerly devotion shows in this ;*
> » *For saints have hands that pilgrims' hands do touch,*
> » *And palm to palm is holy palmers' kiss*[1]. »

elle les débitait — comme le bref dialogue qui suit — d'une façon toute conventionnelle. La voix était exquise, mais l'intonation déplorable. C'était

d’un éclat faux. Les vers y perdaient toute vie. On ne sentait plus rien de vrai dans la passion.

Dorian Gray qui l’observait, pâlit. Il était surpris, inquiet. Ses deux amis n’osaient parler. Sibyl leur paraissait dénuée de tout talent. Ils étaient affreusement déçus.

Convaincus toutefois qu’on ne juge vraiment une Juliette qu’au deuxième acte, dans la scène du balcon, ils se réservèrent jusque-là. Si elle y échouait, sa nullité serait avérée.

Certes ce fut une vision charmante, quand elle s’avança dans la clarté lunaire. Sa grâce était indéniable. Mais le convenu de son jeu ne se pouvait souffrir et ne faisait que s’accentuer. Son geste était ridiculement théâtral. L’emphase boursouflait chacune de ses paroles. Ce beau passage :

« *Thou knowest the mask of night is on my face,*
» *Else would a maiden blush bepaint my cheek*
» *For that which thou hast heard me speak to night*[2].

fut déclamé avec la pénible correction d’une écolière répétant la leçon d’un maître de second ordre.

Quand elle se pencha au balcon et qu’elle en vint à ces vers admirables :

« *Although I joy in thee,*
» *I have no joy of this contract to night :*
» *It is too rash, too unadvised, too sudden ;*
» *Too like the lightning, which doth cease to be*
» *Ere one can say « It lightens ». Sweet, good night.*
» *This bud of love by summer’s ripening breath*
» *May prove a beauteous flower when next we meet*[3]. »

elle les débita comme s’ils n’avaient eu pour elle aucun

sens. Non pas qu’elle fût nerveuse. Bien loin de là, elle se possédait admirablement. L’artiste était mauvaise, voilà tout. On ne pouvait imaginer faillite plus complète. Il n’était pas jusqu’aux vulgaires et frustes auditeurs du parterre et des galeries qui ne cessassent de s’intéresser à la pièce. Ils s’agitaient, parlaient haut, commençaient à siffler. Derrière les fauteuils de balcon, le directeur juif frappait du pied et jurait de rage. La seule personne qui parût impassible était la jeune fille.

À la fin du second acte, ce fut une tempête de sifflets. Lord Henry se leva et mit son pardessus.

— Dorian, fit-il, elle est bien belle, mais elle ne sait pas jouer. Allons-nous-en.

— Je veux voir toute la pièce, répondit le jeune homme, d'une voix rude et amère. Je regrette infiniment de vous avoir fait perdre une soirée, Harry. Excusez-moi tous les deux.

— Mon cher Dorian, j'ai idée que miss Vane est souffrante, dit Hallward. Nous reviendrons un autre soir.

— Plût au ciel qu'elle fût souffrante ! reprit Dorian. Mais non, elle me paraît tout bonnement froide et insensible. C'est une complète métamorphose. Grande artiste hier soir, elle n'est plus aujourd'hui qu'une banale et médiocre cabotine.

— Ne parlez pas sur ce ton d'une personne que vous aimez, Dorian. L'amour est une plus grande merveille que l'art.

— Ce sont pourtant deux simples jeux d'imitation, remarqua lord Henry. Mais, partons ! Dorian, il ne faut pas que vous restiez ici plus longtemps. Il n'est pas bon pour le moral de voir du mauvais théâtre. Je ne suppose pas d'ailleurs que vous comptiez laisser votre femme sur les planches. Que peut vous faire, dès lors, qu'elle joue Juliette comme une poupée de bois ? Elle est très jolie, et si elle ne connaît pas plus la vie que son métier d'actrice, vous lui devrez des heures exquises. Il n'y a que deux sortes de gens vraiment attrayants : ceux qui savent absolument tout et ceux qui ne savent absolument rien. Juste ciel ! mon bon ami, ne prenez pas cet air tragique ! Le secret, pour rester toujours jeune, est de ne jamais accueillir une émotion disgracieuse. Venez avec nous au club. Nous grillerons des cigarettes et boirons à la beauté de Sibyl Vane. Car elle est belle. Que vous faut-il de plus ?

— Harry, laissez-moi ! s'écria le jeune homme. J'ai besoin d'être seul. Partez aussi, Basil. Ne comprenez-vous pas que mon cœur se brise ?

Ses yeux s'emplissaient de larmes brûlantes. Ses lèvres tremblaient. Il courut au fond de la loge et, blotti dans une encoignure, des deux mains se voila le visage.

— Retirons-nous, Basil, dit lord Henry, une tendresse étrange dans la voix. Et les deux hommes sortirent.

Quelques instants plus tard, les feux de la rampe s'allumèrent et le rideau se leva sur le troisième acte. Dorian Gray retourna s'asseoir, pâle, hautain, détaché. La pièce se traînait, semblait interminable. La moitié des spectateurs sortirent, frappant le plancher de leurs lourds brodequins et riant à pleine gorge. C'était un fiasco complet. Le dernier acte se déroula devant des banquettes presque vides. Un ricanement et quelques huées saluèrent la chute du rideau.

Sitôt la représentation finie, Dorian Gray traversa les coulisses et courut au foyer. Sibyl s'y trouvait seule, le visage triomphant. Ses yeux brillaient d'une flamme adorable. Un rayonnement émanait d'elle. Ses lèvres entr'ouvertes riaient à un secret d'elles seules connu.

Quand Dorian entra, Sibyl le regarda avec une expression d'allégresse infinie.

— Dorian, s'écria-t-elle, ai-je assez mal joué ce soir !

— Horriblement ! répondit-il. Et stupéfait, il la regardait. Horriblement ! C'était à fuir. Seriez-vous souffrante ? Vous ne pouvez concevoir ce qu'a été votre jeu. Vous ne pouvez concevoir ce que j'ai souffert.

— Dorian, répondit-elle, arrêtant sur ce nom la lente musique de sa voix, comme s'il eût été plus doux que le miel aux pétales pourprés de sa bouche, Dorian, vous auriez dû comprendre. Mais, à présent, vous avez compris, n'est-ce pas ?

— Compris quoi ? demanda-t-il, impatienté.

— Pourquoi j'ai été si mauvaise, ce soir. Pourquoi je serai toujours mauvaise. Pourquoi désormais je ne jouerai jamais bien.

Il haussa les épaules.

— Je veux croire que vous êtes souffrante. Vous ne devriez pas jouer en pareil cas. Vous vous rendez grotesque. Mes amis étaient excédés. J'étais excédé moi-même.

Transportée de joie, heureuse jusqu'à l'extase, elle ne l'écoutait même pas.

— Dorian, Dorian, s'écria-t-elle, avant de vous connaître, jouer était toute ma vie. Je ne respirais que pour la scène. Tout m'y semblait réel. J'étais un soir Rosalinde ; le soir suivant, Portia. La joie de Béatrice était ma joie ; les douleurs de Cordelia, mes douleurs. Ma foi était sans bornes. Les gens vulgaires qui jouaient avec moi me semblaient des dieux. Les décors étaient mon univers. Je ne connaissais que des ombres et je les prenais pour la réalité. Mais vous êtes venu, ô mon bel amour, et vous avez tiré mon âme de sa prison. Vous m'avez révélé la réalité vivante. Ce soir, pour la première fois, j'ai vu nettement le vide, le convenu et le grotesque de la vaine parade, où depuis si longtemps je jouais mon rôle. Ce soir, pour la première fois, j'ai découvert que Roméo était hideux, vieux et fardé, que le clair de lune dans le jardin était truqué, que la mise en scène était vulgaire, que les paroles mises sur mes lèvres étaient mensongères, qu'elles n'étaient pas mes paroles à moi, qu'elles n'exprimaient pas ce que j'avais à dire. C'est que vous m'aviez apporté une réalité plus haute, une réalité dont l'art n'est qu'un reflet. Vous m'aviez fait comprendre ce qu'est l'amour, le réel amour. Mon bien-aimé, mon bien-aimé ! Prince Charmant ! Prince de la Vie ! Je n'ai plus que dégoût pour les ombres. Quel art approchera jamais de ce que vous êtes pour moi ? Qu'ai-je à faire à présent de ces jeux de marionnettes ? Ce soir, en scène, je ne pouvais m'expliquer que tout mon art se fût envolé. Je m'étais promis d'être admirable. Et voilà que je ne pouvais rien faire. Soudain le jour se fit en mon âme, et je compris. Ce fut une révélation exquise. Les spectateurs avaient beau siffler, je souriais. Pouvaient-ils s'imaginer un amour comme le nôtre ? Emmenez-moi, Dorian, emmenez-moi avec vous quelque part où nous soyons bien seuls. Je hais le théâtre. Peut-être pourrais-je jouer une passion dont j'ignorerais le trouble, mais je ne puis jouer celle qui me brûle de tous ses feux. Oh ! Dorian, Dorian, vous comprenez tout maintenant. Quand même je le pourrais, ne serait-ce pas me profaner que de jouer l'amoureuse ? Vous m'avez éclairée sur moi-même.

Dorian se jeta sur le sofa, et, détournant le visage :

— Vous avez tué mon amour ! gémit-il.

Étonnée, elle le regarda et se mit à rire. Il garda le silence. Elle vint à lui, de ses doigts délicats lui caressa les cheveux. Elle s'agenouilla, lui prit les

mains qu'elle pressa contre ses lèvres. Dorian se dégagea, secoué d'un long frisson.

Puis il se leva et marcha vers la porte.

— Oui, s'écria-t-il, vous avez tué mon amour. Naguère vous enchantiez mon imagination. Vous ne piquez même plus ma curiosité. Vous n'avez plus la moindre action sur moi. Je vous aimais pour vos dons merveilleux, pour votre génie, votre pénétration ; je vous aimais parce que vous incarniez les rêves des grands poètes et prêtiez un corps et un visage aux fantômes éthérés de l'Art. Tout cela, vous l'avez rejeté. Vous êtes insignifiante et niaise. Grand Dieu ! Par quel égarement ai-je pu vous aimer ? Ai-je été assez fou ! Désormais, vous n'êtes plus rien pour moi. Je ne veux plus jamais vous revoir. Je ne veux plus jamais penser à vous. Je ne veux plus jamais prononcer votre nom. Ah ! si vous saviez de quel prix vous m'étiez naguère ! Oui, naguère encore, je… Mais non, ce souvenir me fait trop mal. Je voudrais que jamais mon regard ne se fût arrêté sur vous. Vous avez gâté le roman de ma vie. Combien peu vous connaissez l'amour, pour prétendre qu'il étouffe votre art. Sans votre art, vous n'existez plus. Gloire, splendeur, magnificence, j'allais tout vous donner. L'univers vous aurait adulée, vous auriez porté mon nom. Et qu'êtes-vous maintenant ? Une actrice de troisième ordre, au joli visage.

La jeune fille pâlit et se mit à trembler. Tordant ses mains jointes, et d'une voix qui semblait s'accrocher dans la gorge :

— Dorian, murmura-t-elle, vous ne parlez pas sérieusement ? Vous jouez un personnage ?

— Moi, jouer ? Non, je vous laisse cet emploi. Vous le tenez si bien ! répondit-il avec amertume.

Sibyl se releva. La plus lamentable douleur se lisait sur son visage. Elle traversa la pièce, vint à Dorian et, la main légèrement posée sur son bras, voulut lire dans ses yeux. Il la repoussa durement :

— Ne me touchez pas !

Avec un sourd gémissement, elle se jeta à ses pieds et resta là, comme une fleur écrasée.

— Dorian, Dorian, soupira-t-elle, ne m'abandonnez pas ! Je suis navrée d'avoir mal joué. Tout le temps de la pièce, je ne pensais qu'à vous. Mais je m'y remettrai, je vous le promets, je m'y remettrai. J'ai découvert si brusquement que je vous aimais ! Peut-être l'aurais-je toujours ignoré, sans votre baiser, sans le baiser de nos lèvres unies. Ce baiser, rendez-le-moi, mon amour. Ne m'abandonnez pas ! Ce serait au-dessus de mes forces. Oh ! ne m'abandonnez pas ! Mon frère… Non, ce n'est rien. Il parlait en l'air, pour plaisanter… Mais vous, de grâce, pardonnez-moi cette défaillance d'un soir. Je travaillerai tant pour arriver à mieux faire. Serez-vous sans pitié, parce que je vous aime plus que tout au monde ? Et c'est la seule fois que je n'ai pas su vous plaire. Pourtant, vous avez raison, Dorian. J'aurais dû me montrer plus artiste. J'ai été folle, mais je ne me possédais plus. Oh ! ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez pas !

Étouffée de sanglots convulsifs, elle se coucha sur le parquet, comme une bête blessée. Dorian Gray abaissa sur elle le regard de ses beaux yeux, et ses lèvres arquées exprimèrent un indicible dédain. Les émotions des gens qu'on a cessé d'aimer paraissent toujours un peu ridicules. Il trouvait Sibyl Vane risiblement mélodramatique. Ses larmes et ses sanglots l'agaçaient.

— Je m'en vais, dit-il enfin, d'une voix claire et tranquille. Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais ne comptez pas me revoir. Vous m'avez déçu.

Elle pleurait en silence. Sans rien répondre, elle se traîna jusqu'à lui. Ses petites mains tendues ramèrent au hasard, comme cherchant à le saisir. Il tourna les talons et disparut. Quelques moments après, il était hors du théâtre.

Où le menèrent ses pas, il eût été bien en peine de le dire. Il se souvenait seulement d'avoir erré par des rues vaguement éclairées, rasant des porches bas et sombres et d'inquiétants logis. Des femmes l'avaient appelé, la voix rauque, le rire canaille. Il avait frôlé des ivrognes qui maugréaient et marmottaient tout bas, comme des singes monstrueux. Il avait vu de bizarres enfants grouiller à certaines portes et, du fond de cours obscures, lui étaient arrivés des cris perçants et d'horribles blasphèmes.

Comme le jour commençait à poindre, il se trouva près de Covent Garden. L'ombre levait ses voiles et, rose des premières lueurs de l'aube, le

ciel s'arrondissait en perle parfaite. De grandes charrettes, pleines de lis balancés, descendaient lentement l'avenue luisante et déserte. L'air était saturé du parfum des fleurs, et leur beauté semblait apporter au jeune homme un calmant pour sa douleur. Il poursuivit jusqu'au marché et regarda décharger les voitures. Un charretier en blouse blanche lui offrit des cerises. Il les accepta avec un merci, n'en revint pas de voir refuser son argent, puis, distraitement, se mit à les manger. Cueillies en pleine nuit, la lune les avait glacées. Une longue file de jeunes garçons, portant des mannes de tulipes panachées, des corbeilles de roses jaunes et de roses rouges, passa devant lui, se faufilant entre les monceaux de légumes d'un vert de jade. Sous le portique, aux piliers gris pâlis par le soleil, une bande de filles, crottées et nu-tête, attendaient, en flânant, la fin de la criée. D'autres se massaient aux portes battantes du Café de la Piazza. Les lourds chevaux de trait glissaient et tapaient du pied sur les pavés raboteux, secouant leurs harnais à sonnailles. Des charretiers dormaient, couchés sur des tas de sacs. Pattes roses et col irisé, des pigeons couraient çà et là, picorant des graines.

Au bout d'un peu de temps, il héla un cab qui le ramena chez lui. Il s'attarda quelques instants sur le seuil, examinant le square silencieux, aux fenêtres mornes et closes, aux jalousies ajourées et guetteuses.

Sur le ciel, maintenant de pure opale, les toits se détachaient dans un miroitement d'argent. D'une cheminée en face, la fumée montait en légère spirale et déroulait dans l'air nacré son ruban mauve.

Au plafond du grand hall d'entrée pendait, éclairant les panneaux de vieux chêne, une énorme lanterne vénitienne, dépouille dorée de quelque gondole ducale. Trois jets de lumière vacillants y brûlaient encore. On eût dit de légers pétales bleus, bordés de flamme blanche. Dorian les éteignit, jeta sur la table son chapeau et son manteau, puis traversa la bibliothèque pour gagner la porte de sa chambre à coucher. C'était, au rez-de-chaussée, une vaste pièce octogonale que, cédant à ses jeunes goûts du luxe, il venait de faire décorer à sa fantaisie et tendre de curieuses tapisseries Renaissance, retrouvées en tas dans une mansarde condamnée de Selby Royal. Il allait tourner la poignée, quand son regard tomba sur le portrait qu'avait fait de lui Basil Hallward. Il recula, d'un mouvement de surprise, puis entra dans sa chambre, la mine préoccupée. Sa boutonnière détachée, il parut hésiter.

Enfin, revenant sur ses pas, il rentra dans la bibliothèque, marcha droit au portrait et l'examina. Dans le jour éteint et dompté que les stores de soie crème laissaient filtrer à regret, la figure lui apparut légèrement changée. L'expression ne semblait plus la même. On eût dit que la bouche était marquée d'une nuance de cruauté. C'était vraiment étrange.

Il se tourna vers la fenêtre et alla lever le store. Les feux de l'aurore emplirent la chambre et chassèrent les ombres spectrales dans les recoins obscurs où elles se blottirent, frissonnantes. Mais l'étrange expression qu'il avait notée dans le portrait semblait flotter encore sur le visage, et même s'y être accentuée. À la lumière chaude et vibrante du jour, il vit les lignes cruelles de la bouche, aussi clairement que s'il se fût penché sur un miroir après quelque forfait.

Il tressaillit et, prenant sur la table une glace ovale qu'encadraient de petits Amours d'ivoire — l'un des nombreux présents de lord Henry — il en consulta fébrilement les profondeurs polies. Pas trace de l'horrible ligne ! Rien ne déformait ses lèvres vermeilles. Que signifiait ce prodige ?

Il se frotta les yeux, vint tout près du portrait et de nouveau l'examina. À bien regarder, la peinture en elle-même n'offrait pas la moindre altération ; et pourtant, il n'en pouvait douter, l'expression avait entièrement changé. Ce n'était point une simple imagination de son cerveau. Le fait était là, d'une redoutable évidence.

Il se jeta sur un fauteuil et se mit à réfléchir. Tout à coup, comme dans un éclair, il se rappela les paroles qu'il avait proférées dans l'atelier, le jour où Basil avait fini la toile. Oui, il s'en souvenait parfaitement. Il avait formulé un vœu insensé : rester toujours jeune, tandis que vieillirait le portrait ; garder l'éclat de sa beauté, tandis que le visage peint sur la toile assumerait le fardeau de ses passions et de ses péchés ; il avait souhaité que le tableau fût flétri des stigmates de la souffrance et de la pensée, tandis que lui-même garderait intactes la fleur délicate et la grâce d'une adolescence alors à son prime éveil. Mais assurément, son désir n'avait pu être exaucé. Ces choses-là sont impossibles. Il semblait monstrueux d'y seulement penser. Et pourtant le portrait était là, devant lui, la bouche marquée d'une nuance de cruauté.

De cruauté ? Avait-il donc été cruel ? C'était la faute de Sibyl et non la sienne. Il avait rêvé d'elle comme d'une grande artiste et, parce qu'il l'avait crue géniale, lui avait donné son amour. Or, voici qu'elle l'avait déçu. Elle s'était montrée insignifiante et indigne. Malgré tout, il sentait un immense regret l'envahir, quand il se la représentait couchée à ses pieds, sanglotant comme une enfant. Il se rappelait avec quelle froideur il l'avait observée. Pourquoi la nature l'avait-elle ainsi fait ? Pourquoi lui avait-elle octroyé une telle âme ? D'ailleurs il avait souffert, lui aussi. Pendant les trois mortelles heures de la représentation, il avait enduré des siècles de souffrance, des âges et des âges de torture. Sa vie valait bien celle de Sibyl. Elle l'avait un instant meurtri, s'il l'avait blessée pour toujours. Du reste, les femmes sont mieux adaptées que l'homme à la douleur. Elles vivent d'émotions, ne pensent qu'aux émotions. Quand elles prennent des amants, c'est uniquement pour avoir sujet de faire des scènes. Lord Henry le lui avait dit, et lord Henry connaissait les femmes. Pourquoi se tourmenter de Sibyl Vane ? Désormais elle n'existait plus pour lui.

Mais le portrait ? Que fallait-il en penser ? Il détenait le secret de sa vie et racontait son histoire. Il lui avait appris à aimer sa beauté. Allait-il lui apprendre à maudire son âme ? Comment oser, désormais, le regarder ?

Mais non, tout cela n'était qu'une illusion due au trouble de ses sens. L'horrible nuit qu'il venait de passer traînait des fantômes après elle. Subitement s'était formée sur son cerveau cette petite tache écarlate qui cause la démence. La peinture n'avait pas changé. C'était folie de le croire.

Pourtant le portrait, avec son beau visage abîmé et son cruel sourire, était là qui le regardait. Ses cheveux brillants étincelaient aux premiers feux du jour. Ses yeux bleus croisaient les siens. Dorian se sentit pris d'une immense pitié, non pour sa personne, mais pour son image. Déjà elle avait changé ; elle changerait bien davantage encore. Ses ors grisonneraient, fanés. Ses roses, rouges et blanches, se flétriraient. À chaque péché commis, une tache viendrait souiller et détruire sa beauté. Eh ! bien, il s'abstiendrait de tout péché. Ce portrait, immuable ou changé, lui serait l'emblème visible de la conscience. Il résisterait aux tentations. Il cesserait de voir lord Henry, d'écouter, en tout cas, ses théories subtiles et empoisonnées : car c'étaient elles qui, les premières, dans le jardin de Basil, avaient éveillé en lui la passion d'irréalisables chimères. Il retournerait vers

Sibyl Vane, lui demandant pardon, l'épouserait, tâcherait de l'aimer encore. Oui, c'était là le devoir. Sans doute avait-elle souffert plus que lui. La pauvrette ! Quel égoïsme il lui avait montré, et quelle cruauté ! Mais Sibyl recommencerait à exercer sur lui l'ancienne fascination. Ils seraient heureux ensemble. Sa vie, avec elle, serait belle et pure.

Il se leva de son fauteuil, tira un large écran devant le portrait qu'il ne put regarder sans un frisson. « Non, c'est Horrible ! » balbutia-t-il. Il s'en fut ouvrir la porte-fenêtre et sortit. Une fois sur la pelouse, il respira largement. L'air frais du matin sembla chasser toutes ses noires passions. Il ne pensa plus qu'à Sibyl. Un faible écho lui venait de l'amour passé. Il répéta mainte et mainte fois le nom de la jeune fille. Dans le jardin baigné de rosée, les oiseaux chantaient. On eût dit qu'ils parlaient d'elle aux fleurs.

1. ↑
   « Bon pèlerin, c'est trop accuser votre main
   » Pour un geste courtois. Elles-mêmes, les saintes,
   » En guise de baiser, au pieux pèlerin
   » Accordent que leurs mains par ses mains soient étreintes. »
2. ↑
   « La nuit sur mon visage a mis son masque sombre,
   » Sans quoi tu me verrais d'un trouble virginal
   » Rougir, pour tant d'aveux osés dans la pénombre. »
3. ↑
   « Bien qu'heureuse par toi d'un espoir ineffable,
   » Je ne puis, cette nuit, goûter tout mon bonheur,
   » Trop brusque, trop étrange et subit, trop semblable
   » À l'éclair, dont s'allume et s'éteint la lueur
   » Avant que notre bouche ait pu dire : « Il éclaire. »
   » Bonne nuit, doux ami. Lors du revoir prochain,
   » L'été, de ce bouton d'amour, aura su faire

» Une fleur éclatante et suave. À demain. »

image de début de chapitre

CHAPITRE HUITIÈME

Il ne s’éveilla que bien après midi. Plusieurs fois, le valet de chambre, surpris d’un sommeil si prolongé, était venu voir doucement si son jeune maître remuait. Finalement la sonnette retentit. Victor entra sans bruit, apportant une tasse de thé et une pile de lettres sur un petit plateau de vieux Sèvres et ouvrit les rideaux de satin olive, doublés de bleu éteint, qui fermaient les trois hautes fenêtres.

— Monsieur a dormi longtemps, ce matin ! fit-il, souriant.

— Quelle heure est-il, Victor ? demanda Dorian Gray, encore assoupi.

— Une heure et quart, monsieur.

— Quoi ! si tard ? Il se dressa sur son séant, avala quelques gorgées de thé et prit son courrier. Une des lettres, apportée le matin par exprès, était de lord Henry. Il hésita un instant, puis la mit de côté. Il ouvrit distraitement les autres. C'était la collection habituelle des cartes, invitations à dîner, entrées d'expositions particulières, programmes de concerts de charité et autres papiers du même genre que, chaque matin, pendant la « saison », les jeunes gens du monde voient pleuvoir sur leur tête. Il y avait aussi la note d'un nécessaire de toilette Louis XV, en argent ciselé : assez lourde facture, qu'il n'avait pas encore eu le courage d'envoyer à ses tuteurs, gens extrêmement retardataires, auxquels il échappait que nous vivons dans un temps où le superflu est seul indispensable. Enfin diverses missives, fort poliment tournées, venaient de prêteurs de Jermyn Street, qui s'offraient à faire toutes avances, dans les plus courts délais et au taux le plus raisonnable.

Au bout de dix minutes environ, il se leva et, s'enveloppant d'un riche peignoir de cachemire aux broderies de soie, passa dans sa salle de bains, pavée d'onyx. L'eau froide le rafraîchit après ce long sommeil. Il semblait avoir tout oublié des événements de la nuit. Une ou deux fois pourtant, il eut la vague sensation d'avoir participé à une étrange tragédie, mais dans l'irréalité d'un rêve.

Dès qu'il fut habillé, il gagna la bibliothèque et s'attabla devant un léger déjeuner à la française, servi sur une petite table ronde, près d'une fenêtre ouverte. Il faisait délicieux. L'air tiède était saturé de parfums. Une abeille entra et tourna, en bourdonnant, autour du vase bleu dragon, garni de roses jaune soufre, que Dorian avait devant lui. Il se sentait parfaitement heureux.

Tout à coup ses regards tombèrent sur l'écran dont il avait masqué le portrait. Il eut un frisson.

— Trop frais pour monsieur ? demanda le valet, posant une omelette sur la table. Je ferme la fenêtre ?

Dorian secoua la tête.

— Je n’ai pas froid, murmura-t-il.

Était-il bien vrai que le portrait eût changé ? Ou bien l’imagination seule lui avait-elle fait voir un air méchant où n’était qu’une expression joyeuse ? Sûrement une peinture ne pouvait se transformer. C’était absurde. La bonne histoire à conter un jour à Basil ! Et comme elle le ferait sourire !

Pourtant il avait le souvenir le plus net de toute la scène. D’abord dans un vague crépuscule, puis à la clarté de l’aube, il avait saisi cette nuance de cruauté au bord des lèvres contractées. Il redoutait presque le moment où le valet quitterait la pièce. Il savait qu’il ne pourrait s’empêcher, sitôt seul, d’examiner le portrait. La certitude lui faisait peur. Quand le domestique, ayant posé café et cigarettes, tourna les talons, il eut une violente envie de lui dire de rester. Déjà la porte se refermait, quand il le rappela. Le valet reparut, attendant les ordres. Dorian le fixa un moment, puis soupira : « Je n’y suis pour personne, Victor. » Le domestique s’inclina et sortit.

Alors il se leva de table, alluma une cigarette et se jeta sur un divan aux luxueux coussins qui faisait face à l’écran. Cet écran ancien, frappé et façonné dans un cuir doré de Cordoue, était d’un dessin Louis XIV un peu trop fleuri. Dorian se mit à l’examiner curieusement, se demandant si jamais, avant ce jour, il avait abrité le secret d’une vie humaine.

Après tout, fallait-il l’écarter ? Pourquoi ne pas le laisser en place ? À quoi bon savoir ? Si le phénomène était vrai, il était terrifiant. S’il n’était pas vrai, pourquoi s’en tourmenter ? Oui, mais si quelque hasard, si la fatalité allait vouloir que des yeux étrangers découvrissent, derrière l’écran, l’horrible déformation ? Que devenir ? Que faire, si dans une de ses visites Basil Hallward demandait à revoir son tableau ? Et la requête était inévitable. Non, mieux valait se rendre compte sur-le-champ. Tout, plutôt que cette affreuse incertitude.

Il se leva et ferma les deux portes à clef. Ainsi, du moins, serait-il seul pour inspecter le masque où se lisait sa honte. Il repoussa l’écran et se vit face à face. C’était bien vrai. Le portrait avait changé.

Que de fois dans la suite il devait se rappeler ce moment, et jamais sans surprise ! Ce fut avec un sentiment de curiosité presque scientifique qu’il se prit tout d’abord à considérer l’image. Il ne pouvait croire qu’un tel changement s’y fût produit. Et pourtant c’était un fait. Existait-il donc

quelque subtile affinité entre son âme, à lui, et les atomes chimiques qui se groupaient sur la toile en formes et en couleurs ? Ces atomes réalisaient-ils ce que pensait son âme ? Pouvaient-ils donner corps à ses rêves ? Ou bien le prodige dépendait-il d'une autre cause encore plus terrible ? Dorian frissonna et sentit la peur l'envahir. Regagnant le canapé, il s'y jeta, les yeux fixés sur le portrait, le cœur serré d'effroi.

D'une chose pourtant il se sentait redevable au portrait : il lui devait la pleine conscience de son injustice, de sa cruauté, envers Sibyl Vane. Et cela, il n'était pas trop tard pour le réparer : Sibyl pouvait encore devenir sa femme. Soumis à une influence supérieure, son romanesque et égoïste amour se transformerait en une passion plus noble. Ce portrait, qu'il tenait de Basil Hallward, le guiderait à travers la vie : il serait pour lui ce qu'est pour certains la sainteté, pour d'autres la conscience, et pour nous tous la crainte de Dieu. Encore existait-il des narcotiques pour endormir le remords, des drogues capables d'étouffer doucement le sens moral. Tandis qu'ici s'offrait un clair symbole de la dégradation due au péché, un signe toujours présent de la ruine qui menace les âmes.

Trois heures sonnèrent, puis quatre, puis la demie tinta son double carillon. Dorian Gray ne fit pas un mouvement. Il s'efforçait de rassembler les fils écarlates de la vie et d'en tisser un dessin ; il recherchait sa route, égaré qu'il était dans le labyrinthe sanglant de la passion. Il ne savait que faire, il ne savait que penser. Il finit par s'installer à son bureau et écrivit une lettre brûlante à la jeune fille qu'il avait aimée, implorant son pardon et s'accusant de démence. Il couvrit mainte et mainte page de mots éperdus de regret, de mots de douleur plus éperdus encore. Il y a certaine volupté à s'accuser soi-même. Dès que nous nous blâmons, il nous semble que personne autre n'a plus le droit de le faire. C'est la confession, non le prêtre, qui nous absout. Quand Dorian eut fini sa lettre, il se sentit pardonné.

Soudain, il entendit qu'on frappait à la porte et reconnut au dehors la voix de lord Henry :

— Mon cher Dorian, je veux absolument vous voir. Ouvrez vite. Vous êtes insupportable de vous enfermer de la sorte.

Dorian s'abstint d'abord de répondre et n'eut garde de faire un mouvement. Les coups redoublèrent, se firent plus impérieux. Décidément, mieux valait ouvrir à lord Henry ; lui exposer ses plans de vie nouvelle ; se quereller avec lui, si la querelle s'imposait ; rompre, si la rupture était inévitable.

D'un bond il fut debout ; il courut à l'écran, masqua le portrait, puis ouvrit la porte.

— Je suis navré de tout ce qui est arrivé, Dorian, déclara en entrant lord Henry. Mais, croyez-moi, n'y pensez pas trop.

— À Sibyl Vane ? demanda le jeune homme.

— Naturellement, répondit lord Henry qui, déjà plongé dans un fauteuil, retirait lentement ses gants jaunes. À certain point de vue, c'est horrible ; mais enfin, vous n'y êtes pour rien. Dites-moi, êtes-vous allé la voir dans les coulisses, après la représentation ?

— Oui.

— J'en étais sûr. Et vous lui avez fait une scène ?

— Oui, j'ai été brutal, Harry, odieusement brutal. Mais tout cela est fini. Je ne regrette rien de ce qui est arrivé. J'y aurai gagné de mieux me connaître.

— Ah ! Dorian, que je suis content que vous preniez ainsi la chose ! J'avais peur de vous trouver abîmé dans le remords, arrachant de désespoir vos beaux cheveux bouclés.

— J'ai passé par tout cela, fit Dorian, secouant la tête en souriant. Maintenant, je suis parfaitement heureux. J'ai découvert en quoi consiste la conscience. Elle n'est pas ce que vous me disiez, mais ce qu'il y a de plus divin en nous. Ne vous en moquez plus, Harry, tout au moins devant moi. Je veux changer de vie. Je ne puis songer sans horreur à l'affreuse laideur de mon âme.

— Voilà, pour la morale, une base artistique et tout à fait charmante. Mes félicitations, mon cher Dorian. Seulement, dites-moi, par où allez-vous commencer ?

— Par épouser Sibyl Vane.

— Épouser Sibyl Vane ! s'exclama lord Henry. Debout, déconcerté, stupéfait, il dévisageait le jeune homme. Mais, mon pauvre ami…

— Je sais, Harry, ce que vous allez me dire : quelque énormité sur le mariage. Eh ! bien, non. Ne me tenez plus jamais pareil langage. Il y a deux jours, j'ai promis à Sibyl Vane de l'épouser. Je n'entends pas lui manquer de parole. Elle sera ma femme.

— Votre femme, Dorian ? N'auriez-vous donc pas reçu ma lettre ? Ce matin, je vous ai écrit un mot que j'ai fait porter par mon domestique…

— Votre lettre ? Ah ! oui, je me rappelle. Je ne l'ai pas encore lue. J'ai craint que son contenu ne fût pas tout à fait pour me plaire. Avec vos épigrammes, vous mettez la vie en lambeaux.

— Ainsi, vous ne savez rien ?

— Que voulez-vous dire ?

Lord Henry traversa la pièce et, s'asseyant près de Dorian, lui prit les deux mains, qu'il tint serrées dans les siennes.

— Dorian, fit-il, ma lettre… Ne vous effrayez pas !… ma lettre était pour vous dire que Sibyl Vane est morte !

Un cri navré jaillit des lèvres de Dorian. Brusquement il se leva, et ses mains s'arrachèrent à l'étreinte de lord Henry.

— Morte ! Sibyl morte ! Ce n'est pas vrai. C'est un odieux mensonge. Vous êtes sans pitié, Harry !

— C'est absolument vrai, Dorian ! assura gravement lord Henry. La nouvelle était, ce matin, dans tous les journaux. Je vous ai vite écrit pour vous demander de ne recevoir personne avant de m'avoir vu. Il y aura fatalement une enquête : il ne faut pas que vous y soyez mêlé. Une affaire comme celle-là lance un homme à Paris. Mais à Londres les préjugés sont trop forts. Ici, on ne doit jamais débuter par un scandale : il faut réserver cela pour l'intérêt de ses vieux jours. J'espère qu'on ne sait pas votre nom, au théâtre ? Non ? Alors tout va bien. Et personne ne vous a-t-il vu vous rendre à sa loge ? Ce point est capital.

Dorian resta quelque temps sans répondre, comme hébété par l'épouvante. Il finit par bégayer d'une voix étouffée :

— Harry, vous avez parlé d'enquête. Que vouliez-vous dire ? Sibyl se serait-elle… ? Oh ! Harry, je n'y tiens plus. Parlez. Dites-moi tout, bien vite.

— Je suis convaincu, Dorian, que cette mort n'a pas été accidentelle, bien qu'on la puisse présenter sous ce jour au public. Il paraîtrait qu'à peine sortie du théâtre avec sa mère, vers minuit et demi, Sibyl fit semblant d'avoir oublié quelque chose là-haut. On l'attendit quelque temps, mais elle ne revint pas. Bref, on la trouva morte sur le plancher de sa loge. Elle avait avalé étourdiment quelqu'un de leurs horribles fards de théâtre, je ne sais quoi au juste, mais un composé où il devait entrer de l'acide prussique ou du blanc de céruse, plutôt de l'acide prussique, car il semble bien qu'elle soit morte instantanément.

— Harry, Harry, c'est épouvantable ! s'écria le jeune homme.

— Certes, c'est toute une tragédie, mais vous ne devez pas y être mêlé. D'après le *Standard,* la petite avait dix-sept ans. Je l'aurais crue encore plus jeune. Elle paraissait si enfant et semblait connaître si peu la scène ! Dorian, il ne faut pas que cette aventure ébranle vos nerfs ! Venez dîner avec moi, je vous en prie. Nous irons ensuite à l'Opéra. C'est la Patti qui chante ce soir ; tout Londres sera là. Vous pourrez venir dans la loge de ma sœur. Elle aura quelques jolies invitées.

— Ainsi, j'ai assassiné Sibyl Vane ! murmura Dorian Gray. Je l'ai assassinée, aussi sûrement que si ma lame avait tranché sa petite gorge. Et les roses n'en sont pas moins belles. Et, dans mon jardin, les oiseaux chantent tout aussi gaiement. Et ce soir, je dîne avec vous ; après quoi, ce sera l'Opéra ; puis, quelque souper, j'imagine. La vie est, en vérité, trop tragique ! Si j'avais lu pareille aventure dans un livre, je crois, Harry, que j'en aurais sangloté. Mais aujourd'hui, en face d'un drame bien réel et qui me touche en personne, j'éprouve je ne sais quelle stupeur à quoi ne suffisent plus les larmes. Voici la première lettre d'amour vraiment passionnée que j'aie écrite de ma vie. Or, n'est-ce pas étrange ? Cette première lettre d'ardent amour, c'est à une jeune morte que je l'aurai adressée. Peuvent-ils sentir, je me le demande, ces êtres pâles et silencieux que nous nommons les morts ? Sibyl, peut-elle sentir ? Peut-elle savoir ? Peut-elle entendre ? Oh ! comme je l'aimais, Harry ! Il me semble, hélas ! qu'il y a de cela des années. Elle était tout pour moi. Alors vint l'horrible

soirée — hier, seulement, hier ! — où elle joua si mal que mon cœur pensa se briser. Elle m'expliqua tout ensuite. Ce fut extrêmement pathétique. Pourtant je ne fus pas ému le moins du monde. Je ne croyais plus à son talent. Mais bientôt une chose arriva qui me fit peur — une chose que je ne puis vous dire, et vraiment effroyable. Je me promis de revenir à Sibyl. Je sentais que j'avais mal agi. Et la voilà morte ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Dites-moi, Harry, que dois-je faire ? Vous ne soupçonnez pas le danger qui m'assaille, et nulle part je ne vois un appui. Seule, Sibyl aurait pu me sauver. Elle n'avait pas le droit de se tuer. Quel égoïsme de sa part !

Lord Henry tira une cigarette d'un élégant étui et sortit de sa poche un porte-allumettes rehaussé d'or.

— Mon cher Dorian, expliqua-t-il, une femme n'a qu'un moyen de réformer un homme : l'ennuyer à tel point que la vie perde pour lui tout son charme. En épousant Sibyl, vous auriez fait votre malheur. Certes, vous l'auriez traitée avec bonté. On peut toujours témoigner de la bonté aux gens dont on n'a cure. Mais elle n'eût guère tardé à découvrir que vous n'aviez qu'indifférence pour elle. Et quand une femme découvre la froideur de son mari, ou bien elle se fagote à faire peur, ou bien elle arbore des chapeaux vraiment *smart* que lui paie le mari d'une autre femme. Je ne dis rien de la mésalliance, qui eût été abjecte et que, pour ma part, je n'aurais pu admettre ; mais, de toutes façons, soyez sûr que cette union eût été un désastre.

— C'est en effet très probable, balbutia le jeune homme, allant et venant par la chambre, le visage horriblement pâle. Mais je considérais que c'était mon devoir. Ce n'est pas ma faute si l'affreuse tragédie m'a empêché de l'accomplir. Il me souvient de vous avoir entendu dire, un jour, qu'une fatalité poursuit les bonnes résolutions et veut qu'on les prenne toujours trop tard. Tel a été sûrement le cas des miennes.

— Les bonnes résolutions ne sont que d'inutiles efforts pour contrarier les lois scientifiques. Elles ont leur source dans notre seule vanité. Leur résultat est absolument *nihil*. Elles nous donnent, de temps à autre, quelques-unes de ces riches et stériles émotions qui ne sont pas sans charme pour les âmes faibles. Voilà tout ce qu'on peut dire en leur faveur. Ce sont des chèques tirés sur une banque où l'on n'a pas de compte ouvert.

Dorian Gray vint s'asseoir près de lord Henry.

— D'où vient, s'écria-t-il, que je ne puisse m'attendrir sur cette tragédie autant que je le voudrais ? Pourtant je ne me crois pas sans cœur. Que vous en semble ?

— Vous avez commis bien trop de sottises depuis quinze jours, pour que je le suppose, Dorian, répondit lord Henry, avec son doux et mélancolique sourire.

Dorian fronça les sourcils :

— Harry, répliqua-t-il, je ne goûte pas beaucoup votre commentaire, mais je suis content que vous ne me preniez pas pour un sans-cœur. Je n'ai rien d'un tel monstre. Je le sais pertinemment. Et pourtant, je dois le reconnaître, cette catastrophe ne m'émeut pas autant qu'il conviendrait. Elle m'apparaît simplement comme le merveilleux dénouement d'une pièce merveilleuse. Elle atteint à la terrifiante beauté d'une tragédie grecque, une tragédie où j'aurais joué un grand rôle, mais d'où je sortirais sans blessure.

— Le cas est intéressant, fit lord Henry, qui trouvait un plaisir raffiné à faire vibrer l'inconscient égoïsme du jeune homme. Oui, extrêmement intéressant. En voici, je crois bien, la véritable explication. Il arrive souvent que les drames réels de la vie se présentent à nous de façon si peu artistique, qu'ils nous choquent par leur violence grossière, leur incohérence absolue, leur manque affligeant de signification, leur défaut complet de style. Ils nous affectent exactement comme nous affecte la vulgarité. Nous n'en recevons qu'une impression de force brutale, contre laquelle nous nous révoltons. Quelquefois, cependant, une tragédie renfermant des éléments de beauté artistique traverse notre vie. Si ces éléments de beauté se dégagent, tout naturellement notre sens des effets dramatiques est mis en éveil. Nous découvrons bientôt que d'acteurs nous sommes devenus spectateurs ; ou plutôt, les deux à la fois. Nous nous observons nous-mêmes, et le prodigieux spectacle nous captive. En somme, dans le cas qui nous occupe, qu'est-il arrivé ? Une femme s'est tuée, parce qu'elle vous aimait. Que n'ai-je eu dans ma vie une aventure comme celle-là ! Elle m'aurait rendu amoureux de l'amour pour le reste de mon existence. Les personnes qui m'ont adoré — il n'y en a pas eu beaucoup, mais quelques-unes tout de même — se sont toutes obstinées à vivre bien au delà du terme de mon

amour pour elles ou de leur amour pour moi. Elles sont devenues grasses et ennuyeuses et, quand je les rencontre, elles se lancent aussitôt dans les réminiscences. Ah ! cette infernale mémoire des femmes ! Quel épouvantail ! Et quelle stagnation complète de l'intelligence elle trahit ! Nous devrions garder la couleur de la vie, mais ne jamais nous souvenir des détails. Les détails sont toujours vulgaires.

— Il faudra que je sème des pavots dans mon jardin, soupira Dorian.

— Rien de moins nécessaire ! reprit son compagnon. La vie a toujours des pavots dans ses mains. Il peut arriver cependant que les choses traînent en longueur. Une fois, j'ai porté des violettes à ma boutonnière pendant toute une saison ; façon de deuil artistique, à cause d'un roman qui ne voulait pas mourir. Finalement pourtant, il mourut. Je ne sais plus trop ce qui le tua. Ce fut, je crois bien, la proposition de sacrifier le monde pour moi. Ces moments-là sont toujours épouvantables. L'horreur de l'éternité vous saisit. Eh ! bien, le croirez-vous ? L'autre semaine, dînant chez lady Hampshire, je me suis trouvé le voisin de table de la dame en question. J'eus beau faire, il fallut qu'elle reprît toute l'histoire, et déterrât le passé, et ratissât l'avenir. Mon amour dormait enseveli sous les asphodèles. Elle le ramenait au jour, et protestait que j'avais fait le désespoir de sa vie. La vérité m'oblige à dire qu'elle montra un appétit féroce, en sorte que je n'eus pas la moindre anxiété. Mais peut-on manquer de goût à ce point ? Le seul charme du passé, c'est qu'il est le passé. Mais les femmes ne savent jamais quand le rideau est tombé. Elles veulent toujours un sixième acte. C'est quand l'intérêt de la pièce est épuisé qu'elles demandent le plus fort qu'on la prolonge. Si on les écoutait, toute comédie aurait un dénouement tragique, et toute tragédie s'achèverait en farce. Elles sont délicieusement artificielles, mais elles n'ont aucun sens de l'art. Vous êtes plus favorisé que moi, Dorian. Aucune des femmes que j'ai connues n'aurait fait pour moi ce que Sibyl Vane vient de faire pour vous. Le commun des femmes se console toujours. À cette fin, certaines ont recours aux couleurs sentimentales. Ne vous fiez jamais, quel que soit leur âge, aux femmes qui s'habillent en mauve ; ni aux femmes qui, passé trente-cinq ans, restent toquées des rubans roses. C'est un signe infaillible : elles ont une histoire. D'autres trouvent un grand réconfort dans la découverte soudaine des mérites de leurs maris. Elles étalent sous vos yeux leur félicité conjugale, comme si

c'était le plus séduisant des péchés. Il en est d'autres que console la religion : ses mystères ont le charme d'un flirt, me disait un jour l'une d'elles ; et je le conçois parfaitement. Rien d'ailleurs ne nous rend plus vains que de nous entendre dire que nous sommes des pécheurs. La conscience fait de nous des égoïstes. En vérité, il n'y a pas de limite aux consolations qu'offre aux femmes la vie moderne. Encore n'ai-je pas mentionné la plus importante de toutes.

— Laquelle, Harry ? fit langoureusement Dorian.

— Peuh ! la consolation tout indiquée : prendre l'amant d'une autre femme quand on a perdu le sien. Dans la bonne société ce procédé ne manque jamais de blanchir une femme. Mais combien Sibyl Vane devait peu ressembler à toutes ces femmes que nous coudoyons. La mort m'apparaît dans un rayonnement de beauté absolue. Je me félicite de vivre dans un siècle capable de tels prodiges. Ils nous font croire à la réalité de choses que tous nous prenons bien à la légère, comme le sentiment, la passion et l'amour.

— Mais vous oubliez mon horrible cruauté envers elle.

— Il n'y a rien au monde, j'en ai bien peur, que les femmes apprécient autant que la cruauté, la franche cruauté. Elles ont des instincts étrangement primitifs. Nous les avons émancipées ; elles n'en restent pas moins des esclaves en quête d'un maître. Elles aiment à se sentir dominées. Je gage que vous avez été magnifique. Je ne vous ai jamais vu sous l'empire d'une vraie colère, mais j'imagine très bien quel air charmant vous deviez avoir. Cependant, Dorian, je songe tout à coup à une parole que vous m'avez dite avant-hier. Sur le moment je crus à une simple fantaisie. J'en saisis maintenant la profonde vérité. Elle donne la clef de toute l'affaire.

— Que vous ai-je dit, Harry ?

— Ceci : que Sibyl Vane incarnait à vos yeux toutes les héroïnes de l'amour. Un soir, elle était Desdémone ; un autre soir, Ophélie ; elle ne mourait dans le personnage de Juliette, que pour revivre dans celui d'Imogène.

— Elle ne revivra plus jamais ! soupira Dorian, cachant à deux mains son visage.

— Non, elle ne revivra plus ! Elle a joué son dernier rôle. Mais cette mort solitaire dans le faux luxe d'une loge, regardez-la comme un simple fragment d'une étrange et lugubre tragédie jacobite, comme une scène tirée de Webster, de Ford ou de Cyril Tourneur. Cette jeune fille n'a pas réellement vécu, elle n'a pu réellement mourir. Pour vous, du moins, elle n'était qu'un rêve ; une apparition qui traversait les pièces de Shakespeare et les enchantait de sa présence ; un roseau, d'où la musique de Shakespeare s'exhalait plus harmonieuse encore et plus riche d'allégresse. Dès la première rencontre avec le monde réel, elle fut décevante, elle fut déçue ; alors elle s'en alla. Pleurez, tant qu'il vous plaît, sur la triste Ophélie. On a étranglé Cordelia : couvrez-vous les cheveux de cendres. Maudissez le ciel, puisque la fille de Brabantio n'est plus. Mais ne gaspillez pas vos larmes sur Sibyl Vane. Elle était moins réelle que ces fantômes.

Il y eut un silence. Le soir obscurcissait la chambre. Sans bruit, avec leurs pieds d'argent, les ombres entraient, venant du jardin. Les couleurs pâlissantes se détachaient languissamment des choses.

Après quelques instants, Dorian Gray releva la tête :

— Vous m'avez éclairé sur moi-même, Harry, murmura-t-il. Et il eut comme un soupir de soulagement. Tout ce que vous venez de me dire, j'en avais le sentiment, mais je n'osais me l'avouer, je ne savais comment le définir. Comme vous me connaissez à fond ! Ne parlons plus de ce qui est arrivé. J'aurai eu là une étonnante aventure, voilà tout. Je me demande si la vie me réserve rien d'aussi merveilleux ?

— La vie, mon cher Dorian, vous réserve tout ce qu'on peut imaginer. Avec une beauté pareille, à quoi ne pouvez-vous prétendre ?

— Mais supposons, Harry, que je devienne décharné, vieux, ridé ? Qu'arriverait-il, dans ce cas ?

— Oh ! dans ce cas ! dit lord Henry, se levant pour partir, dans ce cas, vous auriez à enlever vos conquêtes de haute lutte. Pour l'instant, on les amène à vos pieds. Dorian, il faut garder votre beauté. Nous vivons dans un âge qui lit trop pour être sage, et qui pense trop pour être beau. Vous nous êtes indispensable. Et maintenant, vous feriez bien d'aller vous habiller pour descendre au Club. Nous ne sommes pas précisément en avance.

— J'irai plutôt vous rejoindre à l'Opéra, Harry. Je me sens trop fatigué pour avaler quoi que ce soit. Quel est le numéro de la loge de votre sœur ?

— Vingt-sept, je crois. C'est aux premières. Vous verrez le nom sur la porte. Mais vous me désolez de ne pas venir dîner.

— Je ne m'en sens pas le courage, fit tristement Dorian. Merci infiniment pour toutes vos bonnes paroles, Harry. Vous êtes, sans conteste, mon meilleur ami. Personne que vous ne m'a jamais si bien compris.

— Notre amitié ne fait que commencer, Dorian, répondit lord Henry, en lui serrant la main. Au revoir. J'espère que vous serez là avant neuf heures et demie. N'oubliez pas : c'est la Patti qui chante.

La porte à peine refermée, Dorian Gray sonna et, quelques minutes plus tard, Victor apporta les lampes et baissa les stores. Dorian, impatient de le voir sortir, trouvait qu'il mettait à toute chose un temps interminable.

Dès qu'il fut seul dans la pièce, il courut écarter l'écran. Non, pas d'altération nouvelle dans le portrait ! Il avait connu la mort de Sibyl Vane avant que lui-même en eût été informé. Il avait conscience des événements de la vie, dès qu'ils se produisaient. Certainement, la cruauté perverse qui viciait les lignes harmonieuses de la bouche, avait dû apparaître à l'instant précis où Sibyl avalait le mystérieux poison. À moins pourtant que le portrait, méprisant les effets extérieurs, ne se bornât à lire ce qui se passait dans l'âme. Dorian inclinait à le croire. Il espérait qu'un jour ou l'autre, il verrait le changement s'opérer sous ses yeux ; et cet espoir le faisait frissonner.

Pauvre Sibyl ! Quel roman que le sien ! Bien souvent elle avait mimé la mort sur les planches. Et voilà que la Mort l'avait saisie et emportée avec Elle. Comment avait-elle joué cette affreuse dernière scène ? L'avait-elle maudit en mourant ? Non, elle était morte d'amour pour lui. Désormais, l'amour lui devenait une chose sacrée. Sibyl avait tout expié en s'immolant. Il voulait oublier combien elle l'avait fait souffrir durant cette horrible soirée, au théâtre. Quand il songerait à elle, ce serait comme à une étrange figure tragique, envoyée sur la scène de ce monde pour y faire resplendir la suprême réalité de l'amour. Une étrange figure tragique ? Des larmes lui venaient aux yeux, au souvenir de son visage d'enfant, de ses façons vives

et capricieuses, de sa grâce inquiète et frémissante. Il les essuya brusquement et de nouveau regarda le portrait.

Il sentit que l'heure était venue de choisir sa voie. Mais son choix n'était-il pas arrêté d'avance ? Oui, la vie avait prononcé pour lui, la vie et l'infinie curiosité qui l'attirait vers elle. L'éternelle jeunesse, l'insatiable passion, les plaisirs secrets et raffinés, les joies délirantes, les péchés plus délirants encore : il connaîtrait toutes ces délices. Sur le portrait retomberait le poids de sa honte. Voilà tout.

Une sensation douloureuse l'étreignit, à la pensée que ce joli visage, peint sur la toile, était voué à la profanation. Un jour, par gaminerie, jouant au Narcisse, il avait baisé, ou plutôt feint de baiser, ces lèvres éclatantes, qui maintenant lui souriaient d'un si amer sourire. Des matinées entières, il s'était immobilisé devant ce portrait, s'émerveillant de sa beauté, bien près, par moments, d'en tomber amoureux. Et maintenant, chaque fois qu'il céderait à ses désirs, l'image allait-elle se modifier ? Allait-elle devenir un objet monstrueux et repoussant qu'il faudrait cacher au fond d'une chambre fermée à double tour, qu'il faudrait dérober aux rayons du soleil dont la caresse d'or avait embrasé tant de fois cette ondoyante et merveilleuse chevelure ? Quelle pitié ! vraiment, quelle pitié !

Un moment, il eut envie de prier, de demander qu'entre lui et le portrait cessât l'horrible sympathie. Le changement qu'une prière avait obtenu, peut-être une prière obtiendrait-elle qu'il fût effacé. Et cependant qui donc, pour peu qu'il connût la vie, rejetterait le moyen de rester toujours jeune, si étrange que fût ce moyen, et si gros qu'il parût de conséquences fatales ? D'ailleurs le phénomène était-il réellement soumis à son pouvoir ? Était-ce bien la prière qui avait amené cette substitution ? Tout ne serait-il pas dû plutôt à l'action mystérieuse de quelque loi physique ? La pensée agit sur l'organisme vivant : n'agirait-elle pas aussi sur les substances brutes et inorganiques ? Bien plus, en dehors même de toute pensée et de tout désir conscient, qui sait si les choses qui nous entourent ne vibrent pas à l'unisson de nos humeurs et de nos passions, l'atome conviant l'atome aux secrètes voluptés de rapprochements étranges ? Du reste, peu importait la cause. Jamais plus il ne tenterait par la prière les puissances redoutables. Si le portrait devait changer, il changerait, voilà tout. À quoi bon scruter, trop avant, le mystère ?

Il se contenterait de l'observer avec un intense plaisir. Il pourrait ainsi pénétrer jusqu'aux derniers replis de son âme. Ce portrait serait pour lui le plus magique des miroirs. C'est à lui qu'il avait dû la révélation de son corps, il lui devrait de même la révélation de son âme. Et quand l'hiver atteindrait le portrait, lui, il en serait encore à cette heure des saisons où le printemps tressaille aux approches de l'été. Quand le sang déserterait ce visage, ne laissant sur la toile qu'un masque de craie blafarde, aux yeux plombés, lui, il garderait encore la magie de sa fraîche jeunesse. Pas une fleur de sa grâce ne se fanerait. Pas une pulsation de sa vie ne se ralentirait. Comme les dieux de la Grèce, il serait fort, et léger, et joyeux. Que lui importait la destinée de l'image peinte sur la toile ? Lui, il serait épargné. Tout était là.

Avec un sourire, il ramena l'écran à son ancienne place, et passa dans sa chambre à coucher où son valet l'attendait. Une heure plus tard il était à l'Opéra. Au dossier de son fauteuil, s'appuyait lord Henry.

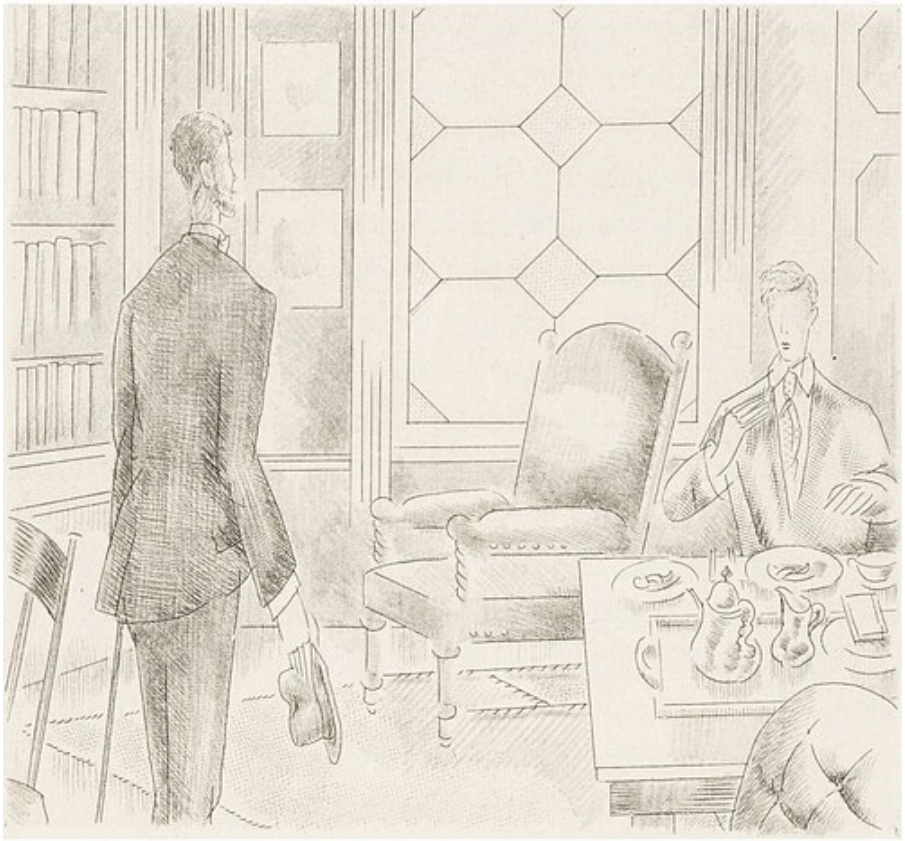


image de début de chapitre

CHAPITRE NEUVIÈME

Le lendemain matin, tandis qu'il déjeunait, on introduisit Basil Hallward dans la bibliothèque.

— Que je suis content de vous trouver, Dorian, fit-il d'une voix grave. Je suis déjà venu hier soir. On m'a dit que vous étiez à l'Opéra. J'ai bien compris que ce n'était pas possible. Mais que n'aviez-vous laissé un mot, indiquant le vrai but de votre sortie ! J'ai passé une

affreuse soirée, redoutant presque qu'une seconde tragédie n'eût suivi la première. Vraiment vous auriez pu me télégraphier, sitôt averti. C'est bien par hasard qu'ayant pris au Club une dernière édition du *Globe,* j'y lus la nouvelle. J'accourus vite ici. Vous étiez absent, ce qui me désola. Je ne saurais vous dire combien cette catastrophe me déchire le cœur. Je comprends tout ce que vous devez souffrir ! Mais où étiez-vous donc ? Sans doute près de la pauvre mère ? Un instant j'ai songé à vous y rejoindre. Les journaux donnaient l'adresse. C'est dans Euston Road, n'est-ce pas ? Mais j'ai craint de remuer une douleur que je ne pouvais alléger. Pauvre femme ! Dans quel état elle doit être ! Et c'était son unique enfant ! Que dit-elle de tout ce drame ?

— Mon cher Basil, comment le saurais-je ? murmura Dorian Gray, portant à ses lèvres, de l'air d'un homme agacé au plus haut point, un verre de Venise à perles dorées, coupe fragile où pétillait un vin d'or pâle. J'étais à l'Opéra. Je regrette que vous n'y soyez pas venu. J'ai vu là, pour la première fois, lady Gwendolen, la sœur de Harry. Nous étions dans sa loge. C'est une femme absolument charmante. Et la Patti a divinement chanté. Quant à ces horreurs, ne m'en parlez pas ! Une chose dont on ne parle pas n'a jamais existé. C'est l'expression seule qui donne la réalité aux choses, comme dit Harry. Sachez pourtant que Sibyl n'était pas l'unique enfant de cette femme. Il lui reste un fils, un garçon charmant, je crois. Mais il n'est pas au théâtre. Il est marin, ou quelque chose d'approchant. Et maintenant, Basil, parlons de vous. Dites-moi ce que vous êtes en train de peindre.

— Vous étiez à l'Opéra ? dit très lentement Hallward, dont la voix tremblait d'une émotion douloureuse. Vous étiez à l'Opéra, tandis que Sibyl Vane gisait morte dans un logis sordide ? Et vous me parlez tranquillement de la beauté d'autres femmes, du chant divin de la Patti, quand la jeune fille que vous aimiez ne repose pas encore dans la paix de la tombe ? Mais songez donc aux horreurs qui attendent ce petit corps candide !

— Assez, Basil. Je ne veux pas entendre ce langage, s'écria Dorian, brusquement debout. Pourquoi me parler de ces choses ? Ce qui est fait est fait. Ce qui est passé est passé.

— Vous appelez hier le passé ?

— La longueur du temps a-t-elle rien à y voir ? Seuls les faibles mettent des années à s'affranchir d'une émotion. Celui qui est maître de soi peut étouffer un chagrin aussi aisément qu'inventer un plaisir. Je ne veux pas être à la merci de mes émotions. J'entends m'en servir, en jouir et les dompter.

— Dorian, mais c'est affreux ! On vous a complètement changé. En apparence, vous êtes resté l'admirable adolescent qui venait chaque jour poser chez moi pour son portrait. Mais alors vous étiez simple, naturel, affectueux. Il n'était pas au monde créature moins corrompue. Et maintenant, je ne sais ce qui vous est arrivé. Vous parlez comme si vous n'aviez plus ni cœur ni pitié. Tout cela est dû à l'influence d'Harry. Je le vois trop bien.

Le jeune homme devint pourpre. Il alla se mettre à la fenêtre et, quelque temps regarda le jardin, très vert, miroitant, baigné de soleil.

— Je dois beaucoup à Harry, déclara-t-il enfin, certainement plus qu'à vous, Basil, qui ne m'avez appris que la fatuité.

— J'en suis assez puni, Dorian, ou bien je le serai quelque jour.

— Je ne sais ce que vous entendez par là, Basil, fit-il, en se retournant. Je ne sais ce que vous voulez. Que demandez-vous, enfin ?

— Je voudrais retrouver le Dorian Gray d'autrefois, celui que j'aimais à peindre, soupira tristement l'artiste.

L'adolescent s'approcha et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Basil, dit-il, vous êtes venu trop tard. Hier, quand j'ai appris que Sibyl Vane s'était tuée…

— Tuée ? Juste ciel ! En est-on sûr ? s'écria Hallward, fixant sur Dorian un regard d'épouvante.

— Mon cher Basil, vous n'avez pu croire que ce fût là un vulgaire accident ? Évidemment, elle s'est tuée.

Hallward se cacha le visage dans les mains.

— C'est épouvantable ! murmura-t-il, secoué d'un long frisson.

— Non, répondit Dorian, je ne vois là rien d'épouvantable. C'est un des grands drames romantiques de ce temps. En général, les gens de théâtre

mènent la vie la plus banale. Ce sont de bons maris, de fidèles épouses, bref d'ennuyeux personnages. Vous voyez ce que je veux dire, la vertu bourgeoise et autres fadaises du même genre. Combien Sibyl a été différente ! Elle a vécu sa plus belle tragédie. Constamment, elle a fait figure d'héroïne. Le dernier soir où elle parut en scène — le soir où vous l'avez vue — elle joua mal, parce qu'elle venait de découvrir la réalité de l'amour. Mais quand le néant lui en fut révélé, elle mourut comme aurait pu mourir Juliette. Elle se réfugia de nouveau dans les régions de l'art. Il y a en elle quelque chose de la martyre. Sa mort a l'inutilité touchante et la beauté superflue du martyre. Mais, encore une fois, n'allez pas croire que je n'aie point souffert. Si vous étiez venu hier, à un moment donné, vers cinq heures et demie, je crois, ou six heures moins un quart, vous m'auriez trouvé tout en larmes. Harry, qui était là et qui, par le fait, venait de m'apporter la nouvelle, n'eut pas idée de ce que j'endurais. Ma peine fut immense. Puis cela passa. Je suis incapable de renouveler une émotion. Nul ne le peut, à moins d'être un sentimental. Vous êtes par trop injuste, Basil. Vous venez me voir pour me consoler. L'intention est charmante. Vous me trouvez consolé et vous entrez en fureur. Que voilà bien les gens compatissants ! Vous me faites songer à une histoire que me contait Harry. Un philanthrope avait passé vingt ans de sa vie à poursuivre le redressement d'un tort ou l'amendement d'une loi inique — je ne sais plus bien exactement. Il y réussit à la fin. Alors son désespoir passa tout ce qu'on peut imaginer. Ne sachant plus à quoi se prendre, mourant presque d'ennui, il devint complètement misanthrope. Mon bon Basil, si vous voulez me consoler, apprenez-moi plutôt à oublier ce qui s'est passé ; aidez-moi, du moins, à l'envisager sous un angle artistique convenable. N'est-ce pas Gautier qui se plaisait à écrire sur *la Consolation des Arts ?* Je me rappelle être tombé sur cette phrase exquise, un jour que je feuilletais dans votre atelier un petit volume gainé de vélin. Voyez-vous, je ne ressemble pas à ce jeune homme dont vous me parliez, lors de notre séjour à Marlow, et qui déclarait que le satin jaune pouvait consoler de toutes les misères de la vie. J'aime les beaux objets qu'on peut toucher et manier. Vieux brocarts, bronzes verts, laques, ivoires sculptés, jolis intérieurs, luxe, richesse, tout cela, certes, est plein de ressources. Mais combien j'estime plus précieux le tempérament artistique, qui naît de ces trésors ou, tout au moins, s'y révèle. Se faire le spectateur de sa propre vie, comme dit Harry, c'est échapper à toutes les souffrances de la

vie. Je vois que vous êtes surpris de m'entendre tenir ce langage. Vous ne soupçonnez pas combien je me suis développé. J'étais un écolier quand vous m'avez connu. Maintenant je suis un homme. J'ai d'autres passions, d'autres rêves, d'autres idées. Je suis tout différent, mais vous ne m'en aimerez pas moins. Je suis changé, mais vous resterez toujours mon ami. Il est vrai, je raffole de Harry. Mais je reconnais que vous valez mieux que lui. Non que vous soyez plus viril, — vous avez trop peur de la vie — mais vous êtes meilleur. Puis, nous avons été si heureux ensemble ! Ne m'abandonnez pas, Basil, et épargnez-moi toute querelle. Je suis ce que je suis. Et tout est dit.

Le peintre se sentit étrangement remué. Sa tendresse était infinie pour cet adolescent dont la personnalité avait marqué le tournant décisif de son art. Il ne put se résoudre à le blâmer plus longtemps. Après tout, son indifférence n'était peut-être qu'une humeur passagère. Il y avait en lui tant de rares qualités, tant de nobles aspirations !

— Eh ! bien, soit ! Dorian, dit-il enfin avec un sourire triste. Passé ce jour, je ne vous parlerai plus de l'horrible drame. J'espère seulement que votre nom ne sera pas mêlé à cette affaire. L'enquête a lieu cette après-midi. Vous a-t-on convoqué ?

À ce mot d' « enquête », Dorian hocha la tête et parut contrarié. Tout ce qu'évoquait ce terme était si vulgaire, si brutal !

— Personne ne sait mon nom, répondit-il.

— Mais elle, sans doute le connaissait-elle ?

— Mon nom de baptême seulement, et encore suis-je bien sûr qu'elle ne l'a redit à personne. Elle me racontait, un jour, que son entourage avait bien envie de savoir qui j'étais, mais qu'à tous elle répondait, sans varier, que je m'appelais le Prince Charmant. C'était gentil de sa part. Vous devriez me faire un croquis de Sibyl, Basil. J'aimerais conserver d'elle autre chose encore que le souvenir de quelques baisers et de quelques paroles haletantes et émues.

— Je tâcherai de faire quelque chose, Dorian, si cela doit vous être agréable. Mais en retour, promettez-moi de venir poser, comme autrefois, dans mon atelier. Je ne fais plus rien de bon, sans vous.

— Jamais je ne reviendrai poser, Basil. C'est impossible ! s'écria-t-il, dans un mouvement de recul.

Le peintre le regarda, surpris :

— Quel enfantillage, mon cher Dorian ! Serait-ce que vous n'aimez pas le portrait que j'ai fait de vous ? Mais où est-il donc ? Pourquoi cet écran qui le masque ? Laissez-moi le regarder. C'est d'emblée ce que j'ai fait de mieux. Enlevez cet écran, Dorian. C'est une honte de laisser votre domestique cacher ainsi mon œuvre. Il m'avait bien semblé, en entrant, que la pièce n'avait plus le même aspect.

— Mon domestique n'y est pour rien, Basil. Vous imaginez-vous que je lui laisse le soin d'arranger ma chambre ? Mes fleurs, quelquefois, et c'est tout. Non, le responsable, c'est moi. La lumière tombait trop vive sur le portrait.

— Trop vive ! Ah ! ça, non, mon cher. Cette place lui convient à merveille. Laissez-moi le voir. Et Hallward se dirigea vers le coin mystérieux.

Dorian ne put retenir un cri d'épouvante. Il se précipita entre le peintre et l'écran.

— Non, Basil, fit-il, très pâle, il ne faut pas que vous regardiez. Je m'y oppose.

— Ne pas regarder une de mes œuvres ! Parlez-vous sérieusement ? Et pourquoi ne la regarderais-je pas ? demanda Hallward en riant.

— Si vous tentez de le faire, Basil, sur mon honneur, je ne vous parle plus de ma vie. Ce que je dis là est très sérieux. Je ne vous donnerai aucune explication, vous ne m'en demanderez aucune. Mais retenez-le bien : si vous touchez cet écran, tout est fini entre nous.

Hallward resta comme foudroyé. Il fixait sur Dorian Gray un regard de complète stupéfaction. Jamais encore il ne l'avait vu dans cet état. Il était pâle de colère. Ses mains se crispaient. Ses pupilles dilatées semblaient deux disques de flamme bleue. Il tremblait de tous ses membres.

— Dorian…

— Non, ne parlez pas !

— Mais qu'avez-vous donc ? C'est bien, je ne regarderai pas le portrait, puisque cela vous contrarie, dit sèchement Basil. Et tournant les talons, il alla vers la fenêtre. Mais enfin je trouve un peu ridicule de ne pouvoir regarder l'un de mes tableaux ; d'autant plus que je dois l'exposer à Paris, cet automne. J'aurai vraisemblablement à le revernir pour la circonstance. Il faudra donc bien que je le voie un jour. Pourquoi pas aujourd'hui ?

— L'exposer ? Vous voulez l'exposer ? s'exclama Dorian Gray.

Une étrange terreur l'envahissait. Eh ! quoi ! Son secret serait livré au public ? Les gens s'arrêteraient, bouche bée, devant le mystère de sa vie ? Non, c'était impossible. Vite, il fallait parer au danger — mais comment ?…

— Oui, confirma le peintre, je compte l'exposer. Vous n'y voyez, je pense, aucun inconvénient ? Georges Petit veut ouvrir la première semaine d'octobre, rue de Sèze, une exposition particulière où seront réunies toutes mes meilleures toiles. Le portrait ne vous sera enlevé qu'un mois. Vous vous en passerez bien pour ce peu de temps, j'imagine ; d'autant mieux que vous ne serez sûrement pas à Londres à l'époque. Si vous le tenez toujours derrière un écran, vous devez en faire assez peu de cas.

Dorian Gray se passa la main sur le front. Des gouttes de sueur y perlaient. Il se sentit menacé d'un horrible danger.

— Vous me disiez, il y a un mois, que vous ne l'exposeriez jamais. Pourquoi avez-vous changé d'avis ? Vous autres gens soi-disant invariables, vous avez autant de caprices que tout le monde. La seule différence est que vos caprices ne riment à rien. Vous ne pouvez avoir oublié avec quelle solennité vous m'assuriez que rien sur terre ne vous déciderait à l'exposer nulle part. Vous teniez absolument le même langage à Harry.

Il s'arrêta net, une lueur dans les yeux. Il venait de se rappeler que lord Henry lui avait dit un jour, mi-sérieux, mi-plaisant : « Si vous voulez passer un singulier quart d'heure, demandez donc à Basil de vous expliquer pourquoi il n'exposera jamais votre portrait. Il m'a donné ses raisons et ç'a été une révélation pour moi. » Qui sait ? Peut-être Basil avait-il aussi son secret. S'il essayait de l'interroger ?

Il vint donc tout près de lui, et le regardant bien en face :

— Basil, dit-il, nous avons chacun notre secret. Confiez-moi le vôtre et je vous dirai le mien. Pour quel motif refusiez-vous d'exposer mon portrait ?

Le peintre frissonna malgré lui.

— Si je vous le disais, Dorian, vous m'aimeriez peut-être moins, et certainement vous ririez de moi. Or, de votre part, ces deux attitudes me seraient cruelles. Si vous tenez à ce que je ne voie plus le portrait, je le veux bien. J'aurai toujours la ressource de vous regarder vous-même. S'il vous plaît que ma plus belle œuvre reste cachée au monde, j'y consens. Votre amitié m'est plus chère que tout renom et que toute gloire.

— Non, Basil, insista Dorian Gray. Il faut me dire pourquoi. N'ai-je pas un peu le droit de le savoir ?

Ses craintes s'étaient dissipées. La curiosité avait pris leur place. Il était résolu à pénétrer le secret de Basil Hallward.

— Asseyez-vous, Dorian, dit le peintre, visiblement troublé. Asseyez-vous, et répondez d'abord à cette seule question. Avez-vous observé dans le portrait quelque chose d'étrange ? quelque chose qui, probablement, ne vous avait pas frappé au début, mais qui s'est révélé tout à coup à vos yeux ?

— Basil ! s'écria le jeune homme. Et ses mains tremblantes s'accrochèrent aux bras du fauteuil. Et ses yeux fixèrent sur Basil leur épouvante folle.

— Vous l'avez observé, je vois. Ne parlez pas. Écoutez d'abord ce que j'ai à vous dire. Du jour où je vous rencontrai, Dorian, toute votre personne exerça sur moi la plus extraordinaire influence. Cœur, intelligence, activité, mon être entier subit votre empire. Vous devîntes pour moi l'incarnation visible de l'invisible idéal dont le souvenir, tel un rêve exquis, hante nos cerveaux d'artistes. Je vous adorai. Dès que vous parliez à quelqu'un, j'étais jaloux. J'aurais voulu que vous fussiez tout à moi. Je n'étais heureux qu'avec vous. Quand vous étiez parti, je vous retrouvais encore dans mon art.

À la vérité, je ne vous ai jamais rien dit de ce sentiment. Je ne le pouvais pas. Vous ne l'auriez pas compris. À peine le comprenais-je moi-même. Je savais seulement que j'avais vu la perfection face à face et que l'univers revêtait à mes yeux une beauté merveilleuse — trop merveilleuse peut-être,

car de telles adorations sont pleines de danger : danger de les perdre, danger non moindre de les garder.

Les semaines passaient et, de plus en plus, je m'absorbais en vous. Puis vint un développement nouveau. Je vous avais peint sous la gracieuse armure du Troyen Pâris ; puis en Adonis chasseur, armé d'un épieu poli. Je vous avais représenté, couronné de larges fleurs de lotus, assis à la proue de la barque d'Adrien, regardant par delà le Nil trouble et verdâtre. Je vous avais montré dans un paysage grec, penché sur un lac tranquille, contemplant la merveille de votre visage dans le miroir d'argent des eaux silencieuses. Toutes ces compositions avaient gardé le caractère impersonnel, idéal et lointain, dont l'art ne devrait jamais se départir. Mais un jour, — jour fatal, suis-je parfois tenté de croire ! — je me déterminai à faire de vous un portrait incomparable, à vous peindre au naturel, non plus dans des costumes du temps passé, mais vêtu comme tous les jours, en homme de notre temps. Fut-ce le réalisme du procédé, ou le pur sortilège de votre personne ainsi contemplée hors de toute brume et sans voile ? Je ne pourrais dire. Mais je sais que durant mon travail, à chaque coup de pinceau, à chaque touche de couleur, j'avais l'impression de trahir mon secret. Je tremblais que mon idolâtrie ne devînt visible à tous. Oui, Dorian, je sentais que mon œuvre était trop parlante, que j'y avais mis trop de moi-même. Ce fut pour cela que je résolus de ne jamais laisser exposer cette peinture. Vous en fûtes un peu chagriné, mais vous ne pouviez comprendre alors toute l'importance que j'y attachais. Harry, à qui j'en parlai, ne fit qu'en rire ; ce qui, de lui, n'importait guère. Mais une fois tout fini, quand je demeurai seul devant le portrait, je fus certain d'être dans le vrai.

Quelques jours plus tard, on l'enleva de mon atelier ; je fus délivré de sa présence et de son intolérable fascination. Alors, je m'en voulus, comme d'une pure folie, d'être allé me figurer que j'avais vu sur la toile autre chose que l'extrême beauté de votre visage et l'habileté de mon pinceau. Maintenant encore, je ne puis m'empêcher d'estimer qu'on a tort de croire que la passion ressentie par le créateur puisse jamais se lire vraiment dans l'œuvre qu'il crée. L'art est toujours plus abstrait que nous n'imaginons. La forme et la couleur nous parlent de forme et de couleur, et tout s'arrête là. Je me dis souvent que l'art cache l'artiste plus sûrement qu'il ne le révèle. Voilà pourquoi, quand m'arriva cette offre de Paris, je décidai de faire de

votre portrait le morceau principal de mon exposition, sans même songer à un refus possible de votre part. Mais à présent je me rends compte que vous avez raison : il ne faut pas qu'on voie ce portrait. Vous ne m'en voudrez pas, Dorian, de ce que je viens de vous raconter. Comme je le disais un jour à Harry, n'êtes-vous pas fait pour qu'on vous adore ?

Dorian Gray respira à l'aise. Ses joues reprirent leurs couleurs. Un sourire flotta sur ses lèvres. Tout danger était écarté. Pour cette fois il était sauvé. Pourtant il ne pouvait se défendre, devant cette étrange confession, d'une immense pitié pour le peintre. Il se demandait si jamais il serait ainsi subjugué lui-même par la personnalité d'un ami. Lord Henry avait le charme d'une très dangereuse perversion, mais rien de plus. Il était trop cérébral et trop cynique pour qu'on pût l'aimer follement. Quelqu'un viendrait-il un jour lui inspirer cette idolâtrie mystérieuse ? Était-ce là l'une des surprises que lui réservait la vie ?

— Je n'en reviens pas, Dorian, reprit Hallward. Ainsi vous avez noté l'étrangeté du portrait ? Mais en êtes-vous bien sûr ?

— J'ai vu quelque chose, répondit-il, quelque chose qui m'a paru très curieux.

— Vous pouvez bien maintenant me laisser regarder ?

Dorian secoua la tête.

— Ne me demandez pas cela, Basil. Je ne veux à aucun prix vous voir devant cette toile.

— Vous y consentirez sûrement, un jour ou l'autre.

— Jamais.

— Après tout, peut-être avez-vous raison. Au revoir, Dorian. Vous êtes la seule personne qui ait jamais exercé sur mon art une réelle influence. Tout ce que j'ai fait de bon, c'est à vous que je le dois. Ah ! si vous saviez au prix de quel effort j'ai pu vous avouer tout ce que je viens de dire !

— Mais, mon cher Basil, fit Dorian, que m'avez-vous dit ? Tout juste que vous ressentiez pour moi une admiration excessive. Ce n'est pas même un compliment.

— Aussi n'était-ce pas un compliment, dans ma pensée, mais une confession. Maintenant qu'elle est faite, il me semble qu'un peu de moi-

même s'est en allé. Peut-être ne devrait-on jamais traduire en paroles un sentiment d'adoration.

— Si c'était une confession, elle a été tout à fait décevante.

— À quoi donc vous attendiez-vous, Dorian ? Vous n'avez, je suppose, rien vu de plus dans le portrait ? C'est bien tout ce qu'on y voyait ?

— Oui, c'est tout ce qu'on y voyait. Pourquoi cette question ? Et maintenant, il ne faudra plus parler de m'adorer. C'est folie. Vous et moi, nous sommes amis, Basil, et c'est ce que nous devrons rester toujours.

— Vous avez trouvé Harry, dit tristement le peintre.

— Oh ! Harry ! s'écria, dans un éclat de rire, l'adolescent. Harry passe ses journées à dire des choses incroyables, et ses soirées à en faire d'invraisemblables ! Tout à fait le genre de vie qui me plairait. Et pourtant je ne crois pas que, dans mes ennuis, ce serait à Harry que j'aurais recours. Je viendrais plutôt vers vous, Basil.

— Vous recommencerez à poser pour moi ?

— Impossible.

— Par ce refus, Dorian, vous brisez ma vie d'artiste. Nul ne rencontre deux fois l'idéal. Combien peu le rencontrent même une fois.

— Je ne puis vous donner d'explication, Basil, mais il ne faut plus que je pose devant vous. Il y a dans un portrait je ne sais quelle fatalité. Il a une vie à soi. Je viendrai chez vous prendre le thé. Ce sera tout aussi agréable.

— Et même, je le crains, plus agréable pour vous ! murmura mélancoliquement Hallward. Allons, au revoir. Je suis désolé de n'avoir pu jeter un coup d'œil sur ma peinture. Mais il n'y a rien à faire. Je comprends parfaitement ce que vous ressentez !

En le voyant quitter la pièce, Dorian Gray ne put réprimer un sourire. Pauvre Basil ! Qu'il était loin de soupçonner la véritable raison ! Et n'était-ce pas étrange ? Loin d'avoir eu à livrer son propre secret, il avait réussi, comme par hasard, à extorquer celui de son ami. Que de choses éclairait cette singulière confession ! Les accès de folle jalousie du peintre, sa sauvage adoration, ses louanges extravagantes, ses réticences mystérieuses, il comprenait tout maintenant, non sans une secrète angoisse. Il pressentait du tragique dans une amitié à ce point teintée de romanesque.

Il soupira, puis sonna. Il fallait, coûte que coûte, cacher le portrait dans quelque réduit, et ne plus courir le risque d'être découvert. Quelle folie de l'avoir laissé, ne fût-ce qu'une heure, dans une salle où tous ses amis avaient accès !

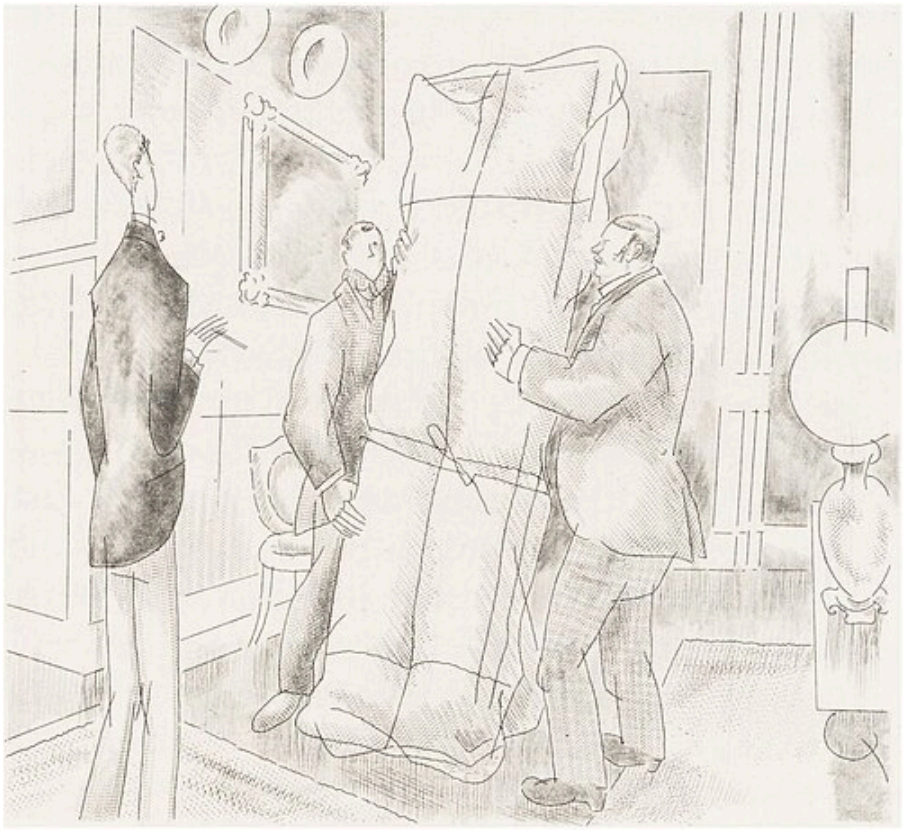


image de début de chapitre

CHAPITRE DIXIÈME

QUAND le domestique entra, Dorian scruta sa physionomie, se demandant s'il n'avait pas eu la curiosité de regarder derrière l'écran. Absolument impassible, le valet attendait les ordres.

Dorian alluma une cigarette, puis se dirigea vers la glace dont il observa les jeux. Les traits de Victor s'y reflétaient en pleine lumière. On

eût dit le masque serein de la soumission servile. Rien là, qui justifiât la moindre crainte. Mieux valait cependant rester sur ses gardes.

Parlant très posément, il le pria d'aller dire à la gouvernante qu'il désirait la voir, puis de se rendre chez l'encadreur pour lui demander d'envoyer sur-le-champ deux de ses ouvriers. Il lui sembla bien que Victor, en sortant, laissait errer ses regards du côté de l'écran. Mais ce n'était sans doute qu'une imagination.

Quelques instants plus tard, vêtue d'une robe de soie noire, et des mitaines de fil couvrant à l'ancienne mode ses mains ridées, dame Leaf entra prestement dans la bibliothèque. Il lui demanda la clef de la salle d'étude.

— De la vieille salle d'étude, monsieur Dorian, s'exclama-t-elle. Mais elle est noire de poussière. Il faudra que je la fasse nettoyer et mettre en ordre avant votre visite. Elle n'est pas en état d'être montrée, monsieur, absolument pas.

— Je ne vous demande pas de la faire mettre en ordre, ma bonne Leaf. Je demande simplement la clef.

— Mais, monsieur, vous serez couvert de toiles d'araignées si vous y entrez. Songez donc. Il y a plus de cinq ans qu'elle n'a été ouverte, pas depuis la mort de Sa Seigneurie.

Il tressaillit au rappel de ce grand-père dont il avait gardé un souvenir exécrable.

— N'importe ! répondit-il. Je veux simplement revoir l'endroit. Rien de plus. Donnez-moi la clef.

— La voici, monsieur, dit la vieille dame, promenant dans son trousseau des doigts incertains et tremblants. La voici. Une minute, le temps de la tirer du trousseau. Mais vous ne songez pas à vivre là-haut, monsieur, quand vous avez ici une installation si confortable ?

— Mais non, mais non ! lança-t-il, impatienté. Merci, ma bonne Leaf. C'est parfait.

Elle s'attarda quelques instants, bavarda sur une menue question de ménage. Il lui dit, en soupirant, de faire ce qu'elle jugerait le mieux. Elle se retira, fondue en sourires.

La porte refermée, Dorian mit la clef dans sa poche et, des yeux, parcourut la chambre. Son regard tomba sur une draperie de satin pourpre, surchargée de broderies d'or, admirable travail vénitien de la fin du XVII^e^ siècle, que son grand-père avait trouvé dans un couvent, aux environs de Bologne. Voilà qui envelopperait parfaitement l'horrible objet. Peut-être cette draperie avait-elle déjà servi bien souvent de drap mortuaire. Ce qu'elle aurait à couvrir, cette fois, était en proie à une corruption bien particulière, pire que celle de la mort, et destiné à engendrer des horreurs, sans cependant jamais mourir. Sur cette peinture, ses péchés exerceraient l'office des vers sur le cadavre. Ils en attaqueraient la beauté, ils en rongeraient la grâce, ils en feraient, à force de souillures, un objet de dégoût, mais qui subsisterait quand même et resterait toujours vivant.

Il eut un frisson et regretta un instant de ne s'être pas ouvert à Basil du vrai motif qui l'avait poussé à cacher le portrait. Basil l'eût aidé à se défendre contre l'influence de lord Henry, contre les influences plus délétères encore qui provenaient de sa propre nature. Dans l'amour que lui portait l'artiste — car c'était bel et bien de l'amour — rien qui ne fût noble et intellectuel. Ce n'était pas cette admiration purement physique de la beauté, qui naît des sens et qui meurt, une fois les sens repus. C'était l'amour tel que l'avaient éprouvé Michel-Ange, et Montaigne, et Winckelmann, et Shakespeare lui-même. Oui, Basil aurait pu le sauver. Mais il était déjà trop tard. Effacer le passé, on le pouvait toujours. C'était une affaire de regret, de désaveu, d'oubli. Mais on n'évitait pas l'avenir. Des passions fomentaient en lui, dont rien n'empêcherait l'explosion redoutable ; des rêves le hantaient, dont les visions perverses se réaliseraient fatalement.

Il enleva du sofa la grande draperie de pourpre et d'or qui le couvrait et, la tenant à deux mains, passa derrière l'écran. Sur la toile, le visage avait-il accentué sa dégradation ? Non, il ne lui parut pas qu'il eût changé davantage. D'où venait donc qu'il lui inspirât une haine encore plus intense ? Cheveux d'or, yeux d'azur, lèvres de rose, tout était là, intact. L'expression seule s'était modifiée. Et c'était d'une cruauté atroce. Auprès de ce qu'il lisait là de reproche et de blâme, combien les remontrances de Basil, à propos de Sibyl Vane, avaient été anodines, combien légères et de peu d'importance ! Là, son âme même, émergeant de la toile, le dévisageait

et l'appelait à son tribunal. Douloureusement affecté, il jeta sur la peinture le voile somptueux. Au même instant on frappa à la porte. Comme il revenait devant l'écran, le domestique entra.

— Les personnes sont là, monsieur.

Il sentit qu'il fallait au plus vite éloigner ce valet, ne pas lui laisser voir où l'on chambrait le portrait. Il y avait dans son air quelque chose de sournois ; le soupçon et la traîtrise se lisaient dans ses yeux. Dorian, s'asseyant à son bureau, griffonna deux lignes : il demandait à lord Henry de lui renvoyer par le porteur quelque chose à lire, et lui rappelait qu'ils avaient rendez-vous, le soir même, à huit heures quinze.

— Vous attendrez la réponse, dit-il, en remettant le billet. Faites entrer ces hommes.

Deux ou trois minutes plus tard, on frappa de nouveau à la porte ; et le célèbre encadreur de South Audley Street, M. Hubbard en personne, s'avança, assisté d'un jeune compagnon de mine assez grossière. M. Hubbard était un petit homme au teint fleuri, aux favoris fauves, dont l'enthousiasme artistique était considérablement refroidi par l'insolvabilité invétérée de la plupart des artistes qui traitaient avec lui. En général il ne sortait pas de sa boutique. Il laissait venir à lui les gens. Mais il dérogeait toujours à cette règle en faveur de Dorian Gray, dont le charme indéfinissable agissait sur tout le monde, dont la seule vue était déjà un plaisir.

— Que puis-je pour vous servir, monsieur Gray ? demanda-t-il, en frottant ses grosses mains couvertes de taches de rousseur. Je me suis fait un honneur de venir moi-même vers vous. Je viens justement, monsieur, de mettre la main sur un cadre de toute beauté. Une trouvaille que j'ai faite dans une vente. Du Florence ancien. Ça sort de Fonthill, je crois. Conviendrait admirablement pour un sujet religieux, monsieur Gray.

— Je regrette bien que vous ayez pris la peine de venir vous-même, monsieur Hubbard. Je ne manquerai certainement pas d'entrer voir le cadre, bien que je ne donne plus beaucoup dans l'art religieux. Mais pour aujourd'hui, il ne s'agit que d'une peinture à me porter tout là-haut dans la maison. Comme c'est assez lourd, je me suis permis de vous demander deux de vos hommes pour cette besogne.

— Ce n’est nullement une peine, monsieur Gray. Je suis ravi de tout ce qui peut vous obliger. Laquelle est-ce de ces œuvres d’art, monsieur ?

— Celle-ci, répondit Dorian, retirant l’écran. Pouvez-vous transporter le tout, cadre et draperie, sans rien déranger ? Il ne faudrait pas me l’érafler en montant.

— Cela ira tout seul, monsieur, déclara le joyeux encadreur ; et il se mit, avec l’aide de son ouvrier, à dégager le tableau des longues chaînes qui le tenaient suspendu. Et maintenant, monsieur Gray, où devons-nous le porter ?

— Je vous montre le chemin, monsieur Hubbard. Veuillez me suivre. Non, passez devant, peut-être cela vaudra-t-il mieux. J’ose à peine vous dire que c’est au dernier étage. Nous monterons par l’escalier d’honneur, où nous serons plus au large.

Il ouvrit la porte aux deux hommes qui sortirent dans le hall et commencèrent la montée. Le cadre, très ornementé, faisait du tableau une masse des plus volumineuses ; et à diverses reprises, malgré les protestations obséquieuses de M. Hubbard, qui avait horreur, comme tout bon boutiquier, de voir un gentleman faire quelque chose d’utile, Dorian dut venir à la rescousse et donner un coup de main.

— C’est quelque chose à porter, monsieur ! haleta le petit homme, quand ils débouchèrent sur le dernier palier. Et il épongea son front luisant.

— C’est un peu lourd, j’en conviens, murmura Dorian, ouvrant d’un tour de clef la porte de la chambre où le secret de sa vie allait être gardé et son âme cachée à tous les yeux.

Cette pièce lui avait servi, enfant, de salle de jeu ; un peu plus grand, de salle d’étude. Depuis lors — il y avait bien quatre ans de cela — jamais il n’y était rentré. C’était une vaste chambre, d’harmonieuses proportions, aménagée par lord Kelso, à l’intention spéciale de son petit-fils que, pour sa ressemblance avec sa mère et diverses autres causes, il avait toujours honni et tenu à l’écart. Elle ne parut guère changée à Dorian. Le grand bahut italien où tant de fois il s’était caché petit garçon, était toujours là, avec les peintures fantastiques de ses panneaux et l’or terni de ses moulures. La même bibliothèque en bois de satiné contenait ses livres de classe, aux pages cornées. Au mur pendait encore cette même tapisserie des Flandres,

toute déchirée, où l'on voyait le vieux roi et la reine jouant aux échecs dans un jardin, tandis qu'une troupe de fauconniers à cheval paradaient alentour, portant à leurs poings armés de gantelets les oiseaux chaperonnés. Comme il se rappelait nettement tout ce décor ! Il regardait à la ronde, et les heures de son enfance solitaire accouraient toutes. La pureté sans tache de ses jeunes années lui revint en mémoire ; il sentit toute l'horreur d'avoir à cacher le fatal portrait justement à cette place. Comme il se doutait peu, aux jours d'alors, de ce que lui réservait la vie !

Mais c'était la seule pièce de la maison vraiment à l'abri des regards indiscrets. Il en avait la clef, nul n'y entrerait que lui. Sous son voile de pourpre, la figure peinte aurait beau devenir bestiale, flasque, immonde. Qu'importait désormais ? Personne ne s'en apercevrait. Lui-même, il ne le verrait pas. Pourquoi, en effet, surveillerait-il la hideuse corruption de son âme ? Ne lui suffisait-il pas de garder la jeunesse ? Peut-être, d'ailleurs, reviendrait-il un jour à des sentiments plus nobles. Il n'y avait aucune raison pour que l'avenir fût plein d'autant d'ignominie ! Quelque amour, survenant dans sa vie, ne pouvait-il le purifier, le défendre contre ces péchés qui déjà semblaient palpiter en chair et en esprit, contre ces péchés étranges que nul n'a décrits et que leur propre mystère environne de charme et de subtilité ? Un jour viendrait, peut-être, où l'expression cruelle de la bouche écarlate et sensitive ayant disparu, il pourrait montrer au monde le chef-d'œuvre de Basil Hallward.

Mais non, c'était impossible. D'heure en heure, de semaine en semaine, sur la toile l'image vieillissait. Échappât-elle même à la hideur du péché, la hideur de l'âge ne lui serait pas épargnée. Les joues se feraient creuses ou alourdies. Des pattes d'oie s'étaleraient, jaunâtres, et mettraient leur laideur autour des yeux flétris. Les cheveux perdraient leur lustre. La bouche, aux lèvres rentrées ou pendantes, deviendrait niaise ou brutale, comme toutes les bouches de vieillards. Avec cela, un cou ridé, des mains froides striées de veines bleues, un corps démoli, toutes les tares qu'il se rappelait chez ce grand-père si dur à son enfance. Il fallait cacher le portrait. Le mal était sans remède.

— Entrez-le, je vous prie, monsieur Hubbard, dit-il, d'une voix basse, en se retournant vers l'encadreur. Je regrette de vous avoir ainsi fait attendre. Je songeais à autre chose.

— Un peu de repos n'est jamais pour déplaire, monsieur Gray ! répondit le petit homme, qui n'arrivait pas à reprendre haleine. Où le placerons-nous, monsieur ?

— Oh ! n'importe où. Ici, ça va. Inutile de le suspendre. Appuyez-le simplement contre le mur. Merci.

— Peut-on regarder cette œuvre d'art, monsieur ?

Dorian eut un sursaut.

— Non, rien d'intéressant pour vous, monsieur Hubbard, dit-il, les yeux rivés sur l'homme, prêt à bondir sur lui et à le terrasser, s'il osait soulever la fastueuse tenture qui voilait le secret de sa vie. Je n'ai plus besoin de vous pour le moment. Il ne me reste qu'à vous remercier d'avoir bien voulu vous déranger.

— Nullement, nullement. Toujours à votre entière disposition, monsieur Gray.

Et M. Hubbard descendit lentement l'escalier. Son aide, derrière lui, se retournait pour regarder Dorian ; et sur ses traits rudes et disgracieux se lisait une admiration craintive. Jamais il n'avait vu semblable merveille.

Quand le bruit des pas se fut éteint, Dorian ferma la porte et retira la clef. Il était tranquille maintenant. Personne ne surprendrait jamais l'horrible prodige. Nul œil que le sien ne verrait l'image de sa honte.

De retour à la bibliothèque, il nota que cinq heures venaient juste de sonner et que le thé se trouvait déjà servi. Sur une petite table d'un bois sombre et parfumé, tout incrustée de nacre — présent de lady Radley, femme de son tuteur, gentille malade professionnelle qui avait passé le dernier hiver au Caire — étaient posés un billet de lord Henry et un livre à couverture jaune, au titre un peu déchiré, aux tranches défraîchies. Bien en vue, sur le plateau à thé, s'étalait une troisième édition de la *Saint-James's Gazette*. Évidemment Victor était rentré. Qui sait s'il n'avait pas croisé les deux hommes, dans le hall, au moment de leur sortie, et tiré d'eux des renseignements sur ce qu'ils venaient de faire ? Certainement l'absence du portrait ne lui échapperait pas, s'il ne l'avait déjà remarquée en installant le thé. L'écran n'avait pas été ramené devant le mur ; le vide du panneau sautait aux yeux. Et dire qu'une nuit peut-être il surprendrait ce valet grimpant sans bruit les escaliers et cherchant à forcer la porte de la chambre

haute ! Quelle horreur d'avoir un espion chez soi ! Des histoires lui revenaient, de gens riches, soumis, leur vie durant, au chantage de domestiques qui avaient lu une lettre, surpris une conversation, dérobé une carte mentionnant une adresse, trouvé sous un oreiller une fleur fanée ou un lambeau de dentelle froissée.

Il soupira et, s'étant versé un peu de thé, ouvrit le billet de lord Henry, un simple mot, pour dire qu'il lui envoyait, avec le journal du soir, un livre ayant chance de l'intéresser, et qu'il se trouverait au club à huit heures quinze. Il prit ensuite la *Saint-James's Gazette* qu'il parcourut nonchalamment. À la page cinq, une marque au crayon rouge attira son attention sur le paragraphe suivant :

« *Enquête sur une actrice.* — Il a été procédé ce matin, Taverne de la Cloche, Hoxton Road, par M. Danby, coroner du district, à une enquête sur le décès de Sibyl Vane, jeune actrice récemment engagée au Royal Théâtre d'Holborn. La mort a été déclarée accidentelle. La pauvre mère, entourée de la plus vive sympathie, s'est montrée fort émue au cours de sa déposition et pendant le rapport du docteur Birrell, médecin chargé de l'autopsie. »

Dorian fronça les sourcils et, traversant la pièce, déchira en deux le journal dont il dispersa les morceaux. Que tout cela était donc laid ! Et quelle odieuse réalité la laideur prêtait aux choses. Il en voulait un peu à lord Henry de lui avoir envoyé ce compte rendu. En tout cas, quelle sottise de l'avoir marqué au crayon rouge ! Peut-être Victor l'avait-il lu. Il savait plus d'anglais qu'il n'en fallait pour cela.

Et peut-être, l'ayant lu, des soupçons avaient-ils germé dans son esprit. Mais qu'importait, après tout ? Qu'avait à voir Dorian Gray dans la mort de Sibyl Vane ? Pourquoi l'ombre d'une crainte ? Il ne l'avait pas tuée, n'est-ce pas ?

Ses regards tombèrent sur le volume jaune. Curieux de savoir ce que lui envoyait lord Henry, il s'approcha du petit guéridon octogonal, aux reflets de perles, qui lui avait toujours paru le travail d'étranges abeilles d'Égypte, ciseleuses d'argent. Il y prit le volume, se jeta dans un fauteuil et se mit à tourner les pages. Au bout de quelques minutes, il était captivé par sa lecture. C'était le livre le plus étrange qu'il eût jamais lu. Il lui semblait voir tous les péchés du monde défiler devant lui, dans les plus beaux atours, et

jouer la pantomime, sur de doux airs de flûtes. Bien des choses, jusque-là vaguement soupçonnées, lui apparaissaient dans leur réalité ; d'autres, insoupçonnées encore, écartaient lentement leurs voiles.

C'était un roman sans intrigue, à un seul personnage. Tout s'y ramenait à l'étude psychologique d'un jeune Parisien qui consacrait l'effort de sa vie à s'imprégner, en plein XIX^e^ siècle, de toutes les passions, de tous les modes de pensée des âges antérieurs, et cherchait, en quelque sorte, à résumer en lui-même les diverses mentalités par où était passé l'esprit humain, aimant, pour leur artificialité même, ces renoncements que des sots ont appelés vertus, aussi bien que ces révoltes instinctives que des sages appellent encore péchés. Il était écrit dans ce style curieusement ciselé, à la fois scintillant et obscur, plein d'argot, d'archaïsmes, de termes techniques et de savantes paraphrases, qui caractérise les œuvres de quelques-uns des plus parfaits artistes parmi les symbolistes français. On y trouvait des métaphores non moins monstrueuses que des orchidées et d'un coloris tout aussi subtil. La vie des sens y était décrite en termes de philosophie mystique. On ne savait plus bien, par moments, si on lisait les extases spirituelles d'un saint du moyen âge ou les confessions morbides d'un pécheur moderne. C'était un livre empoisonné. Autour de ses pages flottait un lourd parfum d'encens qui troublait le cerveau. La cadence même des phrases, la subtile monotonie de leur musique, toute pleine de complexes refrains et de savantes répétitions de rythmes, déterminaient dans l'esprit du jeune homme, au fur et à mesure des chapitres, une sorte d'engourdissement, une rêverie maladive, qui lui enlevait toute conscience de la tombée du jour et du glissement furtif des ombres.

Par les fenêtres filtrait la lumière d'un ciel sans nuage, aux tons de bronze vert, où ne perçait encore qu'une étoile solitaire. À la lueur de ce crépuscule, il poursuivit sa lecture, jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de rien distinguer. Alors seulement, bien que son valet l'eût prévenu plusieurs fois de l'heure tardive, il se leva et, passant dans la chambre à côté, posa le volume sur une petite table florentine, son meuble de chevet. Puis il s'habilla pour dîner.

Il était près de neuf heures quand il arriva au Club. Il y trouva lord Henry, seul au fumoir, l'air extrêmement contrarié.

— Je suis désolé, Harry, s'excusa-t-il, mais, en vérité, c'est votre faute, entièrement votre faute. Votre livre de tantôt m'a fasciné à tel point que j'ai perdu toute notion de l'heure.

— Oui, je pensais bien qu'il vous plairait, répliqua l'hôte, se levant de son fauteuil.

— Je n'ai pas dit qu'il me plaisait, Harry. J'ai dit qu'il me fascinait. C'est bien différent.

— Tiens ! Vous avez découvert cela ? murmura lord Henry.

Et ils passèrent dans la salle à manger.

image de début de chapitre

CHAPITRE ONZIÈME

PENDANT des années, Dorian Gray ne put s’arracher à l’influence de ce livre. Plus exactement peut-être, disons qu’il n’essaya jamais de s’y soustraire. Il fit venir de Paris jusqu’à neuf exemplaires de l’édition originale, sur grand papier ; et par des reliures de tons différents, il tenta de les assortir à ses diverses humeurs, aux caprices changeants d’une sensibilité sur laquelle il semblait parfois bien

près d'avoir perdu tout contrôle. Le héros du roman, ce jeune et étonnant Parisien en qui le tempérament romantique et les goûts scientifiques formaient un si curieux mélange, lui devint comme une figure prophétique de lui-même. Le livre entier lui parut contenir l'histoire de sa propre vie, racontée avant d'avoir été vécue.

Sur un point, pourtant, sa fortune l'emportait sur celle du héros imaginaire. Dorian, et pour cause, ignorait complètement cette crainte un peu grotesque des miroirs, des métaux polis et des eaux claires, dont, bien avant l'âge, notre Parisien avait été saisi, quand sa beauté, naguère sans doute bien remarquable, s'était évanouie soudain. C'était avec une joie presque cruelle — peut-être entre-t-il dans toute joie, et certainement dans tout plaisir, un peu de cruauté — qu'il relisait la dernière partie du livre, où se trouvaient décrits d'une façon tragique et non sans quelque emphase, le chagrin et le désespoir d'un homme qui a perdu ce qu'il prisait le plus hautement dans ses semblables et dans tout l'univers.

Car cette beauté merveilleuse, qui avait séduit Basil Hallward et tant d'autres, semblait ne devoir jamais le quitter. À tel point qu'en le voyant, les gens mêmes qui avaient entendu contre lui les pires accusations ne pouvaient plus rien croire qui fût à sa honte : d'étranges rumeurs, pourtant, couraient parfois dans Londres à son sujet et défrayaient la chronique des cercles. Il avait toujours son air d'adolescent qui s'est gardé des souillures du monde. Les hommes, dès qu'il paraissait, arrêtaient leurs propos grossiers. Ils lisaient comme un reproche dans la pureté de son visage. Sa seule présence leur rappelait l'innocence perdue. Tous se demandaient comment un être si attirant et si gracieux avait pu échapper à la corruption d'une époque à la fois vile et sensuelle.

Souvent, à la suite d'une de ces longues et mystérieuses absences qui inspiraient à ses amis, vrais ou prétendus, les plus étranges soupçons, Dorian, revenu chez lui, montait furtivement à la chambre close, ouvrait la porte dont la clef désormais ne le quittait plus ; et là, se campant, un miroir à la main, devant la peinture de Basil Hallward, il regardait tantôt la figure vieillie et méchante du portrait, tantôt le jeune et radieux visage dont la glace polie lui renvoyait le sourire. La violence même du contraste avivait en lui le sens du plaisir. Il s'éprenait de plus en plus de sa propre beauté et, de plus en plus, s'intéressait à la corruption de son âme. Il examinait avec

un soin minutieux, parfois avec une monstrueuse et sombre volupté, les lignes hideuses qui flétrissaient le front plissé et rampaient tout autour des lèvres lourdes et sensuelles, se demandant laquelle l'emportait en horreur, de l'empreinte du péché ou de l'empreinte de l'âge. Il lui arrivait de placer ses mains, si blanches, près des mains rugueuses et boursouflées du portrait, et de sourire. Il plaisantait ce corps difforme et ces jambes fléchissantes.

À certains moments pourtant, la nuit surtout, quand l'insomnie le tenait éveillé, — soit dans sa chambre délicatement parfumée, soit dans le sordide cabinet d'une taverne mal famée du quartier des Docks où il avait pris l'habitude de se rendre, déguisé et sous un faux nom, — il se prenait à penser qu'il causait la ruine de son âme. Alors une grande pitié l'envahissait, d'autant plus poignante qu'elle était foncièrement égoïste. Mais de tels moments étaient rares. Sa curiosité de la vie, d'abord éveillée par lord Henry au cours de leur entretien dans le jardin d'Hallward, semblait croître à mesure qu'il la satisfaisait. Plus il savait, plus il désirait savoir. La pâture qu'il jetait à ses folles fringales ne servait qu'à les rendre plus exigeantes.

Néanmoins il gardait encore quelque contrainte et, en tout cas, le souci de ses obligations mondaines. Une ou deux fois par mois, l'hiver, et chaque mercredi soir, durant la saison, sa belle demeure s'ouvrait à la société, et il engageait les musiciens les plus célèbres du moment pour charmer ses invités des surprises de leur art. Ses petits dîners, que lord Henry l'aidait toujours à organiser, étaient réputés, tant pour l'heureux choix et l'habile distribution des convives que pour la décoration de la table, où le goût le plus exquis présidait à l'agencement subtil et harmonieux des fleurs exotiques, du linge brodé, de l'antique vaisselle d'or et d'argent. À dire vrai, bien des hommes, surtout parmi les plus jeunes, reconnaissaient ou croyaient reconnaître en Dorian Gray la vivante réalisation d'un idéal mainte fois entrevu dans leurs rêves d'Eton ou d'Oxford : un idéal conciliant le meilleur de la culture de l'humaniste avec toute la grâce, la distinction et la parfaite politesse d'un citoyen du monde. À leurs yeux, Dorian se rangeait parmi ces mortels que Dante nous montre ambitieux « de se hausser jusqu'à la perfection par le culte de la beauté ». Il était, comme Gautier, « un homme pour qui le monde visible existe ».

Assurément, la Vie était pour lui le premier et le plus grand de tous les arts ; à celui-là tous les autres n'étaient guère qu'une introduction. La Mode qui, pour un temps, confère à la fantaisie pure un caractère d'universalité, et le Dandysme qui, à sa façon, vise à défendre l'absolu modernisme de la Beauté, exercèrent sur lui une attirance bien naturelle. Ses façons de s'habiller, les originalités qu'il affectait à l'occasion, avaient une influence marquée sur la jeunesse dorée des bals de Mayfair et des clubs de Pall Mall. Les élégants le copiaient en tout, et c'était à qui reproduirait l'insaisissable charme de gracieux raffinements de toilette, auxquels, pour sa part, il n'attachait qu'une importance relative.

Car, s'il n'était que trop disposé à accepter le rôle qui s'était offert à lui, sitôt sa majorité ; s'il trouvait un réel et subtil plaisir à penser qu'il pouvait fort bien devenir pour le Londres de son temps ce que jadis, sous Néron, l'auteur du *Satyricon* avait été pour la Rome impériale ; pourtant, au fond du cœur, il se sentait de plus hautes aspirations que celle d'être un simple *arbiter elegantiarum,* et d'avoir à décider sur le port d'un bijou, le nœud d'une cravate, le jeu d'une canne. Il avait l'ambition d'élaborer un nouveau plan de vie, qui s'inspirerait d'une philosophie raisonnée, de principes rigoureusement enchaînés, et dont le suprême achèvement serait la spiritualisation des sens.

Le culte des sens a été souvent décrié, et à juste titre : un instinct naturel inspire aux hommes la terreur de passions et de sensations qui leur semblent plus fortes qu'eux-mêmes, et qu'ils ont conscience de partager avec les formes inférieures du monde organique. Mais Dorian Gray estimait que la vraie nature des sens n'avait jamais été bien comprise, qu'ils avaient gardé leur animalité sauvage uniquement parce qu'on avait voulu les soumettre par la famine, ou les tuer à force de souffrance, au lieu de chercher à en faire les éléments d'une spiritualité nouvelle, ayant pour trait dominant une sûre divination de la beauté. Quand il considérait la marche de l'homme à travers l'Histoire, il était poursuivi par une impression d'irréparable dommage. Que de choses on avait sacrifiées, et combien vainement ! Des privations sauvages, obstinées, des formes monstrueuses de martyre et d'immolation de soi, nées de la peur, avaient abouti à une dégradation plus épouvantable que la dégradation tout imaginaire qu'avaient voulu fuir de pauvres ignorants : la Nature, dans sa merveilleuse ironie, avait amené les

anachorètes à vivre dans le désert, mêlés aux animaux sauvages ; aux ermites, elle avait donné pour compagnons les bêtes des champs.

Oui, bientôt, selon la prophétie de lord Henry, un nouvel Hédonisme allait paraître qui transformerait la vie et la sauverait de ce puritanisme rêche et grimaçant dont notre époque voit le curieux réveil. Certes, l'Hédonisme accueillerait les services de l'intelligence, mais il rejetterait toute théorie et tout système impliquant le sacrifice d'un mode quelconque d'expérience passionnelle. Son but serait l'expérience même et non les fruits de l'expérience, si remplis fussent-ils de douceur ou d'amertume. Ni de l'ascétisme qui mortifie les sens, ni du vulgaire libertinage qui les hébète, il ne voudrait rien entendre. Mais il enseignerait à l'homme à se concentrer dans les moments d'une vie qui n'est elle-même qu'un moment.

Qui de nous ne s'est éveillé parfois avant l'aurore, soit au sortir d'une de ces nuits sans rêve qui feraient presque aimer la mort, soit après quelque nuit d'épouvante et d'ivresse monstrueuse, hantée pour notre cerveau de fantômes plus terribles que toute réalité et grouillants de cette vie intense qui marque tous les grotesques et fait le charme impérissable de l'art gothique, — cet art dont il semblerait qu'il est vraiment spécial aux esprits tourmentés du mal de rêverie ? Lentement, des doigts pâles glissent dans les rideaux qui semblent s'agiter. Imprécises et fantasmagoriques, les ombres muettes gagnent en rampant les coins de la chambre et s'y blottissent. Au dehors, c'est l'éveil des oiseaux dans les branches, le bruit des hommes se rendant au travail, les soupirs et les sanglots du vent descendu des collines et qui erre autour de la maison silencieuse, comme s'il hésitait entre la crainte d'en éveiller les hôtes endormis et le devoir de tirer le sommeil de sa grotte empourprée. Voile après voile, se lève la gaze fine de la pénombre et, par degrés, les choses reprennent leurs formes et leurs couleurs : nous assistons au travail de l'aurore lorsqu'elle reconstruit le monde sur l'antique modèle. Les pâles miroirs retrouvent leur vie mimée. Les flambeaux éteints sont à leur place de la veille et, près d'eux, reposent encore le livre à demi coupé de nos dernières études, la fleur montée rapportée du bal, la lettre que nous n'osâmes lire peut-être, ou que nous lûmes trop souvent. Rien ne semble changé. Du sein des ombres irréelles de la nuit, c'est la vie réelle qui revient sous ses traits familiers. Il nous faut la reprendre où nous l'avions laissée. Alors nous envahit le sentiment pénible d'avoir à relancer

notre énergie dans le même cercle fastidieux d'habitudes stéréotypées. Ou bien c'est un désir fou d'ouvrir quelque matin les paupières sur un monde refait à neuf, durant la nuit, pour notre plus grande joie ; un monde, où les êtres auraient d'autres formes et d'autres couleurs, seraient transformés, cacheraient des secrets nouveaux ; un monde, dans lequel le passé n'aurait plus ou presque plus de place, et en tout cas ne survivrait que dépouillé de toute forme consciente d'obligation et de regret : car, d'une joie même, le souvenir a son amertume, et le rappel d'un plaisir n'est jamais sans douleur.

Créer des mondes irréels comme ceux-là, semblait à Dorian le vrai but, l'un tout au moins des vrais buts de la vie. Dans sa chasse aux sensations à la fois neuves et exquises, toutes renfermant cette part d'étrangeté sans quoi il n'est point de rêve, il lui arrivait souvent d'adopter des façons de penser qu'il savait complètement étrangères à sa nature ; il s'abandonnait à leur subtile influence ; puis, une fois saisie leur teinte, pour ainsi dire, et satisfaite sa curiosité d'esprit, il les abandonnait avec cette curieuse indifférence qui, loin d'exclure l'ardeur vraie du tempérament, en est souvent une condition, d'après certains psychologues modernes.

Le bruit courut un moment qu'il allait entrer dans l'Église catholique romaine ; et le fait est que ses rites eurent toujours beaucoup d'attrait pour lui. Le sacrifice quotidien, plus saisissant en vérité que tous les sacrifices du monde antique, le remuait autant par son défi superbe à l'évidence des sens que par la simplicité primitive de ses éléments, et par tout ce qu'il y a d'éternellement poignant dans la grande tragédie humaine qu'il cherche à symboliser. Il aimait à s'agenouiller sur les dalles de marbre froid, et à suivre tous les mouvements du prêtre, en ses vêtements raides et fleuris, quand, de ses mains blanches, il écartait lentement le voile du tabernacle, ou bien élevait très haut l'ostensoir à chapelle orfévri, contenant la pâle hostie que si volontiers, parfois, on reconnaîtrait pour le *panis cœlestis,* pour le vrai pain des anges ; ou encore, quand revêtu des habits de la Passion du Christ, il rompait l'hostie dans le calice et pour ses péchés se frappait la poitrine. Les encensoirs fumants que des enfants, graves sous la dentelle et la pourpre, balançaient dans l'air comme de grandes fleurs dorées, exerçaient sur lui une subtile fascination. Il ne se retirait guère sans jeter un regard d'étonnement sur les noirs confessionnaux, mordu du désir de

s’asseoir dans leur demi-obscurité, pour entendre hommes et femmes conter à voix basse la véridique histoire de leur vie.

Mais jamais il ne commit l’erreur d’arrêter son développement intellectuel par l’acceptation formelle d’un système et d’un credo ; ni de prendre pour une maison où abriter sa vie, une auberge tout au plus suffisante pour y passer une nuit, ou même quelques heures d’une nuit oubliée des étoiles et de la lune voyageuse. Il y eut une période où le mysticisme l’attira par sa merveilleuse puissance à parer d’étrangeté les choses les plus communes, et par le cortège d’antinomies subtiles dont il semble inséparable. Puis il pencha vers les doctrines matérialistes du Darwinisme allemand, trouva un indicible plaisir à rapporter les pensées et les passions humaines à telle cellule grise du cerveau, à tel nerf blanchâtre du corps, et se plut à admettre que l’esprit fût absolument dépendant de certains états, sains ou morbides, pathologiques ou normaux, de l’organisme. Mais, nous l’avons déjà noté, jamais aucune théorie de la vie ne compta vraiment pour lui, en regard de la vie elle-même. Il était intimement pénétré de la stérilité de toute spéculation intellectuelle, dès qu’on la sépare de l’action et de l’expérience. Il estimait que les sens, tout autant que l’âme, ont des mystères spirituels à nous révéler.

C’est ainsi qu’il étudia quelque temps les parfums, s’initiant aux secrets de leur fabrication, distillant les huiles aromatiques et brûlant les gommes odorantes de l’Orient. Il entrevit qu’il n’est pas un seul état d’esprit qui n’ait son correspondant dans la vie sensorielle, et il s’attacha à découvrir la vraie nature de ces rapports : par quelle vertu l’encens nous porte au mysticisme, l’ambre aux passions de l’amour, par quels effluves les violettes réveillent en nous le souvenir des amours défuntes, et d’où vient que le musc trouble le cerveau et le sampac l’imagination. Il essaya mainte fois d’établir une vraie psychologie des parfums, d’analyser les diverses influences des racines aux senteurs douces, des fleurs chargées d’un troublant pollen, des baumes aromatiques, des bois sombres et odoriférants, du nard indien qui débilite, de l’hovénia qui affole les hommes, et de l’aloès qui peut, dit-on, délivrer l’âme de la mélancolie.

À une autre époque, il se consacra tout entier à la musique. Dans une vaste chambre aux fenêtres treillissées, au plafond rouge et or, aux murs laqués vert olive, il donna de curieux concerts, où de folles gypsies tiraient

de leurs petites cithares une musique presque sauvage, où de graves Tunisiens, en châles jaunes, pinçaient les cordes tendues de luths monstrueux, tandis que des nègres grimaçants tapaient, à coups monotones, sur leurs tambours de cuivre et que de secs Hindous enturbannés, accroupis sur des nattes écarlates, soufflant dans de longues flûtes de roseau ou de bronze, charmaient, ou feignaient de charmer de grands serpents à capuchon et d'horribles vipères cornues. Il y avait des moments où les rudes intervalles et les criantes dissonances de ces musiques barbares avaient prise sur lui, alors que ni la grâce de Schubert, ni l'adorable tristesse de Chopin, ni même les puissantes harmonies de Beethoven n'arrivaient à captiver son oreille. Il avait rassemblé de toutes les parties du monde les plus étranges instruments qu'on pût trouver, soit dans les tombeaux des peuples disparus, soit chez les rares tribus sauvages échappées au contact des civilisations d'Occident ; et sa joie était de les manier, et d'essayer d'en jouer. Il possédait le mystérieux *juruparis* des Indiens du Rio Negro, que les femmes ne sont pas admises à regarder, et que les jeunes gens eux-mêmes ne peuvent voir qu'après l'épreuve du jeûne et de la flagellation. Il avait les jarres de terre des Péruviens, d'où l'on tire des cris perçants d'oiseaux ; des flûtes d'os humains, comme celles qu'entendit au Chili Alfonso de Ovalle ; les jaspes verts sonnants qu'on trouve près de Cuzco et qui donnent une note d'une douceur singulière. Il avait aussi des gourdes peintes, remplies de cailloux, qui, lorsqu'on les secouait, rendaient un bruit de crécelle ; et la longue *clarin* des Mexicains dont on joue, non pas en soufflant, mais en humant l'air ; et le *ture* rauque des tribus de l'Amazone, dont sonnent les sentinelles, juchées tout le long du jour sur de hauts arbres, et qui s'entend, dit-on, à trois lieues de distance, et le *teponaztli*, qui se compose de deux languettes de bois vibrantes, et que l'on frappe avec des baguettes enduites au préalable d'une gomme élastique provenant du suc laiteux de certaines plantes ; et les *yotl* des Aztèques, sortes de grelots suspendus en grappes comme des raisins ; et encore, un énorme tambour cylindrique, couvert de grandes peaux de serpents : Bernard Diaz qui en vit un semblable, lorsqu'il entra avec Cortez dans le temple du Mexique, nous a laissé une saisissante description de sa lugubre résonance. Séduit par le caractère fantastique de ces instruments, Dorian trouvait un singulier plaisir à songer que l'Art, tout comme la Nature, possède ses monstres aux formes bestiales et à la voix hideuse. Cependant il ne tardait guère à s'en fatiguer. Il revenait alors

occuper sa loge à l'Opéra, seul ou avec lord Henry. L'audition de *Tannhäuser* le jetait dans le ravissement ; il découvrait dans le Prélude de ce chef-d'œuvre une interprétation de la tragédie même de son âme.

À un autre moment il se mit à étudier les pierres précieuses. On le vit, dans un bal costumé, paraître en Anne de Joyeuse, Grand Amiral de France, sous un habit couvert de cinq cent soixante perles. Pendant des années ce goût fut chez lui une hantise, et l'on peut bien affirmer qu'il ne lui passa jamais. Il consacrait souvent des journées entières à classer et reclasser dans leurs casiers les diverses gemmes de sa collection ; entre autres, le chrysobéryl vert olive, qui tire sur le rouge à la lueur des lampes ; la cymophane, que traverse une ligne d'argent ; le péridot, vert pistache ; les topazes, où brillent l'incarnat de la rose et l'or du vin ; les escarboucles, rouges comme le feu, dont les étoiles jettent quatre rais tremblants ; la pierre de cinnamome, à l'éclat de flamme ; les spinelles oranges et violets ; et les améthystes, aux couches de rubis et de saphir alternées. Il aimait l'or rouge de la pierre de soleil, la blancheur perlée de la pierre de lune, et l'arc-en-ciel brisé de la laiteuse opale. Il avait fait venir d'Amsterdam trois émeraudes, d'une grosseur et d'une richesse de ton extraordinaires, et possédait une turquoise de *la vieille roche* que lui enviaient tous les connaisseurs.

Concernant ces mêmes pierres précieuses, il découvrit de fantastiques histoires. La *Clericalis Disciplina* d'Alphonso fait mention d'un serpent dont les yeux étaient d'hyacinthe véritable ; et la légende d'Alexandre veut que le Conquérant d'Emathie ait trouvé dans la vallée du Jourdain des serpents « sur l'échine desquels poussaient des colliers de vraies émeraudes ». Philostrate raconte qu'il y avait une gemme dans le cerveau du Dragon, et qu'il suffisait « de présenter au monstre des lettres d'or et une robe de pourpre » pour le plonger dans un sommeil magique et l'égorger sans peine. Selon le grand alchimiste Pierre de Boniface, le diamant rendait invisible, et l'agate de l'Inde, éloquent. La cornaline apaisait la colère, l'hyacinthe provoquait le sommeil et l'améthyste dissipait les fumées du vin. Le grenat chassait les démons et l'hydropicus décolorait la lune. L'éclat de la sélénitis croissait et décroissait avec la lune. Le meloceus, qui découvrait les voleurs, ne cédait qu'au sang de chevreau. Leonardus Camillus avait vu une pierre blanche, tirée du cerveau d'un crapaud

fraîchement tué, et qui était un antidote certain contre les poisons. Le bézoard qu'on trouvait dans le cœur de la gazelle d'Arabie, avait le pouvoir magique de guérir de la peste. Selon Démocrite, l'aspilate qui était dans le nid de certains oiseaux d'Arabie, préservait ceux qui la portaient de tout danger du feu.

Le roi de Ceylan, lors de son couronnement, parcourait à cheval toute la ville, un gros rubis à la main. Le palais du Prêtre-Jean avait des portes « faites de sarde, où était gravée la corne du serpent cornu, si bien que personne ne pouvait y introduire de poison ». Sur le faîte étaient deux pommes d'or enfermant deux escarboucles : « ainsi l'or brillait le jour et les escarboucles la nuit. » L'étrange roman de Lodge, une *Perle d'Amérique*, explique que dans la chambre de la reine, « à travers de clairs miroirs de chrysolithes, d'escarboucles, de saphirs et de vertes émeraudes, on pouvait contempler, enchâssées dans l'argent toutes les chastes dames du monde ». Marco Polo conte qu'il a vu les habitants de Zipangu placer des perles roses dans la bouche des morts. Un monstre marin, amoureux d'une perle, dévora le plongeur qui l'avait prise et portée au roi Péroz et, pendant huit lunes, se lamenta sur cet enlèvement. Quand le dit roi fut attiré par les Huns dans une grande fosse, il jeta la perle au loin, raconte Procope, et personne ne put jamais la retrouver, bien que l'empereur Anastase en eut promis cinq cents livres d'or monnayé. Le roi de Malabar aurait montré à certain Vénitien un rosaire de trois cent quatre perles, une en l'honneur de chacun des dieux qu'il adorait.

Quand le duc de Valentinois, fils d'Alexandre VI, vint rendre visite au roi de France Louis XII, son cheval, au dire de Brantôme, fléchissait sous les feuilles d'or, et son chapeau portait deux rangs de rubis aux feux éblouissants. Charles d'Angleterre montait avec des étriers garnis de quatre cent vingt et un diamants. Richard II avait une cotte couverte de rubis balais, laquelle on estimait à trente mille marcs. Henry VIII, se rendant à la Tour avant son couronnement, portait, d'après la description de Hall, « une tunique d'or bosselé dont le devant était orné de diamants et autres pierres précieuses ; à son col pendait un baudrier de gros rubis balais ». Les favoris de Jacques I^{er} portaient en boucles d'oreilles des émeraudes montées sur filigrane d'or. Édouard II donna à Piers Gaveston une ramure complète en or rouge relevé de jacinthes, un collier de roses d'or ornées de turquoises et

un casque *parsemé* de perles. Henry II portait des gants enrichis de pierreries et qui lui montaient jusqu'au coude ; son gantelet de fauconnerie était attaché par douze rubis et cinquante-deux grosses perles d'Orient. Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne de la race des Valois, avait un chapeau ducal garni de perles piriformes et orné de saphirs.

Quelle vie exquise que cette vie d'autrefois ! Quelle magnificence dans son décor, dans ses solennités ! Rien qu'à en lire la description, qui ne serait émerveillé de ce luxe disparu ?

Dorian tourna ensuite sa curiosité vers les broderies et les tapisseries que les peuples de l'Europe du Nord employèrent, en guise de fresques, au décor de leurs froids logis. À mesure qu'il explorait le sujet — avec son habituelle et prodigieuse aisance à se laisser absorber, sur le moment, par tout ce qu'il faisait — il éprouvait une sorte de tristesse à constater quels ravages exerce le temps sur les plus ravissantes merveilles. Lui, du moins, il échappait à cette fatalité. Les étés avaient beau succéder aux étés, des générations de jonquilles d'or s'épanouir et mourir, et les nuits d'horreur répéter l'histoire de leurs abominations, aucun changement ne s'accusait en lui. Il n'était point d'hiver pour flétrir son visage et ternir la fleur de sa fraîche beauté. Quel contraste avec ces objets, de fragile matière ! Où donc sont-ils disparus ? Où donc est la grande robe safran que, dans un combat, les dieux disputèrent aux géants, et que de brunes jouvencelles avaient tissée pour la joie d'Athéna ? Qu'est devenu l'immense velarium tendu par Néron au-dessus du Colisée de Rome, ce titanesque pavillon de pourpre où l'on voyait représentés les cieux étoilés et Apollon conduisant un char attelé de blancs coursiers aux rênes d'or ? Qu'il eut aimé voir les curieuses serviettes de table, brodées pour le prêtre du Soleil, où s'étalaient toutes les friandises et tous les mets qu'on peut souhaiter pour un festin ! Et le drap mortuaire du roi Chilpéric, avec ses trois cents abeilles d'or. Et ces robes fantastiques, contre lesquelles fulminait l'évêque de Pont, représentant « des lions, des panthères, des ours, des chiens, des forêts, des rochers, des chasseurs, bref, tout ce qu'un peintre peut copier de la nature ». Et ce pourpoint que jadis porta Charles d'Orléans, sur les manches duquel étaient brodées les strophes de la chanson : *Madame, je suis tout joyeux,* avec la musique dessinée au fil d'or au-dessus des paroles, chacune des notes — carrées en ce temps-là — formée de quatre perles. Il avait lu comment,

au palais de Reims, on prépara, pour recevoir la reine Jeanne de Bourgogne, une chambre décorée « de treize cent vingt et un perroquets faits au point de broderie et blasonnés aux armes du roi, plus cinq cent soixante et un papillons dont les ailes étaient ornées, en même façon, des armes de la reine, le tout fait en or ». Catherine de Médicis s'était fait faire un lit de deuil en velours noir parsemé de croissants et de soleils. Les rideaux en étaient de damas, historiés de couronnes et de guirlandes de feuillage sur fond d'or et d'argent, et bordés sur toute la lisière de motifs de perles. Contre les murs de la chambre, les devises de la reine pendaient en longues rangées, découpées en velours noir sur drap d'argent. Louis XIV avait, dans son appartement, des caryatides hautes de quinze pieds, en broderies d'or. Le lit de parade de Sobieski, roi de Pologne, était fait d'un brocart d'or de Smyrne, où des turquoises dessinaient des versets du Koran ; les supports en étaient de vermeil, richement ciselés et ornés à profusion de médaillons d'émail et de pierreries ; il avait été pris aux Turcs campés devant Vienne, et l'étendard de Mahomet avait flotté sous l'étincelante dorure de son baldaquin.

Ainsi, pendant une année entière, Dorian ne cessa de réunir les plus beaux spécimens de tissus et de broderies qu'il put trouver. Il se procura ces délicates mousselines de Delhi, finement brochées de palmettes d'or et incrustées d'ailes chatoyantes de scarabées ; et ces gazes du Deccan, si diaphanes qu'on les appelle en Orient : « air tissé », « eau courante », « rosée du soir ». Il possédait aussi de curieuses draperies javanaises à personnages ; d'artistiques tentures jaunes de la Chine ; des livres aux reliures de satin fauve et de belle soie bleue, ornementées de *fleurs de lys,* d'oiseaux, ou de vignettes ; des voiles de *lacis* en point de Hongrie, des brocarts siciliens, de rigides velours espagnols, des broderies de Géorgie avec leurs sequins dorés, et des *foukousas* japonais, riches de leurs ors verdâtres et de leurs oiseaux aux merveilleux plumages.

Sa passion n'était pas moins marquée pour les ornements ecclésiastiques et tout ce qui regarde le service de l'Église. Dans de longs coffres de cèdre, qui garnissaient la galerie ouest de sa demeure, il avait rassemblé quantité de beaux et rares spécimens de ce qui est, réellement, la parure de l'épouse du Christ, contrainte à cacher sous la pourpre, les bijoux, et le fin linon, son corps blême et macéré, son corps consumé par la souffrance volontaire et

couvert des blessures de sa propre pénitence. Il possédait une chape magnifique, en soie cramoisie damassée d'or, où des grenades vermeilles répétaient un motif stylisé de fleurs à six pétales, cantonnées de pommes de pin héraldiques en broderie de perles fines. Les orfrois étaient divisés en panneaux représentant des épisodes de la vie de la Vierge, et, sur le chaperon, la scène du Couronnement était brodée en soies multicolores. C'était un ouvrage italien du XV^e^ siècle. Une autre chape était de velours vert, avec une broderie de feuilles d'acanthe groupées en forme de cœur, d'où, hautes sur tige, de blanches fleurs s'élançaient, rendues en tous leurs détails au moyen de fils d'argent et de cristaux colorés. Le fermail portait une tête de séraphin, brodée en haut relief au fil d'or. Les orfrois étaient d'un damas de soie rouge et or constellé des médaillons d'une foule de saints et de martyrs, parmi lesquels saint Sébastien. Il avait aussi des chasubles, de soie couleur d'ambre, de soie bleue et de brocart vermeil, de soie jaune damassée et de drap d'or, représentant la Passion et le Crucifiement du Christ, brodées de lions, paons et autres emblèmes ; des dalmatiques de satin blanc, de damas de soie rose, décorées de tulipes, de dauphins et de *fleurs de lys ;* des devants d'autel de velours cramoisi et de lin bleu ; nombre de corporaux, de voiles de calices, et de suaires. Les offices mystiques auxquels servaient ces divers objets, faisaient appel à son imagination.

Car ces trésors divers qu'il rassemblait dans sa jolie demeure, n'étaient autre chose pour lui qu'un moyen d'oubli, une façon d'échapper pour quelque temps à une terreur dont il craignait parfois de ne pouvoir soutenir la violence. Contre les murs de la salle, maintenant solitaire et fermée, où s'étaient écoulés tant de jours de son enfance, il avait suspendu de ses propres mains le terrible portrait, dont les traits changeants lui présentaient la réelle dégradation de sa vie ; et, devant l'image, il avait drapé, en façon de rideau, l'antique suaire de pourpre et d'or. Il restait parfois plusieurs semaines sans remonter à cette chambre, oublieux de la hideuse peinture, revenu à sa belle insouciance et à sa folle gaieté, repris tout entier par la passion de vivre. Puis brusquement, une nuit, à la dérobée, il sortait de chez lui, gagnait Blue Gate Fields et ses horribles bouges, où il restait des jours et des jours, jusqu'à ce qu'on l'en chassât. Au retour, il s'asseyait devant le portrait, tantôt le maudissant et s'exécrant lui-même, tantôt, au contraire,

débordant de cet orgueil d'individualisme qui entre pour moitié dans la séduction du péché, et souriant avec un secret plaisir au disgracieux fantôme sur qui retombait le fardeau qui aurait dû lui échoir.

Au bout de quelques années, tout long séjour hors d'Angleterre lui devint insupportable. Il renonça à la villa qu'il partageait à Trouville avec lord Henry, aussi bien qu'à la petite maison blanche d'Alger, toute close de murs, où ils avaient passé plusieurs hivers ensemble. Il détestait se séparer du portrait qui tenait une telle place dans sa vie ; et, de plus, il redoutait qu'on ne réussît, en son absence, à pénétrer dans la chambre mystérieuse, en dépit des barres éprouvées qu'il avait fait poser sur la porte.

Il savait parfaitement que rien n'y parlerait à des intrus. À la vérité, le portrait, sous son masque de turpitude et de laideur, continuait à lui ressembler d'une manière frappante, mais que pouvait révéler cette ressemblance ? Il se rirait un peu de qui lui en ferait grief. Cette peinture n'était pas son œuvre. Qu'avait-il à voir dans son expression, si basse et si méprisable fût-elle ? Il pourrait même tout raconter, qu'on ne le croirait pas.

Et cependant il avait peur. Parfois, au cours de villégiatures dans son vaste domaine du Nottinghamshire, où il recevait les jeunes gens élégants de sa caste, ses compagnons préférés, et étonnait le comté par le luxe effréné et l'éblouissante splendeur de son train de vie, il lui arrivait de quitter brusquement ses invités, et de courir à Londres, pour s'assurer que nul n'avait enfoncé la porte et que le portrait était toujours là. S'il avait été volé ? Cette seule idée le glaçait d'épouvante. Alors, à coup sûr, le monde connaîtrait son secret. Qui sait s'il ne s'en doutait pas déjà ?

Car si Dorian exerçait une séduction sur bien des gens, à beaucoup d'autres il n'inspirait que méfiance. Il se vit presque blackboulé par un club du West-End, alors que naissance, position sociale, tout le qualifiait pour en devenir membre ; et l'on racontait qu'un de ses amis l'ayant un jour fait entrer dans le fumoir du Churchill, aussitôt le duc de Berwick et un autre gentleman avaient affecté de se lever et de sortir. D'étranges histoires couraient sur son compte, depuis qu'il avait passé la vingt-cinquième année. On prétendait l'avoir vu se quereller avec des matelots étrangers dans un bouge perdu de Whitechapel ; il fréquentait, disait-on, des voleurs et de faux monnayeurs et était initié aux mystères de leur profession. Ses inexplicables absences étaient notoires, et quand il faisait sa réapparition

dans la bonne société, les hommes chuchotaient dans les coins, le croisaient en ricanant, ou le tenaient sous leurs regards froidement inquisiteurs, comme s'ils s'étaient juré de pénétrer son secret.

Il ne prêtait naturellement aucune attention à ces sortes d'insolences, à ces manques d'égards calculés ; et la plupart des gens estimaient que la franche bonhomie de ses manières, l'ingénuité charmante de son sourire, la grâce infinie de cette miraculeuse jeunesse qui semblait se refuser à le quitter jamais, étaient à elles seules une réponse suffisante à ce qu'ils appelaient les calomnies répandues contre lui. On n'en remarquait pas moins que, parmi ses compagnons, plusieurs qui avaient été des plus liés avec lui, n'avaient guère tardé à paraître le fuir. On voyait, dans les salons, des femmes qui l'avaient éperdument aimé, qui pour lui avaient bravé la censure et défié les convenances, pâlir de honte et d'horreur si Dorian venait à entrer.

Mais les scandales qu'on allait chuchotant, ne faisaient qu'accroître à bien des yeux son étrange et dangereux charme. Sa grande fortune aussi lui était un gage de sécurité. La société, tout au moins la société civilisée, n'accorde jamais une foi très empressée au mal qu'on peut dire de gens riches et séduisants. Elle sent d'instinct que les belles manières importent plus que les bonnes mœurs et, dans son opinion, la plus haute respectabilité est loin de valoir la possession d'un bon *chef.* C'est, en somme, une piètre consolation d'apprendre que l'hôte chez qui on a mal dîné, ou bu un vin médiocre, est irréprochable dans sa vie privée. Toutes les vertus cardinales ne sauraient racheter des *entrées* moitié froides, comme l'observait lord Henry, un jour qu'on débattait ce sujet, et les arguments ne manqueraient sans doute pas en faveur de sa thèse.

Car les règles de la bonne société sont ou devraient être les mêmes que celles des beaux-arts. D'absolue nécessité, la forme y est requise. On y voudrait la solennité d'une cérémonie, avec tout ce qu'elle comporte d'artificialité ; autant de conventions que dans les pièces romantiques, mais avec l'esprit et la beauté qui en font le charme. Le manque de sincérité est-il donc une chose si terrible ? Je ne le pense pas. C'est simplement une méthode qui nous permet de multiplier nos personnalités.

Telle, en tout cas, était l'opinion de Dorian Gray. Il s'étonnait volontiers des vues de certains psychologues, assez naïfs pour concevoir le *Moi*

humain comme un être simple, permanent, de tout repos, d'une seule et même essence. Selon lui, l'homme était un être doué de myriades de vies et de myriades de sensations, une créature complexe et multiforme, portant en elle-même d'étranges héritages de pensée et de passion, infectée jusque dans sa chair des monstrueuses maladies de générations défuntes. À sa maison de campagne, il allait volontiers rêver dans la galerie nue et froide des portraits de famille. Il se plaisait à examiner les traits variés de ces ancêtres dont le sang coulait dans ses veines. C'était, ici, Philippe Herbert, dont Francis Osborne, dans ses *Mémoires sur les règnes de la reine Élizabeth et du roi Jacques,* nous apprend qu'il fut « cajolé de la Cour pour sa jolie figure, laquelle ne lui demeura guère ». Était-ce la vie du jeune Herbert qu'il menait parfois ? Quelque germe étrange et empoisonné s'était-il transmis d'organisme en organisme pour se glisser enfin dans son propre corps ? Était-ce l'obscur souvenir de cette grâce trop tôt flétrie qui l'avait poussé, si subitement et sans cause appréciable, à formuler, dans l'atelier de Basil, la folle prière qui avait changé toute sa vie ? Ici, vêtu d'un pourpoint rouge brodé de vermeil, d'un surtout enrichi de pierreries, en collerette et manchettes à franges d'or, se tenait sir Anthony Sherard, debout, ses armes d'argent et de sable à ses pieds. Que lui avait légué cet homme ? À l'amant de Jeanne de Naples devait-il quelque héritage de péché et de honte ? Vivait-il simplement, en actions, les rêves que le défunt n'avait osé réaliser ? Ici, sortant d'une toile pâlie, souriait lady Élizabeth Devereux, en bonnet de gaze, corsage de perles et manches à crevés roses. À la main droite elle tenait une fleur et, de la gauche, caressait les roses blanches et incarnates d'un collier d'émail. Sur une table, près d'elle, reposaient une mandoline et une pomme. De larges rosettes vertes couvraient ses petits souliers pointus. Dorian connaissait sa vie et les étranges histoires qu'on racontait de ses amoureux. Avait-il en lui-même un peu de son tempérament ? Les yeux en amande, aux lourdes paupières, semblaient le regarder d'étrange façon. Et Georges Willoughby, avec sa perruque poudrée et ses mouches fantastiques ? Comme il semblait mauvais ! Son visage était sombre, et l'on eût dit ses lèvres sensuelles tordues par le dédain. Des poignets de fine dentelle retombaient sur ses mains jaunes et maigres, surchargées de bagues. Petit-maître du XVIII^{e} siècle, il avait été, dans sa jeunesse, l'ami de lord Ferrars. Et le second

lord Berkenham, compagnon du prince régent dans ses jours les plus débridés, et l'un des témoins de son mariage secret avec M^me^ Fitzherbert ? Qu'il était fier et qu'il était beau, sous ses boucles châtain clair, dans sa pose insolente ! Quelles passions lui avait-il léguées ? Le monde l'avait tenu pour infâme. Il avait présidé les orgies de Carlton House. L'étoile de la Jarretière scintillait sur sa poitrine. À côté du sien pendait le portrait de son épouse, pauvre femme pâlotte, aux lèvres minces, de noir vêtue. De celle-là aussi, le sang coulait dans ses veines. Que tout cela semblait donc étrange ! Et sa mère, avec ce visage qui rappelait lady Hamilton, avec ces lèvres fraîches et humectées de vin ? Certes, il savait ce qu'il tenait d'elle : la beauté et la passion de la beauté d'autrui. Elle lui riait, dans sa robe ouverte de bacchante. Des feuilles de vigne ornaient ses cheveux. Un flot pourpre s'épandait de la coupe qu'elle tenait à la main. Les tons chair de la peinture avaient pâli, mais les yeux étaient restés merveilleux de profondeur et d'éclat. Ils semblaient le suivre de place en place.

Outre nos aïeux de race, nous possédons des ancêtres littéraires, dont le type et le tempérament sont encore plus voisins des nôtres, et l'influence sur nous plus clairement définie. À certaines heures, il apparaissait à Dorian que l'histoire entière du monde n'était autre chose que le récit de sa propre vie, non telle qu'il l'avait réellement vécue et dans ses menues circonstances, mais telle que l'avait créée son imagination, telle qu'elle s'était déroulée dans son cerveau et dans ses désirs. Il avait l'impression de les avoir tous connus, ces étranges et terribles personnages qui avaient traversé la scène du monde, faisant du péché une telle merveille et prêtant au mal tant de subtilité. Il lui semblait que leurs existences, d'une façon indéfinissable, avaient été la sienne.

Le héros du merveilleux roman qui avait exercé tant d'influence sur sa vie, avait eu, lui aussi, de ces étranges imaginations. Il racontait, au chapitre VII, comment, couronné de laurier, pour que la foudre ne pût le frapper, il avait été Tibère, assis dans les jardins de Caprée et lisant les abominables livres d'Elephantis, tandis qu'autour de lui nains et paons faisaient la roue et que le joueur de flûte raillait le thuriféraire et ses coups d'encensoir. Devenu Caligula, en compagnie de jockeys aux livrées vertes et dans leurs écuries, il avait fait l'orgie et soupé dans une mangeoire d'ivoire, près d'un cheval au front ceint de pierreries. Domitien, il avait erré dans une galerie

garnie de miroirs de marbre, cherchant d'un œil hagard le reflet du glaive qui devait finir ses jours, et accablé de cet ennui, de ce terrible *tædium vitæ,* qui assaille ceux à qui la vie ne refuse rien. Il avait observé à travers une claire émeraude les sanglantes boucheries du Cirque, puis, dans une litière de perles et de pourpre que traînaient des mules ferrées d'argent, regagnant la Maison d'Or par la rue des Grenades, il avait entendu crier sur son passage : Salut, César Néron. Héliogabale enfin, mêlé aux femmes et le visage couvert de fards, il avait filé la quenouille ; et, faisant venir la Lune de Carthage, dans un mariage mystique, il l'avait donnée au Soleil.

Dorian ne se lassait pas de lire et de relire ce fantastique chapitre et les deux suivants, qui retraçaient, à la façon de curieuses tapisseries ou d'émaux habilement travaillés, les belles et redoutables images de ceux dont le vice, le sang et l'ennui, avaient fait des monstres ou des fous. Philippe, duc de Milan, qui tua sa femme et lui teignit la bouche d'un poison écarlate, pour que l'amant suçât la mort aux lèvres mortes de l'adorée. Pierre Barbo, le Vénitien, connu sous le nom de Paul II, qui voulut, dans sa vanité, prendre le titre de *Formosus,* et dont la tiare, estimée deux cent mille florins, fut achetée au prix d'un horrible péché. Jean-Marie Visconti, qui lançait sa meute à la chasse d'hommes vivants, et qui, assassiné, fut enseveli sous les roses par une fille de joie qui l'avait aimé. Le Borgia, sur son cheval blanc, escorté du fratricide, et le manteau souillé du sang de Perotto. Pietro Riario, le jeune archevêque de Florence, fils et mignon de Sixte IV, dont la beauté n'avait d'égale que la débauche, celui qui reçut Léonore d'Aragon dans un pavillon de soie blanche et cramoisie, plein de nymphes et de centaures, et qui dora un jeune garçon pour qu'il remplît l'office de Ganymède ou d'Hylas au festin. Ezzelin, dont rien ne pouvait guérir la mélancolie, sauf le spectacle de la mort, et qui avait la passion du sang vermeil, comme d'autres la passion du vin rouge ; fils du Diable, disait-on, il avait triché son père aux dés, dans une partie dont son âme était l'enjeu. Jean-Baptiste Cibo, qui prit par dérision le nom d'Innocent, et qu'un docteur juif ranima en infusant dans ses veines engourdies le sang de trois jeunes hommes. Sigismond Malatesta, amant d'Isotta et seigneur de Rimini, que Rome brûla en effigie comme ennemi de Dieu et des hommes, qui étrangla Polyssena avec une serviette, servit à Ginevra d'Este du poison dans une coupe d'émeraude, et, en l'honneur

d’une passion infâme, éleva une église païenne pour le culte chrétien. Charles VI, si éperdument épris de la femme de son frère, qu’un lépreux lui prédit la démence approchante ; plus tard, le cerveau malade et l’esprit égaré, rien ne pouvait l’apaiser que des cartes sarrasines représentant l’Amour, la Mort et la Folie. C’était encore, le pourpoint brodé, la toque enrichie de pierreries, les cheveux bouclés comme des feuilles d’acanthe, Griffonetto Baglioni, qui mit à mort Astorre et sa fiancée, Simonetto et son page, mais dont la beauté était telle que, tandis qu’il expirait sur la place jaune de Pérouse, ceux mêmes qui l’avaient haï ne pouvaient retenir leurs larmes et qu’Atalanta, qui l’avait maudit, voulut le bénir.

Tous ces personnages exerçaient sur Dorian une horrible attirance. Il les voyait la nuit, et le jour ils troublaient son imagination. La Renaissance recourait à d’étranges modes d’empoisonnement : par le casque, la torche enflammée, le gant brodé, l’éventail orfévri, la boule de senteur dorée, le collier d’ambre. Dorian Gray avait été empoisonné par un livre. À certains moments, le Mal n’était plus à ses yeux qu’un moyen de réaliser sa conception de la Beauté.

image de début de chapitre

CHAPITRE DOUZIÈME

C'ÉTAIT un neuf novembre, la veille de son trente-huitième anniversaire, comme il se le rappela bien souvent par la suite.

Il sortait de chez lord Henry, où il avait dîné, et par une nuit froide et brumeuse, emmitouflé dans d'épaisses fourrures, regagnait son logis. Il pouvait être onze heures. À l'angle de Grosvenor Square et de South Audley Street, dans le brouillard, un homme le croisa. Il

marchait à vive allure, le col de son ulster gris relevé, un sac de voyage à la main. Dorian le reconnut. C'était Basil Hallward. Saisi d'une peur étrange, inexplicable, il fit mine de ne l'avoir pas vu et pressa le pas vers sa demeure.

Mais Hallward, lui, l'avait aperçu. Dorian l'entendit s'arrêter d'abord sur le trottoir, puis s'élancer à sa poursuite. Quelques instants après, une main s'abattait sur son bras.

— Dorian ! Quelle chance inespérée ! Je sors de votre bibliothèque où je vous attendais dès neuf heures. Par pitié pour votre valet qui tombait de fatigue, j'ai fini par me retirer en lui recommandant d'aller dormir. Je prends le train de minuit pour Paris. Je tenais beaucoup à vous voir avant mon départ. Quand vous êtes passé près de moi, il m'a bien semblé que c'était vous, ou plutôt votre pelisse de fourrure. Pourtant je n'en étais pas sûr. Ne m'aviez-vous pas reconnu, non plus ?

— Dans ce brouillard, mon cher Basil ? Je n'arrive même pas à reconnaître Grosvenor Square. Je crois que ma maison se trouve par là quelque part ; mais je n'en voudrais pas jurer. Quel dommage que vous partiez ! Je ne vous ai pas vu depuis des siècles. Vous reviendrez bientôt, je pense ?

— Non, je quitte l'Angleterre pour six mois. J'ai l'intention de prendre un atelier à Paris, et de n'en sortir qu'une fois achevé un grand tableau que j'ai en tête. Mais ce n'est pas de moi que je voulais vous parler. Nous voici à votre porte. Entrons un moment. J'ai quelque chose à vous dire.

— J'en suis ravi. Seulement, n'allez-vous pas manquer votre train ? fit Dorian Gray, placide. Et montant quelques marches, d'un tour de clef il ouvrit sa porte.

La lueur d'un réverbère perçait avec peine le brouillard. Hallward consulta sa montre.

— J'ai du temps à revendre, répondit-il. Le train ne part qu'à minuit quinze, et il est tout juste onze heures. À dire vrai, quand je vous ai rencontré, j'étais en route pour le club. J'allais vous y chercher. Voyez-vous, je ne serai pas retardé par les bagages ; mes gros colis sont déjà partis. Ce sac est tout ce que j'emporte avec moi et je puis aisément gagner Victoria en vingt minutes.

Dorian Gray le regarda et sourit.

— Quelle tenue de voyage, pour un peintre à la mode ! Un sac Gladstone et un ulster ! Entrez vite, que le brouillard ne pénètre pas ! Et gardez-vous bien de me parler de choses sérieuses. Plus rien n'est sérieux de nos jours. Plus rien du moins ne devrait l'être.

Secouant la tête, Hallward entra. Il suivit Dorian dans la bibliothèque. Un feu de bois brûlait à belles flammes dans le large foyer. Les lampes étaient allumées et sur une petite table de marqueterie s'offrait, large ouverte, une cave à liqueurs hollandaise en vieil argent, avec des siphons d'eau de Seltz et de grands verres de cristal taillé.

— Vous le voyez, Dorian, votre domestique m'avait installé comme chez moi. Il m'a donné tout ce que je pouvais souhaiter, y compris vos meilleures cigarettes à bouts dorés. C'est une créature des plus hospitalières. Je le préfère bien au Français qui vous servait autrefois. Mais, à propos, qu'est-il donc devenu ?

Dorian haussa les épaules :

— Je crois qu'il a épousé la femme de chambre de lady Radley, et qu'il l'a établie à Paris comme couturière anglaise. L'*anglomanie,* paraît-il, est en ce moment fort à la mode en France. Entre nous, c'est assez niais, n'est-ce pas ? Non, voyez-vous, ce n'était pas du tout un mauvais domestique. Je n'ai jamais pu me faire à lui, mais en somme je n'avais rien à lui reprocher. On s'imagine parfois des choses ridicules. Il m'était réellement dévoué. Il a paru tout triste de me quitter. Encore un peu de brandy et de soda ? Ou, de préférence, du vin du Rhin et de l'eau de Seltz ? Pour ma part, c'est ce que je prends toujours. Il y en a sûrement dans la chambre à côté.

— Merci, je ne veux plus rien, dit le peintre. Et, se débarrassant de son chapeau et de son pardessus, il les jeta sur le sac de voyage, dans un coin de la chambre. Et maintenant, mon cher ami, j'ai à vous parler sérieusement. Ne prenez pas cet air revêche. Ma tâche en deviendrait par trop embarrassante.

— De quoi s'agit-il ? s'exclama Dorian avec sa vivacité habituelle, en se laissant tomber sur le canapé. Pas de moi, j'espère. Je suis excédé de ma personne, ce soir. Ah ! si je pouvais la changer pour une autre !

— Il s'agit de vous, répondit Hallward de sa voix la plus grave. Et ce que j'ai à vous dire ne peut se taire. Je ne vous tiendrai qu'une petite demi-heure.

Dorian eut un soupir et alluma une cigarette :

— Une demi-heure ! gémit-il.

— Ce n'est pas beaucoup vous demander, Dorian, d'autant que votre seul intérêt dictera mes paroles. Il est bon, je crois, que vous sachiez que tout Londres dit de vous les pires horreurs.

— Je n'ai nulle envie d'en rien savoir. J'aime les scandales qui touchent le prochain, mais les scandales qui me concernent moi-même ne m'intéressent pas. Il leur manque le charme de la nouveauté.

— Ils devraient vous intéresser, Dorian. Tout gentleman s'intéresse à son bon renom. Vous ne pouvez vouloir qu'on parle de vous comme d'un être vil et dégradé. Sans doute vous avez la naissance, la fortune et autres avantages de ce genre. Mais la naissance et la fortune ne sont pas tout. Remarquez que je ne crois rien de ces racontars. Du moins ne puis-je plus y croire, quand je vous vois. Le péché s'inscrit de lui-même sur le visage d'un homme. On ne saurait le dissimuler. On parle quelquefois de vices cachés. Il n'en existe pas. Les vices des méchants se révèlent dans les lignes de la bouche, dans la lourdeur des paupières, dans le galbe même de la main. L'an dernier, quelqu'un que je ne nommerai pas mais que vous connaissez bien, vint me prier de faire son portrait. Jamais encore je n'avais vu cet homme, ni entendu rien dire de lui, bien que j'en aie appris long depuis lors. Il m'offrit un prix extravagant. Je refusai de le peindre. Quelque chose dans la forme de ses doigts me faisait horreur. Je sais aujourd'hui que toutes mes suppositions étaient fondées. La vie de cet homme est effroyable. Mais de vous, Dorian, de vous qui m'offrez ce visage ouvert, innocent, candide, cette jeunesse intacte et merveilleuse, comment pourrais-je croire rien de mal ? Et pourtant je vous vois bien rarement, vous ne venez plus jamais à mon atelier : quand je suis loin de vous et que j'entends les abominations qu'on débite sur votre compte, je ne sais trop que dire. D'où vient, Dorian, qu'un homme comme le duc de Berwick quitte le salon du club, quand vous y entrez ? Et pourquoi, dans Londres, tant de gentlemen ne vont-ils jamais chez vous, pas plus qu'ils ne vous invitent chez eux ? Vous étiez autrefois

l'ami de lord Staveley. Je dînais avec lui la semaine dernière. Au cours de la conversation votre nom fut prononcé, à propos des miniatures prêtées par vous à l'exposition du Dudley. Staveley, fronçant les lèvres, déclara qu'il se pouvait que vous eussiez les goûts les plus artistiques, mais que vous étiez un homme tel qu'on devrait interdire à toute jeune fille pure de vous connaître et à toute femme chaste de s'asseoir dans une pièce où vous respirez. Je lui fis observer que j'étais de vos amis et lui demandai ce qu'il voulait dire par là. Il me l'expliqua. Il me l'expliqua ouvertement, devant tout le monde. J'entendis des choses horribles. D'où vient que votre amitié soit ainsi fatale aux jeunes gens ? Un malheureux garçon d'un régiment de la Garde s'est suicidé : vous étiez son grand ami. Sir Henry Ashton a dû quitter l'Angleterre avec un nom déshonoré : vous étiez son inséparable. Et que penser d'Adrian Singleton et de sa fin tragique ? Que penser du fils unique de lord Kent et de sa carrière brisée ? Hier, j'ai rencontré son père dans St-James's Street : il avait l'air accablé de honte et de chagrin. Et que dire du jeune duc de Perth ? À quelle existence n'en est-il pas réduit ? Quel gentleman l'accepterait pour compagnon ?

— Taisez-vous, Basil ! Vous parlez d'affaires dont vous ignorez le premier mot, dit Dorian Gray, se mordant les lèvres et parlant sur un ton de souverain mépris. Vous me demandez pourquoi Berwick sort d'un salon quand j'y entre ? C'est que je connais tout de sa vie, et non qu'il sache rien de la mienne. Avec le sang qui coule dans ses veines, comment le voudriez-vous sans tare ? Vous me questionnez sur Henry Ashton et sur le jeune Perth ? Est-ce de moi qu'ils ont appris, l'un ses vices, l'autre sa débauche ? Si le fils de Kent, niaisement, va prendre sa femme dans le ruisseau, en quoi cela me regarde-t-il ? Si Adrien Singleton imite, au bas d'un effet, la signature d'un ami, suis-je donc son gardien ? Je sais comme on jase en Angleterre. Attablés au milieu de leurs grossiers convives, nos bourgeois font parade de leurs préjugés moraux et se racontent à mi-voix ce qu'ils appellent les dérèglements de leurs supérieurs, essayant ainsi de se donner l'air de fréquenter le beau monde et d'être au mieux avec les gens qu'ils diffament. Dans ce pays, c'est assez qu'un homme ait de la distinction et de l'esprit pour que les langues vulgaires déblatèrent contre lui. Or, quelle vie mènent ces prétendus champions de la morale ? Mon cher ami, vous oubliez que nous sommes dans la patrie même de l'hypocrisie.

— Là n'est pas la question, Dorian, déclara Hallward. L'Angleterre, je le sais, est assez perverse et la société anglaise pleine d'errements. Pour cette raison même je vous souhaitais une âme exquise. Cette âme, vous ne l'avez pas eue. On a le droit de juger un homme à l'influence qu'il exerce sur ses amis. Les vôtres semblent perdre à l'envi tout sentiment d'honneur, de bonté, de décence. Vous leur avez versé la folie du plaisir. Ils sont descendus jusqu'aux abîmes. C'est vous qui les avez menés là. Oui, vous les avez menés à cette ruine ! Et pourtant vous pouvez sourire comme vous souriez présentement. Vous avez fait pis encore. Harry et vous, je le sais, vous êtes inséparables. Cette seule raison, à défaut de toute autre, n'aurait-elle pas du vous empêcher de faire de sa sœur la fable de la ville ?

— Prenez garde, Basil. Vous allez trop loin.

— Je dois parler et vous devez m'écouter. Vous m'écouterez. Quand lady Gwendolen vous rencontra, jamais encore l'ombre d'un scandale ne l'avait effleurée. Aujourd'hui, trouvez dans Londres une seule femme convenable qui ose se montrer au Parc dans sa calèche. À ses propres enfants il a fallu interdire de vivre avec elle. Il court sur vous bien d'autres rumeurs encore. On vous aurait vu sortir, à l'aube, de maisons infâmes, vous glisser à la dérobée, sous un déguisement, dans les bouges les plus immondes de Londres. Ces histoires sont-elles vraies ? Se peut-il qu'elles soient vraies ? La première fois que je les entendis, je ne fis qu'en rire. Quand je les entends maintenant, elles me donnent le frisson. Que faut-il croire de la vie qu'on mènerait à votre maison de campagne ? Dorian, vous ne soupçonnez pas tout ce qu'on dit de vous. Je ne prétendrai point que je ne veux pas vous sermonner. Harry, je me rappelle, nous disait un jour que tout curé amateur s'annonce par cette déclaration préalable, puis s'empresse de violer sa promesse. Je veux vous sermonner. Je veux vous voir mener une vie qui vous assure l'universel respect. Je veux que vous ayez un nom sans tache, une réputation inattaquable. Je veux que vous brisiez avec d'ignobles êtres dont vous faites vos compagnons. Ne haussez pas ainsi les épaules. Ne m'opposez pas cette insouciance. Vous exercez une prodigieuse séduction. Que ce soit pour le bien, non pour le mal. On dit que vous corrompez quiconque devient votre intime, et qu'il suffit que vous passiez le seuil d'une maison pour que le déshonneur, sous une forme ou une autre, y entre à votre suite. Est-ce à tort ou à raison ? Je ne sais. Et comment le saurais-

je ? Mais voilà ce qu'on dit de vous. Certains faits qu'on m'a racontés semblent impossibles à mettre en doute. Lord Gloucester était, à Oxford, l'un de mes plus chers amis. Il m'a montré une lettre que lui écrivit sa femme, alors qu'elle agonisait, solitaire, dans sa villa de Menton. Votre nom se trouvait mêlé à la confession la plus effrayante que j'aie jamais lue de ma vie. J'ai protesté que c'était absurde, que je vous connaissais à fond, que vous étiez incapable d'une chose pareille. Moi, vous connaître ? Est-ce que vraiment je vous connais ? Avant de pouvoir l'affirmer, il me faudrait voir votre âme !

— Voir mon âme ! murmura Dorian Gray, soudain debout et blême de frayeur.

— Oui, confirma gravement Hallward, d'une voix pleine de tristesse. Oui, voir votre âme ! Mais cela n'est possible qu'à Dieu.

Un rire amer et sarcastique jaillit des lèvres du jeune homme.

— Vous la verrez de vos yeux ce soir même, s'écria-t-il. Et prenant une lampe sur la table : Venez ! C'est votre propre ouvrage. Pourquoi ne vous le montrerais-je pas ? Vous pourrez ensuite conter à l'univers toute l'aventure, si le cœur vous en dit. Personne ne voudra vous croire. Et d'ailleurs, ceux qui vous croiraient ne m'en aimeraient que davantage. Mieux que vous, qui en dissertez si fastidieusement, je connais mon époque. Venez, vous dis-je. C'est assez discourir sur la corruption. Vous allez à l'instant la contempler face à face.

Un orgueil insensé frémissait dans chacune de ses paroles. D'un geste impertinent et puéril, il piétinait nerveusement le plancher. Dans son cœur montait une joie monstrueuse, à cette pensée qu'un autre allait partager son secret, et que celui-là même qui avait peint le portrait, source de tant de honte, serait accablé, le restant de ses jours, du souvenir hideux de son œuvre.

— Oui, poursuivit-il, tout près de Basil cette fois et soutenant fermement le regard de ses yeux sévères, je vais vous montrer mon âme. Vous allez voir ce qui, d'après vous, n'est visible qu'à Dieu.

Hallward eut un sursaut.

— Dorian, s'écria-t-il, pourquoi ce blasphème ? Gardez-vous de tels propos. Ils sont horribles et d'ailleurs ne répondent à rien.

— Vous croyez ? persifla-t-il encore.

— J'en suis sûr. Quant à ce que j'ai dit ce soir, je l'ai dit dans votre intérêt. Vous savez quel ami dévoué vous avez toujours eu en moi !

— Ne me touchez pas. Achevez ce que vous aviez à me dire.

Une vive douleur tortura le visage du peintre. Il se tut un instant, puis sentit sourdre en lui une immense pitié. Après tout, de quel droit venait-il scruter la vie de Dorian Gray ? Pour peu qu'il eût fait le dixième de ce qu'on lui prêtait, comme il avait dû souffrir ! Alors il se redressa, s'approcha du foyer et resta là, debout, à contempler les bûches qui s'y consumaient, avec leurs pellicules de cendres givrées et leurs noyaux de flammes palpitantes.

— Je vous attends, Basil, fit la voix dure et nette du jeune homme.

L'artiste se retourna.

— Il me reste à vous dire ceci, déclara-t-il. Je veux une réponse aux terribles accusations qu'on porte contre vous. Si vous me déclarez qu'elles sont absolument fausses, du commencement à la fin, je vous croirai. Justifiez-vous, Dorian, justifiez-vous. Ne voyez-vous donc pas quel supplice j'endure ? De grâce, que je n'entende pas de votre bouche que vous êtes méchant, corrompu, méprisable !

Dorian Gray sourit. Un pli dédaigneux marqua ses lèvres.

— Venez là-haut, Basil, dit-il avec calme. Je tiens, au jour le jour, le mémorial de ma vie. Jamais il ne sort de la chambre où je l'écris. Venez avec moi et je vous le montrerai.

— J'irai, si vous le désirez, Dorian. Je vois que j'ai manqué mon train. C'est d'ailleurs sans importance. Je puis partir demain. Mais ne me demandez pas de lire quoi que ce soit cette nuit. Tout ce que je voudrais, c'est une simple réponse à ma question.

— Cette réponse vous sera donnée là-haut. Ici c'est impossible. Vous n'en aurez pas à lire bien long.

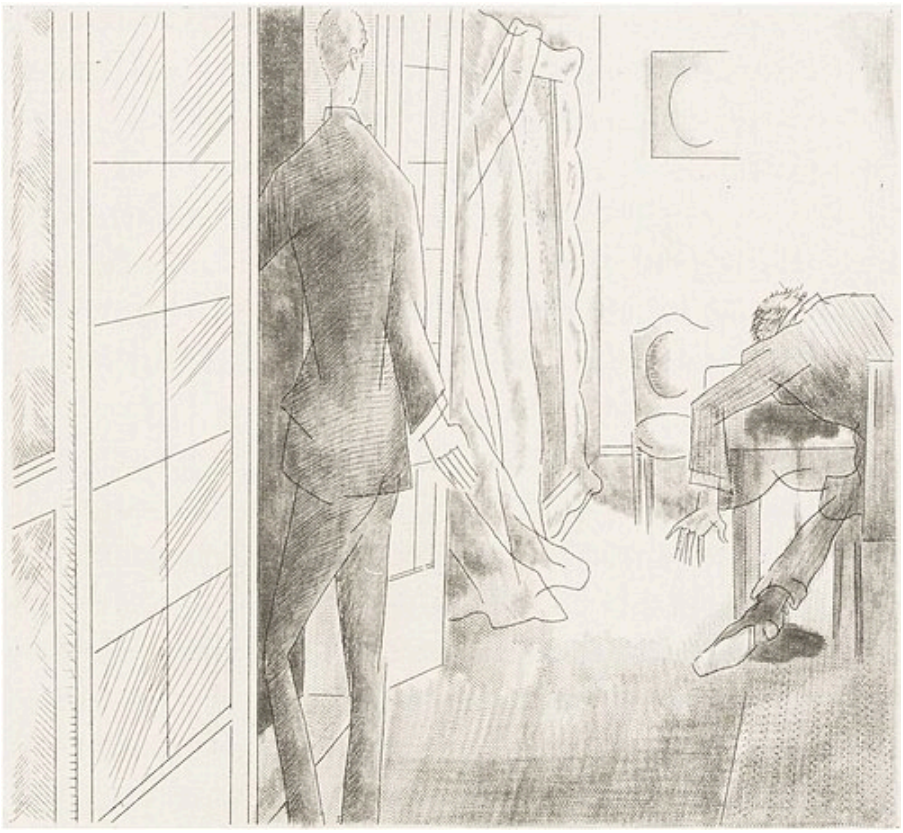


image de début de chapitre

CHAPITRE TREIZIÈME

IL sortit de la chambre et commença l'ascension, suivi de près par Basil Hallward. Ils marchaient furtivement, comme on le fait d'instinct la nuit. La lampe projetait sur le mur et l'escalier des ombres fantastiques. Le vent, qui venait de s'élever, secouait quelques fenêtres.

Au dernier étage, Dorian posa la lampe sur le plancher et mit la clef dans la serrure. Avant d'ouvrir, il questionna à voix basse :

— Vous tenez toujours à savoir, Basil ?

— Oui.

— J'en suis ravi, conclut-il, dans un sourire. Puis, plutôt rudement, il ajouta : Personne au monde autant que vous n'a le droit de tout connaître sur moi. Votre rôle dans ma vie a été bien plus grand que vous ne pensez.

Prenant alors la lampe, il ouvrit la porte et entra. Un courant d'air glacial les enveloppa et la lumière s'agrandit un instant en une flamme orange sombre. Dorian frissonna.

— Fermez la porte derrière vous, murmura-t-il, comme il posait la lampe sur la table.

Visiblement étonné, Hallward regardait autour de lui. Tout indiquait une chambre inhabitée depuis des années. Sauf une chaise et une table, elle ne contenait rien d'autre, en apparence, qu'une tapisserie des Flandres fanée, un cadre derrière un rideau, un vieux coffre italien et une bibliothèque presque vide. Il nota, tandis que Dorian allumait sur la cheminée une bougie consumée à demi, que toute la pièce était couverte de poussière et que le tapis tombait en loques. Une souris s'enfuit effarée derrière la boiserie. Une odeur de moisi flottait dans l'air humide.

— Ainsi, Basil, vous croyez qu'il n'est donné qu'à Dieu de voir les âmes ? Tirez ce rideau et vous verrez la mienne.

La voix qui parlait était froide et cruelle.

— Ou bien vous êtes fou, Dorian, fit Hallward, fronçant les sourcils, ou bien vous jouez une comédie.

— Vous ne voulez pas ? Il faudra donc que je m'en charge moi-même ! dit le jeune homme. Et déchirant le rideau, il l'arracha de sa tringle et le jeta par terre.

Un cri d'horreur s'échappa des lèvres du peintre, à la vue du hideux visage qui, dans le clair-obscur, grimaçait sur la toile. L'expression en était telle qu'il fut empli de dégoût et de haine. Ciel ! ce visage était celui de Dorian Gray. Tant d'horreur qui s'y mêlait n'avait pu détruire entièrement sa beauté merveilleuse. De l'or restait dans les cheveux éclaircis, du carmin

sur les lèvres sensuelles. Les yeux éteints gardaient en partie leur ravissant azur. Ni les narines exquises de ciselure, ni le cou d'une plastique sans défaut, n'avaient perdu tout à fait leurs nobles lignes. Oui, c'était bien Dorian. Mais de qui était le tableau ? Il lui semblait reconnaître son propre coup de pinceau ; et le cadre était bien le même qu'il avait dessiné. Une crainte monstrueuse l'assaillit, sans qu'il pût s'en défendre. Il saisit la lumière, l'approcha du portrait. Dans le coin, à gauche, son nom se détachait en hautes lettres vermillon.

Il voulut croire à quelque odieuse parodie, à quelque ignoble et infâme dérision. Jamais il n'avait peint pareil visage. Et pourtant c'était bien son tableau. Il le reconnaissait maintenant. Il lui sembla que tout le feu de ses veines s'était transformé soudain en une glace immobile. C'était son tableau. Comment y rien comprendre ? D'où venait qu'il eût ainsi changé ? Il se retourna, fixant sur Dorian Gray des yeux de fièvre. Sa bouche était contractée, sa langue sèche à ne pouvoir articuler un son. Il se passa la main sur le front. Une sueur froide y perlait.

Appuyé contre la cheminée, le jeune homme l'observait, avec l'étrange expression qu'on voit, au spectacle, sur le visage des gens que captive le jeu d'un grand artiste. Rien qui décelât une véritable peine ou une joie véritable. Le simple intérêt du spectateur — et tout au plus, dans les yeux, une lueur de triomphe. Ayant retiré la fleur qu'il portait à la boutonnière, il en aspirait, ou feignait d'en aspirer le parfum.

— Que veut dire tout ceci ? éclata enfin Hallward, d'une voix qui résonna, stridente et singulière, à ses propres oreilles.

— Voilà bien des années, quand je n'étais encore qu'un adolescent, commença Dorian, écrasant la fleur dans sa main, vous m'avez rencontré, grisé de flatteries, rendu vain de mon joli visage. Un jour, vous m'avez présenté à un de vos amis qui m'a révélé la merveille de la jeunesse, puis vous avez achevé un portrait de moi, qui m'a révélé la merveille de la beauté. Dans un moment de folie, dont je ne saurais dire encore si je le regrette ou non, je formulai un souhait, que vous appelleriez peut-être une prière…

— J'en ai gardé le souvenir, certes, et quel souvenir ! Mais non, c'est une chose impossible !… Cette chambre est humide. La moisissure aura gagné

la toile. Ou bien les couleurs dont je me servais contenaient quelque poison minéral, quelque impureté maudite… Je vous le répète, c'est une chose impossible !

— Bah ! Qu'y a-t-il d'impossible ? murmura le jeune homme.

Et gagnant la fenêtre, il s'appuya le front contre la vitre froide et embrumée.

— Vous m'aviez dit l'avoir détruit.

— Erreur. C'est lui qui m'a détruit…

— Je ne puis croire que ce soit là mon tableau.

— Eh ! quoi ? Vous n'y retrouvez pas votre idéal ?

— Mon idéal, comme vous l'appelez…

— Comme vous l'appeliez alors.

— … Mon idéal n'offrait pas trace de corruption, pas trace d'ignominie. Vous incarniez pour moi une perfection que jamais plus je ne retrouverai. Tandis que ce visage est celui d'un satyre.

— C'est le visage de mon âme.

— Seigneur ! Est-ce là l'objet que j'ai pu adorer ? Ses yeux sont d'un démon !

— Chacun de nous porte en soi le Ciel et l'Enfer ! s'écria Dorian Gray, avec un geste de désespoir farouche.

Hallward revint au portrait, qu'il regarda attentivement.

— Grand Dieu ! Si cette image est vraie, si c'est là ce que vous avez fait de votre vie, il faut que vous soyez encore plus dépravé que ne l'imaginent vos détracteurs.

Levant la bougie, il se reprit à examiner la toile. La surface en paraissait intacte, telle qu'au sortir de ses mains. C'était du dedans, apparemment, que provenait l'horrible pourriture. Par quelque étrange phénomène de vie intérieure, la lèpre du péché rongeait lentement le portrait. La décomposition d'un cadavre au fond de la tombe humide offre moins d'épouvante.

Sa main trembla et la bougie tomba du chandelier sur le plancher. Elle y gisait dans sa cire fondante. Il posa le pied dessus et l'éteignit. Puis il se

laissa choir sur la chaise branlante qui touchait la table, et se cacha le visage dans les mains.

— Bonté divine ! Quelle leçon, Dorian ! Quelle terrible leçon !

Il n'eut pas de réponse. Mais il entendit que le jeune homme sanglotait à la fenêtre.

— Priez, Dorian, priez ! murmura-t-il. Qu'est-ce donc qu'on nous apprenait à dire dans notre enfance ? « *Ne nous induis pas en tentation. Pardonne-nous nos offenses. Lave nos iniquités.* » Redisons ces mots ensemble. La prière de votre orgueil fut exaucée. À son tour sera exaucée la prière de votre repentance. Je vous ai follement adoré. J'en suis puni. Vous vous êtes adoré follement vous-même. Nous en sommes punis tous les deux.

Dorian Gray se tourna lentement vers lui et le regarda, les yeux voilés de larmes.

— Il est trop tard, Basil ! murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Il n'est jamais trop tard, Dorian. À genoux tous les deux, cherchons à nous rappeler une prière. N'y a-t-il pas, quelque part, ce verset : « *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les ferai blancs comme la neige ?* »

— Ces paroles n'ont plus de sens pour moi.

— Chut ! Ne parlez pas ainsi. Vous avez commis assez de mal dans votre vie. Dieu ! Ne voyez-vous pas quel spectre maudit nous regarde ?…

Dorian tourna les yeux vers le portrait. Et soudain, voici qu'une insurmontable haine pour Basil s'empara de lui, comme suggérée par l'image, ou murmurée à son oreille par la bouche grimaçante.

Une rage folle de bête traquée bouillonna en lui et il détesta l'homme qui était là, assis à cette table, comme jamais il n'avait haï de sa vie. Ses yeux cherchèrent, farouches. Là-bas, en face, sur le coffre peint, quelque chose brillait. Son regard s'y fixa. Oui, il savait. C'était un couteau qu'il avait monté quelques jours auparavant pour couper une corde, puis oublié de redescendre. Il s'en approcha lentement, frôlant Hallward au passage. Sitôt qu'il fut derrière le peintre, il saisit l'arme et se retourna. Hallward remua sur sa chaise, comme pour se lever. Dorian bondit sur lui et planta le

couteau dans la grosse artère qui se trouve derrière l'oreille, écrasant contre la table la tête du malheureux, et frappant à coups redoublés.

Il y eut un gémissement sourd et l'horrible plainte de ceux qu'étouffe le sang. À trois reprises les bras allongés se dressèrent convulsivement, agitant dans l'air leurs mains grotesques aux doigt raidis. Deux fois encore il frappa, mais l'homme ne bougea plus. Quelque chose se mit à ruisseler sur le plancher. Il attendit un peu, sans relâcher encore son étreinte. Puis il jeta le couteau sur la table et écouta.

Il n'entendit rien, sinon, goutte à goutte, le sang qui tombait, tombait, sur le tapis chauve. Il ouvrit la porte, sortit sur le palier. La maison était absolument tranquille. Personne ne bougeait. Il resta quelques secondes penché sur la balustrade, fouillant du regard le puits noir et vertigineux des ténèbres. Puis il enleva la clef, rentra dans la chambre et cette fois s'y enferma.

L'autre était toujours là, mi-assis sur la chaise, mi-prostré sur la table, la tête penchée, le dos arrondi, les bras fantastiquement longs. N'eût été au cou cette entaille rouge et déchiquetée, sur la table cette mare lentement grandissante de sang noir et caillé, on aurait dit un homme simplement endormi.

Comme tout cela avait été vite fait ! Et quel calme étrange il sentait en lui ! Il alla ouvrir la fenêtre et sortit sur le balcon. Le vent avait chassé le brouillard. Le ciel ressemblait maintenant à une queue de paon monstrueuse, constellée de myriades d'yeux d'or. Il regarda en bas le policeman qui faisait sa ronde et dardait sur le pas des logis silencieux les longs rayons de sa lanterne. Au coin d'une rue, la tache cramoisie d'un « hansom » en maraude brilla, puis s'évanouit. Une femme, au châle défait, glissant lentement au ras des grilles, cheminait incertaine. Elle s'arrêtait, de temps en temps, et jetait un regard en arrière. Une fois, elle se mit à chanter d'une voix rauque. Le policeman vint à elle et lui dit quelques mots. Elle ricana et s'en fut, de son pas chancelant. Une aigre rafale balaya le square. Les flammes des réverbères vacillèrent et bleuirent. Les arbres balancèrent la sombre armature de leurs branches sans feuilles. Dorian grelotta. Il rentra et ferma la fenêtre.

Puis il gagna la porte, tourna la clef et ouvrit. Il ne jeta pas même un regard sur sa victime. Ne pas réaliser la situation, tout le secret était là. Désormais, l'ami qui avait peint le fatal portrait, cause de tant de misères, était hors de sa vie. Cela suffisait.

Soudain il pensa à la lampe. Spécimen assez curieux d'art mauresque, elle était en argent mat, incrustée d'arabesques d'acier bruni et ornée de grosses turquoises. Que le domestique en notât l'absence, et ce seraient toutes sortes de questions. Il hésita un instant, puis retourna la prendre sur la table. Il ne put éviter de voir le cadavre. Quelle saisissante immobilité ! Et que ses longues mains étaient horriblement blanches ! On eût dit une affreuse image de cire.

Il referma la porte et doucement descendit l'escalier. La boiserie craquait, d'un craquement pareil à un cri de douleur. Plusieurs fois, Dorian s'arrêta, prêtant l'oreille. Non, tout dormait. C'était simplement le bruit de ses pas.

Quand il rentra dans la bibliothèque, il vit dans un coin le sac de voyage et le pardessus. Vite, il fallait les cacher, n'importe où. Ouvrant un placard secret, dissimulé dans la boiserie, le même où il gardait ses curieux travestissements, il y serra les fâcheux objets. Il lui serait facile de les brûler plus tard. Il tira sa montre. Il était deux heures moins vingt.

Il s'assit et se mit à penser. Chaque année, chaque mois presque, des gens, en Angleterre, étaient pendus pour ce qu'il venait de faire là. Depuis quelque temps la folie du meurtre était dans l'air. Une étoile sanglante s'était sans doute trop approchée de la terre… En somme, existait-il une seule preuve contre lui ? Basil Hallward était sorti de cette maison à onze heures. Personne ne l'avait vu rentrer la seconde fois. Presque tous les domestiques étaient à Selby Royal. Son valet était couché… Paris ! Évidemment. C'était à Paris qu'était allé Basil — et par le train de minuit, comme il l'avait annoncé. Vu ses accès d'étrange sauvagerie, il s'écoulerait des mois avant que les premiers soupçons ne s'élevassent. Des mois ! Bien avant cela, il aurait fait tout disparaître.

Subitement une inspiration lui vint. Il remit sa pelisse, son chapeau et pénétra dans le vestibule. Là, il s'arrêta, ayant entendu sur le trottoir le pas lent et martelé du policeman et vu se refléter dans les vitres la lueur de sa lanterne. Retenant son souffle, il attendit.

Après quelques instants, il leva le loquet, sortit sans bruit et referma très doucement la porte. Puis il sonna. Au bout de cinq minutes environ, il vit paraître son valet, à demi habillé et l'air tout endormi.

— Je regrette bien d'avoir dû vous réveiller, Francis, dit-il en franchissant le seuil, mais j'avais oublié ma clef. Quelle heure est-il ?

— Deux heures dix, monsieur, répondit le domestique, consultant la pendule d'un œil clignotant.

— Deux heures dix ! Si horriblement tard ! Demain, il faudra me réveiller à neuf heures. J'ai quelque chose à faire.

— Très bien, monsieur.

— Il n'est venu personne, ce soir ?

— M. Hallward, monsieur. Il est resté jusqu'à onze heures, puis est allé prendre son train.

— Oh ! que je regrette de ne l'avoir pas vu ! A-t-il laissé un mot ?

— Non, monsieur, mais il fait dire à monsieur qu'il lui écrira de Paris, s'il ne l'a pas trouvé au club.

— Je vous remercie, Francis. N'oubliez pas de me réveiller à neuf heures.

— Non, monsieur.

Le domestique s'éloigna par le corridor, dans un glissement feutré.

Dorian jeta sur la table son chapeau, sa pelisse, et regagna la bibliothèque. Il s'y promena de long en large un quart d'heure, se mordant les lèvres, réfléchissant. Puis il prit sur un rayon le *Livre Bleu,* qu'il se mit à feuilleter. « *Alan Campbell, 152, Hertford Street, Mayfair.* » Oui, c'était là l'homme qu'il lui fallait.

image de début de chapitre

CHAPITRE QUATORZIÈME

LE lendemain matin, à neuf heures, Francis entra, portant sur un plateau une tasse de chocolat. Il ouvrit les persiennes. Dorian, couché sur le côté droit, une main sous la joue, dormait paisiblement, pareil à un jeune garçon se reposant de la fatigue ou de l'étude.

Il fallut pour l'éveiller que son valet lui touchât deux fois l'épaule. Quand il ouvrit les yeux, un léger sourire vint errer sur ses lèvres, comme au sortir d'un rêve délicieux. Il n'avait pourtant point rêvé. Aucune image, ni de joie ni de peine, n'avait troublé sa nuit. Mais la jeunesse sourit ainsi sans cause. C'est un de ses plus grands charmes.

Se soulevant à demi, il s'accouda et but son chocolat à petites gorgées. Un doux soleil de novembre entrait à flots dans la pièce. Le ciel était limpide, l'air pénétré d'une bienfaisante chaleur. On eût dit presque un matin de mai.

Peu à peu, les événements de la dernière nuit, silencieux fantômes aux traînées de sang, reprirent possession de son esprit et s'y dressèrent dans une terrible clarté. Il tressaillit au souvenir de tout ce qu'il avait souffert ; et l'étrange sentiment de haine qui lui avait fait tuer Basil Hallward, assis tranquillement sur une chaise, l'envahit derechef et l'anima d'une froide colère. Le mort était encore là-haut, d'ailleurs, à sa même place, maintenant baignée de soleil. Ce devait être épouvantable. Il est de ces hideurs faites pour les ténèbres et non pour le jour.

Il comprit qu'à trop songer à ce drame, il tomberait malade ou deviendrait fou. Il existe des péchés dont le souvenir, plus que l'accomplissement, fait le charme ; d'étranges triomphes qui flattent l'orgueil plus encore que la passion, et suscitent dans l'esprit plus de joie que n'en reçurent ou n'en recevront jamais les sens. Mais ce péché-là n'était pas du nombre. Il se classait parmi les souvenirs qu'il faut chasser de sa pensée, endormir de pavots, étouffer vite, si l'on ne veut soi-même en être étouffé.

Il entendit sonner midi et demi. Il se passa la main sur le front, se leva sans plus tarder et apporta à sa toilette encore plus de soin qu'à l'ordinaire, s'appliquant à choisir sa cravate et son épingle, changeant de bagues plusieurs fois. Il mit aussi une grande lenteur à déjeuner, goûtant les divers plats, entretenant son valet de chambre de livrées nouvelles auxquelles il songeait pour ses gens de Selby, dépouillant sa correspondance. Quelques-unes des lettres le firent sourire. Trois l'ennuyèrent. Il y en eut une qu'il relut plusieurs fois puis déchira, l'air un peu contrarié. « L'odieuse chose qu'une mémoire de femme ! » avait dit un jour lord Henry.

Sa tasse de café noir vidée, il s'essuya lentement les lèvres avec sa serviette, fit signe au domestique d'attendre et, s'installant à son bureau, écrivit deux lettres. Il glissa l'une dans sa poche, tendit l'autre au valet.

— Portez-moi cela, tout droit, 152, Herford Street, Francis ; et si M. Campbell est en voyage, prenez son adresse.

Sitôt seul, il alluma une cigarette et se mit à esquisser, sur un bout de papier, des fleurs d'abord et des motifs d'architecture, puis des figures humaines. Il remarqua soudain que les visages ainsi tracés offraient tous une ressemblance fantastique avec Basil Hallward. Il se rembrunit et, se levant, alla prendre dans sa bibliothèque le premier tome venu. Il était bien décidé à ne pas songer un instant à ce qui s'était passé, avant d'y être absolument contraint.

Quand il se fut allongé sur le sofa, il regarda le titre du livre. C'était *Émaux et Camées* de Gautier — un exemplaire sur japon de l'édition Charpentier, avec l'eau-forte de Jacquemart. La reliure était de maroquin vert citron, ornée au petit fer d'un treillis doré et de grenades pointillées. Il tenait ce volume d'Adrian Singleton.

Il tourna les premières pages et tomba sur le poème consacré à la main de Lacenaire, la main froide et toute jaune,

« *Du supplice encor mal lavée,* »

avec son duvet roux et ses « *doigts de faune* ». Il jeta un regard sur ses doigts à lui, blancs et effilés, sans pouvoir se défendre d'un léger frisson. Il poursuivit pour s'arrêter bientôt à ces adorables strophes sur Venise :

« Sur une gamme chromatique,
Le sein de perles ruisselant,
La Vénus de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes, sur l'azur des ondes,
Suivant la phrase au pur contour,

S’enflent comme des gorges rondes
Que soulève un soupir d’amour.

L’esquif aborde et me dépose,
Jetant son amarre au pilier,
Devant une façade rose,
Sur le marbre d’un escalier. »

Oh ! les strophes exquises ! On ne saurait les lire sans glisser en pensée sur les canaux verdâtres de la cité rose et perlée, assis dans la noire gondole à proue d’argent, sous les rideaux à traîne. La ligne pure de ces vers évoquait pour lui les belles lignes bleu turquoise qui font escorte à qui descend vers le Lido. Les éclairs de leurs vives couleurs lui rappelaient les reflets de ces oiseaux à gorge d’iris et d’opale qui voltigent autour des alvéoles du haut campanile, ou bien se promènent, avec une grâce si majestueuse, sous les sombres et poudreuses arcades. Mollement allongé et les yeux mi-clos, il ne pouvait se lasser de redire tout bas :

« Devant une façade rose,
Sur le marbre d’un escalier. »

Dans ces deux vers, Venise tenait toute. Il se rappelait l’automne qu’il y avait passé, et certain amour tout rempli de délirantes et délicieuses folies. Le romanesque peut fleurir en tous lieux. Mais Venise, comme Oxford, en reste le cadre rêvé. Or, pour le vrai romantique, le cadre est tout, ou presque tout. Pendant une partie du séjour, Basil avait été son hôte et s’était épris pour le Tintoret d’un enthousiasme éperdu. Pauvre Basil ! Pouvait-on concevoir plus horrible trépas !

Il soupira, puis reprit le volume et tâcha d’oublier. Il lut ce que disent les hirondelles qui, à Smyrne, entrent et sortent du petit café, où les Hadjis accroupis comptent leurs grains d’ambre, où les marchands enturbannés fument leurs longs chibouks à glands et, sérieux, devisent. Il lut les plaintes de l’obélisque de la place de la Concorde, qui pleure, avec des larmes de granit, sur la solitude d’un exil sans soleil, et soupire après le retour aux bords brûlants du Nil couvert de lotus où demeurent les sphinx, les ibis

roses, les blancs gypaètes aux serres d'or, et les crocodiles aux petits yeux de béryl qui se traînent sur le limon vert en feu. Il s'attarda longtemps à ces vers qui, transposant en musique un marbre aux baisers maudits, chantent la curieuse statue que Gautier compare à une voix de contralto, le *monstre charmant* qu'on voit couché au Louvre, dans la salle de porphyre. Mais à la longue il laissa le livre tomber de ses mains. Il se sentait nerveux, pris d'un horrible accès de terreur. Que devenir si Alan Campbell allait être absent d'Angleterre ? Son retour pourrait tarder de longs jours. Ou bien, peut-être, refuserait-il de répondre à son appel ! Que faire, en ce cas ? Chaque minute avait une importance capitale.

Ils avaient été très amis, cinq ans plus tôt ; en fait presque inséparables. Puis, brusquement, leur intimité avait pris fin. Et depuis lors, quand ils se rencontraient dans le monde, Dorian Gray seul souriait ; Alan Campbell, jamais.

C'était un jeune homme extrêmement intelligent, bien qu'il n'appréciât guère les arts plastiques et ne goûtât les beautés de la poésie que dans la faible mesure où Dorian Gray lui en avait ouvert le sens. Les sciences étaient la grande passion de son esprit. À Cambridge, il avait consacré le plus clair de son temps à travailler au laboratoire, et avait figuré en bon rang, pour les sciences naturelles, au *tripos* de son année. D'ailleurs il continuait de se livrer à l'étude de la chimie : il avait un laboratoire à lui, où il s'enfermait du matin au soir, au grand chagrin de sa mère qui eût rêvé de le voir entrer au Parlement et s'imaginait vaguement qu'un chimiste était un préparateur d'ordonnances. Excellent musicien toutefois, il jouait du violon et du piano comme bien peu d'amateurs. C'était ce goût de la musique qui les avait d'abord rapprochés, lui et Dorian Gray, sans compter l'indéfinissable attraction que Dorian exerçait quand il voulait, et parfois même à son insu. Ils s'étaient rencontrés chez lady Berkshire, le soir où y joua Rubinstein. De ce jour, on les vit continuellement ensemble, à l'Opéra et partout où l'on faisait de bonne musique. Leur intimité dura dix-huit mois. Campbell ne quittait plus Selby Royal ou Grosvenor Square. Pour lui, comme pour tant d'autres, Dorian Gray incarnait tout ce que la vie pouvait avoir de plus rare et de plus fascinant. Y eut-il entre eux quelque querelle ? Personne n'en sut jamais rien. Mais on remarqua tout à coup qu'à peine se parlaient-ils quand ils se rencontraient, et que Campbell paraissait toujours

quitter hâtivement les réunions où se trouvait Dorian Gray. De plus, Alan avait beaucoup changé : par moments il montrait une mélancolie singulière ; il semblait avoir pris la musique en horreur, n'en voulait plus entendre, n'en jouait plus lui-même, alléguant comme excuse, quand on l'en priait, qu'il était trop absorbé par la science pour trouver le temps de s'exercer. Et c'était absolument vrai. De jour en jour il se plongeait davantage dans la biologie, et son nom commençait à paraître dans les revues scientifiques, à propos d'expériences fort curieuses.

Tel était l'homme qu'attendait Dorian. À chaque seconde il regardait la pendule. À mesure que les minutes passaient, son imagination s'exaspérait. Se levant enfin, il se prit à aller et venir par la chambre, tel un joli fauve en cage, à longues foulées silencieuses. Ses mains étaient étrangement froides.

L'attente lui devenait insupportable. Il lui semblait que le temps se traînait avec une lourdeur de plomb, tandis que lui-même était emporté par de monstrueuses rafales vers les bords déchiquetés d'une crevasse béante ou d'un noir précipice. Là, il savait ce qui l'attendait ; mieux encore : il le voyait et, frissonnant, écrasait de ses mains moites ses paupières en feu, comme s'il eût tenté d'aveugler son cerveau même ou de refouler ses prunelles tout au fond de leur orbite. Vain effort. Le cerveau avait son propre aliment, dont il se repaissait. L'imagination, affolée par la peur, se tordait comme un être à la torture, se démenait comme une affreuse marionnette sur les tréteaux, grimaçait derrière des masques changeants. Puis, tout à coup, le Temps pour lui arrêta sa marche. Oui, le Temps cessa son rampement aveugle et essoufflé. Et, le Temps une fois mort, d'horribles pensées s'élancèrent en avant, tirèrent de la tombe un effroyable avenir qu'elles montrèrent à Dorian. Il le regarda et, devant tant d'horreur, demeura pétrifié.

Enfin la porte s'ouvrit, le domestique entra. Dorian tourna vers lui des yeux brillants et l'entendit annoncer :

— M. Campbell, monsieur.

Un sourire de soulagement s'échappa de ses lèvres brûlées, et sur ses joues les couleurs reparurent.

— Priez-le d'entrer immédiatement, Francis.

Il se sentait redevenu lui-même. C'en était fait de sa lâcheté passagère.

Le valet s'inclina et sortit. Presque aussitôt, Alan Campbell parut, le visage sévère, pâle un peu, d'une pâleur qu'accentuaient ses cheveux de jais et ses noirs sourcils.

— Alan, que c'est aimable à vous ! Je vous remercie d'être venu.

— Je m'étais promis de ne plus entrer jamais dans cette maison, Gray. Mais vous avez parlé de question de vie ou de mort.

Sa voix était dure, froide. Il parlait avec une lenteur calculée. Le mépris était lisible dans le regard scrutateur qu'il attachait sur Dorian. Les mains dans les poches de son pardessus d'astrakan, rien ne marquait qu'il eût entendu les mots d'accueil qui l'avaient salué.

— Oui, c'est une question de vie ou de mort, Alan, et pour plus d'une personne. Asseyez-vous.

Campbell s'assit d'un côté de la table, Dorian en face de lui. Leurs regards se croisèrent. Celui de Dorian était chargé d'une infinie pitié, tant il comprenait la cruauté sauvage de ce qu'il allait faire !

Après un temps de silence contraint, il se pencha par-dessus la table et, guettant sur les traits de l'homme qu'il avait mandé l'impression produite par chacune de ses paroles, dit avec le plus grand calme :

— Alan, dans une chambre fermée à clef, au dernier étage de cette maison, dans une chambre où personne que moi n'entre jamais, un homme mort est assis à une table. Sa mort remonte à dix heures. Non, ne bougez pas et ne me regardez pas ainsi ! Je ne vous dirai ni qui est cet homme, ni pourquoi, ni comment il est mort. Cela ne vous regarde en rien. Votre seul rôle sera…

— Arrêtez, Gray. Je n'ai pas à en savoir plus long. Peu m'importe la vérité ou le mensonge de ce que vous venez de me dire. À aucun prix je ne veux être mêlé à votre vie. Gardez pour vous vos horribles secrets. Ils n'ont plus rien qui m'intéresse.

— Alan, vous devrez pourtant vous y intéresser. À celui-ci tout au moins. J'en suis bien peiné pour vous, Alan. Mais je ne puis m'en tirer par moi-même. Vous êtes le seul homme capable de me sauver. Force m'est donc de vous immiscer dans cette affaire. Je n'ai pas le choix. Alan, vous êtes versé dans les sciences. Vous connaissez la chimie et tout ce qui s'en rapproche.

Vous avez fait maintes expériences. Ce que j'attends de vous, c'est que vous détruisiez l'homme qui est là-haut, et que vous le détruisiez si bien qu'il n'en reste pas trace. Personne ne l'a vu entrer vivant dans la maison. On le croit à Paris, présentement. Nul ne s'inquiétera de sa disparition avant des mois. Quand on s'en inquiétera, je ne veux plus qu'il se trouve ici le moindre indice de son passage. À vous, Alan, à vous de changer cet homme et tout ce qui est sur lui en une poignée de cendres que je puisse semer au vent.

— Vous êtes fou, Dorian.

— Ah ! j'attendais qu'il vous plût de m'appeler Dorian !

— Vous êtes fou, vous dis-je, fou d'attendre de moi que je lève un doigt pour vous secourir, fou de me faire cette confession monstrueuse. Je ne tremperai point dans cette affaire, quelle qu'elle soit. Pensez-vous donc que je vais risquer pour vous ma réputation ? Si vous en êtes venu à cette œuvre de démon, que m'importe ?

— C'est un suicide, Alan.

— J'aime mieux cela. Mais ce suicide, qui l'a provoqué ? Vous, je suppose bien.

— Refuserez-vous encore de me rendre ce service ?

— Certes, je refuse. Je ne veux en rien me mêler de cette affaire. Je me ris du déshonneur qui peut en retomber sur vous. Vous l'aurez pleinement mérité. Je ne serais pas fâché de vous voir honni, honni de l'univers. Eh quoi ! C'est à moi, le moins désigné des mortels, que vous osez demander d'être complice de telles horreurs ? J'aurais cru que vous connaissiez mieux le cœur humain. Votre ami lord Henry vous a peut-être appris bien des choses, mais peu de psychologie, vraiment. Rien ne me décidera à faire un pas pour vous venir en aide. Vous avez mal choisi votre homme. Adressez-vous à quelqu'un de vos amis. Ne recourez pas à moi.

— Alan, c'est un meurtre. Je l'ai tué. Si vous saviez à quel point il m'avait fait souffrir ! Quelle que soit ma vie, c'est à lui, bien plus qu'à lord Henry, qu'il en faut imputer la noblesse ou la vilenie. Je veux bien qu'il l'ait fait sans le vouloir : le résultat n'en a pas moins été le même.

— Un meurtre ! Dieu du ciel ! Dorian, en êtes-vous venu là ? Je ne vous dénoncerai pas. Ce n'est pas mon affaire. D'ailleurs, sans que j'intervienne, vous ne pouvez manquer d'être arrêté. Nul ne commet de crime sans se trahir par quelque maladresse. Mais je ne serai pour rien dans ce drame.

— Vous y serez pour quelque chose. Il le faut. Attendez, attendez un moment. Écoutez-moi. De grâce, écoutez-moi, Alan. Je ne vous demande pas autre chose, en somme, que de procéder à une sorte d'expérience scientifique. Dans les amphithéâtres et dans les morgues, vous faites bien, sans vous émouvoir, les plus horribles besognes. Si, dans une salle de dissection hideuse ou dans un fétide laboratoire, vous trouviez cet homme étendu sur une table de plomb munie de gouttières pour l'écoulement du sang, vous ne verriez plus en lui qu'un admirable sujet. Vous ne remueriez pas un cil. Rien, dans vos agissements, ne vous paraîtrait répréhensible. Il est probable, au contraire, que vous estimeriez servir l'humanité, grossir la somme de nos connaissances, satisfaire une noble curiosité d'esprit, ou obéir à quelque sentiment de ce genre. Or, qu'y a-t-il, dans ce que je vous demande, que vous n'ayez déjà fait maintes fois ? En vérité, détruire un corps ne doit pas atteindre à l'horreur de vos travaux courants. Songez, Alan, que ces restes constituent la seule preuve qu'il y ait contre moi. Si on les découvre, je suis perdu. Et sûrement on les découvrira, si vous ne me venez en aide.

— Je n'ai pas le moindre désir de vous venir en aide. Vous l'oubliez. Votre cas me laisse parfaitement indifférent et ne me regarde en rien.

— Alan, je vous en prie. Voyez en quelle situation je me trouve. Juste avant votre arrivée, j'ai cru défaillir d'épouvante. Peut-être, vous aussi, connaîtrez-vous l'épouvante, un jour. Mais non, laissez cela. Examinez ma requête du seul point de vue scientifique. Vous ne recherchez pas d'où proviennent les cadavres sur lesquels vous expérimentez. Agissez de même dans le cas présent. Je vous en ai déjà trop dit. Mais faites cela pour moi, je vous en prie. Autrefois, Alan, nous étions deux amis.

— N'évoquez pas ces jours-là, Dorian. Ils sont morts.

— Il arrive que les morts s'attardent parmi nous. Celui de là-haut ne s'en ira point. Il demeure assis à sa table, la tête courbée, les bras étendus. Alan,

Alan, si vous ne venez à mon secours, je suis perdu. Songez qu'on me pendra, Alan. Ne comprenez-vous pas ? On me pendra pour ce que j'ai fait.

— À quoi bon prolonger cette scène ? Je vous refuse absolument mon concours. C'est folie d'oser même me le demander.

— Vous refusez ?

— Oui.

— Je vous en supplie, Alan.

— Inutile.

Alors la même lueur de pitié reparut dans les yeux de Dorian Gray. Il étendit la main, prit une feuille de papier, écrivit quelques lignes. Il relut deux fois le billet, le plia soigneusement et le fit glisser vers l'autre bord de la table. Après quoi, il se leva et s'en fut à la fenêtre.

Campbell, surpris, regarda Dorian, prit le billet, l'ouvrit. Comme il lisait, une pâleur effrayante envahit son visage. Il se renversa sur sa chaise. Il se sentait mal, horriblement. Il lui semblait que son cœur battait dans le vide, battait à se rompre.

Après deux ou trois minutes d'un terrible silence, Dorian vint se placer derrière Alan. Et lui posant la main sur l'épaule :

— J'en suis navré pour vous, Alan, mais vous ne m'avez pas laissé d'autre alternative. J'ai une lettre toute prête. La voici. Vous voyez l'adresse. Si vous me refusez votre aide, je serai forcé de l'envoyer. Et je l'enverrai. Vous savez ce qui en résultera. Mais vous me prêterez assistance. Vous ne pouvez plus refuser. J'ai cherché à vous épargner. Vous me rendrez bien cette justice. Mais vous êtes resté sévère, inflexible, blessant. Vous m'avez traité comme aucun homme n'avait encore osé le faire, — en tout cas aucun homme aujourd'hui vivant. J'ai tout supporté. À mon tour maintenant de dicter mes conditions.

Campbell se cacha le visage dans les mains et fut secoué d'un long frisson.

— Oui, mon tour est venu de dicter mes conditions, Alan. Vous les connaissez déjà. Rien que de très simple. Allons, ne vous mettez pas dans cet état de fièvre. Il faut que la chose soit faite. Osez la regarder en face et faites vite.

Une plainte s'échappa des lèvres de Campbell. Tout son corps se mit à trembler. Le tic tac de la pendule, sur la cheminée, scanda le temps pour lui en autant d'atomes d'agonie qui, l'un après l'autre, l'écrasaient d'une mortelle horreur. Il croyait sentir à son front l'étreinte lentement resserrée d'un carcan de fer, comme si déjà s'était abattu sur lui l'opprobre dont on le menaçait. La main qui touchait son épaule lui pesait comme une main de plomb. C'était un faix intolérable, à vous broyer un homme.

— Vite, Alan, décidez-vous.

— Je ne peux pas faire cela, protesta-t-il, machinalement, comme si les mots avaient pu changer les faits.

— Il le faut. Vous n'avez pas le choix. Ne tardez pas davantage.

Campbell hésita un moment, puis s'enquit :

— Est-ce qu'il y a du feu dans cette chambre ?

— Oui, une cheminée au gaz, à plaques d'amiante.

— Il faudra que je retourne chez moi, prendre le nécessaire dans mon laboratoire.

— Non, Alan. Sous aucun prétexte je ne vous laisse sortir. Expliquez par lettre ce que vous désirez. Mon domestique sautera en cab et vous rapportera le tout.

Campbell griffonna quelques lignes qu'il sécha, puis il prépara une enveloppe à l'adresse de son aide. Dorian, ayant pris le billet, le lut attentivement, sonna son valet et lui confia le message, avec ordre de rapporter au plus vite ce qu'on lui remettrait.

Au bruit que fit en se refermant la porte du hall, Campbell tressaillit nerveusement. Il quitta sa chaise et s'approcha de la cheminée. Une sorte de fièvre le faisait grelotter. Les deux hommes restèrent près de vingt minutes sans prononcer une parole. Une mouche emplissait la pièce de son bourdonnement. Chaque tic tac de la pendule semblait un coup de marteau.

Le carillon sonna une heure. Campbell, s'étant retourné vers Dorian, le vit les yeux baignés de larmes. Et telle était la noble pureté de ce visage en pleurs, qu'il en ressentit une rage.

— Vous êtes un misérable, le plus infâme des misérables ! gronda-t-il d'une voix sourde.

— Chut ! Alan. Vous m'avez sauvé la vie !

— Sauvé la vie ! Juste ciel ! La belle vie que voilà ! De corruption en corruption vous en êtes arrivé au crime. En me résignant à ce que je vais faire, à ce que vous m'imposez de faire, ce n'est certes pas à votre vie que je songe.

— Ah ! Alan, murmura Dorian dans un soupir, que n'avez-vous pour moi la millième partie de la pitié que je ressens pour vous !

Tout en parlant, il s'était tourné vers la fenêtre et laissait errer son regard sur le jardin. Campbell ne répondit pas.

Dix minutes plus tard, on frappait à la porte et le domestique entrait, portant un grand coffret d'acajou plein de produits chimiques, un long rouleau de fil d'acier platiné et deux crampons de fer d'une forme étrange.

— Dois-je tout déposer ici, monsieur ? demanda-t-il à Campbell.

— Oui, répondit Dorian. Et si j'osais, je vous chargerais encore d'une commission, Francis. Comment s'appelle donc ce fleuriste de Richmond qui me fournit d'orchidées pour Selby ?

— Harden, monsieur.

— Ah ! oui, Harden. Allez donc sans retard à Richmond. Voyez Harden en personne et priez-le d'envoyer le double d'orchidées commandées. Qu'il en mette le moins de blanches possible. Ou plutôt, pas de blanche du tout. Il fait un temps délicieux, Francis, et Richmond est un endroit charmant. Sans quoi je n'aurais pas voulu vous donner cette peine.

— Ce n'est pas une peine, monsieur. À quelle heure dois-je revenir ?

Dorian se tourna vers Campbell :

— Combien de temps prendra votre expérience, Alan ? demanda-t-il, d'une voix calme, indifférente. La présence d'un tiers dans la pièce lui rendait un incroyable sang-froid.

Campbell fronça les sourcils et se mordit les lèvres :

— À peu près cinq heures, répondit-il.

— Alors, il suffira que vous soyez de retour à sept heures et demie, Francis. Ou plutôt, attendez. Préparez simplement mon habit. Et vous

pourrez disposer de votre soirée. Comme je ne dîne pas à la maison, je n'aurai nullement besoin de vous.

— Merci, monsieur, dit le valet. Puis il se retira.

— Et maintenant, Alan, pas une minute à perdre. Que ce coffret est donc lourd ! Je m'en charge. Vous, prenez le reste.

La parole était brève, le ton impérieux. Campbell se sentit subjugué. Ils quittèrent la pièce ensemble.

Au dernier étage, Dorian prit la clef, la tourna dans la serrure. Puis il s'arrêta. Sa vue se troublait, il frissonnait.

— Je ne sais si j'aurai la force d'entrer, Alan, murmura-t-il.

— À votre aise ! Je n'ai que faire de vous, répondit froidement Campbel.

Dorian entr'ouvrit la porte. Ce faisant, il vit en plein soleil son portrait, qui le dévisageait ; et devant, gisant sur le parquet, le rideau déchiré. Il se rappela que, la nuit précédente, il avait négligé, pour la première fois de sa vie, de voiler la peinture maudite. Il s'élançait déjà pour le faire, quand il recula, frissonnant.

Quelle était cette odieuse rosée rouge dont l'éclat humide scintillait sur l'une des mains, comme une sueur de sang sortie de la toile ? Oh ! l'épouvantable vision ! plus épouvantable encore, lui sembla-t-il sur le moment, que l'homme silencieux qu'il savait affaissé sur cette table, et dont l'ombre grotesque, difforme, se dessinant sur le tapis souillé, lui montrait assez qu'il n'avait pas bougé, qu'il était toujours là, tel qu'il l'y avait laissé.

Il poussa un profond soupir, ouvrit un peu plus la porte et, détournant la tête, fermant les yeux à demi, s'avança d'un pas rapide, bien décidé à ne pas regarder une seule fois le mort. Puis, se baissant, il saisit la draperie de pourpre et d'or qu'il jeta vivement sur le tableau.

Ensuite il resta là, n'osant se retourner, et se mit à regarder la broderie compliquée qu'il avait devant les yeux. Il entendit Campbell apporter dans la chambre le lourd coffret, les crampons de fer, tout ce qu'il avait envoyé quérir pour sa sinistre besogne. Il se demanda si Alan et Basil s'étaient jamais rencontrés et, dans ce cas, ce qu'ils avaient pu penser l'un de l'autre.

— Maintenant, laissez-moi ! commanda, derrière lui, une voix sombre.

Il fit volte-face et sortit précipitamment, sans rien voir, sinon que le mort avait été redressé sur sa chaise et que Campbell examinait de près le visage jaunâtre et luisant. De l'escalier, il entendit la clef tourner dans la serrure.

Il était bien plus de sept heures, lorsque Campbell redescendit trouver Dorian. Il était pâle, mais absolument calme.

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, murmura-t-il. Et maintenant, adieu. Nous ne devons plus nous revoir.

— Vous m'avez sauvé de la mort, Alan. Je ne l'oublierai jamais ! dit simplement Dorian.

Campbell sitôt parti, Dorian Gray monta. Une horrible odeur d'acide nitrique emplissait la chambre. Mais ce qui était assis naguère à la table, avait disparu.

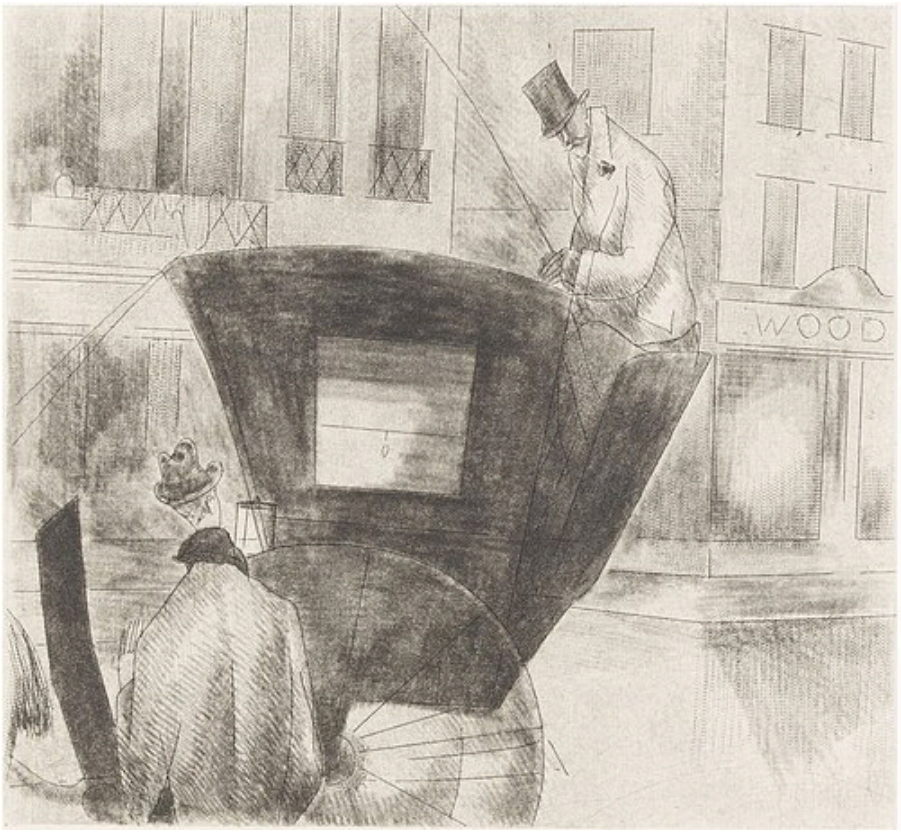


image de début de chapitre

CHAPITRE QUINZIÈME

Le même soir, à huit heures et demie, habillé à ravir, un gros bouquet de violettes de Parme à la boutonnière, Dorian Gray était introduit dans le salon de lady Narborough par des valets respectueusement inclinés. Ses nerfs se crispaient sous son front et il se sentait d'une agitation extrême. Il n'en baisa pas moins la main de l'hôtesse avec sa grâce et son aisance accoutumées. Peut-être ne paraît-on

jamais si parfaitement à l'aise que lorsqu'on joue un rôle. Personne assurément, voyant ce soir-là Dorian Gray, n'aurait pu s'imaginer qu'il venait de passer par une tragédie égale en horreur à toutes celles de son temps. Il n'était pas possible que ces doigts si délicats eussent brandi le couteau de l'assassin, que de ces lèvres souriantes un cri d'horreur fût monté vers le ciel et vers Dieu. Lui-même s'étonnait de se comporter avec tant de calme et goûtait, par moments, l'intense et terrible plaisir de mener double vie.

C'était une réunion peu nombreuse, organisée hâtivement par lady Narborough, femme d'une haute intelligence, qui gardait encore, se plaisait à dire lord Henry, d'appréciables restes de sa remarquable laideur. Autrefois parfaite épouse d'un de nos plus fastidieux ambassadeurs, elle avait décemment enterré ce mari sous un mausolée de marbre dessiné de sa propre main, puis avait marié ses filles à de riches gentlemen, d'âge plutôt mûr ; et maintenant, elle se consacrait aux plaisirs du roman français, de la cuisine française, et de l'esprit français, quand il passait à portée.

Dorian était un de ses grands favoris. Elle lui répétait, à tout propos, qu'elle était ravie de ne l'avoir pas connu alors qu'elle était jeune. « Sans aucun doute, mon cher, je me serais toquée de vous, expliquait-elle, et j'aurais lancé mon bonnet par-dessus les moulins. Ma chance a voulu qu'il ne fût pas question de vous à l'époque. Nos bonnets, d'ailleurs, étaient alors si peu seyants, et les grandes ailes des moulins si occupées à tourner au vent, que je n'eus pas même un flirt. Tout cela, par la faute de Narborough. Le cher homme était affreusement myope et quel plaisir voulez-vous prendre à tromper un mari qui ne voit jamais rien ? »

Ses invités, ce soir-là, n'étaient guère divertissants. Abritée derrière un méchant éventail, elle expliquait à Dorian qu'une de ses filles lui était tombée à l'improviste, en vue d'un vrai séjour, et, pour comble d'abomination, traînant son mari avec elle.

— Je trouve cela très indiscret de sa part, mon cher, murmurait-elle. Il est vrai que je villégiature chez eux chaque été, en revenant de Hombourg ; mais une vieille femme comme moi a besoin de changer d'air ; puis il faut bien que j'aille un peu les réveiller ! Vous ne sauriez croire quelle existence ils mènent dans leur trou. C'est la vie campagnarde dans toute sa splendeur. Ils se lèvent tôt le matin, ayant beaucoup à faire, et se couchent tôt le soir,

n’ayant guère à penser. Ils n’ont pas eu un seul scandale dans le pays depuis le temps de la Reine Élizabeth, si bien qu’ils somnolent tous après dîner. Vous ne les aurez, ni lui ni elle, pour voisins. Je vous ai mis à côté de moi, pour me divertir.

Dorian Gray remercia d’un gracieux compliment et fit, du regard, le tour du salon. C’était, à coup sûr, une réunion bien terne. Deux des figures s’offraient à lui pour la première fois. Dans les autres il reconnut : Ernest Harrowden, une de ces médiocrités entre deux âges, comme il en pullule dans les clubs londoniens, de ces gens à qui l’on ne connaît pas d’ennemis, mais que tous leurs amis détestent cordialement ; lady Ruxton, une femme de quarante-sept ans, au nez aquilin, trop parée, toujours s’efforçant de paraître compromise, mais si exceptionnellement dépourvue d’attraits que personne, à son grand dépit, n’arrivait à croire du mal d’elle ; M^me^ Erlynne, entreprenante petite nullité, au zézaiement délicieux, aux cheveux d’un rouge vénitien ; lady Alice Chapman, la fille de l’hôtesse, gauche et fade personne, une de ces figures britanniques absolument typiques qu’il suffit de voir une fois pour ne plus se les rappeler jamais ; et son mari, un homme aux joues rouges et aux favoris blancs, qui s’imaginait, comme tant de ses pareils, qu’une jovialité incohérente peut faire passer sur un manque complet d’idées.

Dorian regrettait presque d’être venu, quand lady Narborough, levant les yeux vers la grande pendule en bronze doré qui étalait ses prétentieuses volutes sur la cheminée drapée de mauve, s’écria :

— À quoi pense ce monstre d’Henry Wotton de se faire ainsi attendre ? J’ai fait passer chez lui ce matin, à tout hasard, et il s’est engagé sur l’honneur à ne pas me faire faux bond.

Harry serait là. C’était une consolation. Quand la porte s’ouvrit et qu’il entendit la voix lente et harmonieuse envelopper de son charme une excuse mensongère, tout sentiment d’ennui le quitta.

Au dîner, cependant, il ne put rien manger. Il laissa passer les plats l’un après l’autre, sans y toucher. « C’est faire injure à ce pauvre Adolphe qui a composé le *menu* tout exprès pour vous », ne cessait de lui reprocher lady Narborough. Lord Henry, de son côté, l’observait discrètement, intrigué par son silence et son air absorbé. De temps en temps, le maître d’hôtel

remplissait sa coupe de champagne. Il la vidait aussitôt, et sa soif n'en paraissait que plus ardente.

— Dorian, dit enfin lord Henry, comme on passait le *chaud-froid,* qu'avez-vous donc ce soir ? Vous paraissez tout abattu.

— Parions qu'il est amoureux, s'écria lady Narborough, et qu'il n'ose me l'avouer, de peur de me rendre jalouse. Il a raison, car je le serais terriblement.

— Chère lady Narborough, murmura Dorian, avec un sourire, je n'ai pas été amoureux de toute la semaine ; non, pas une fois depuis que M^me^ de Ferrol a quitté Londres.

— Comment des hommes peuvent-ils s'éprendre de cette femme ? s'écria la vieille dame. En vérité, je n'arrive pas à le comprendre.

— C'est tout bonnement qu'elle se rappelle vous avoir connue petite fille, lady Narborough, dit lord Henry. Nous l'aimons comme le trait d'union entre nous et vous quand vous étiez en robes courtes.

— Non, lord Henry, elle ne se rappelle pas du tout mes robes courtes. Mais moi, je me souviens parfaitement de l'avoir vue à Vienne, il y a de cela trente ans, et *décolletée* dans ce temps-là, à un point !…

— *Décolletée,* elle l'est toujours, répondit-il, prenant une olive du bout de ses doigts effilés. Et quand elle est en grande toilette, on dirait l'édition de luxe d'un mauvais roman français. C'est une femme vraiment singulière et pleine de surprises. Elle pousse à un degré rare l'attachement familial. À la mort de son troisième mari, ses cheveux, à force de chagrin, sont devenus dorés.

— S'il est permis, Harry ! fit Dorian.

— L'explication est romantique à souhait, s'écria l'hôtesse amusée. Mais comment, son troisième mari ? Vous ne voulez pourtant pas dire que Ferrol serait le quatrième ?

— Mais certainement, lady Narborough.

— Je n'en crois pas un mot.

— Eh bien ! demandez à M. Gray, l'un de ses amis les plus intimes.

— Est-ce vrai, monsieur Gray ?

— Elle-même me l'a mainte fois assuré, lady Narborough, répondit Dorian. Et comme un jour je lui demandais si, à l'exemple de Marguerite de Navarre, elle portait, pendus à sa ceinture, leurs cœurs embaumés, elle me dit que non, vu que pas un, dans le nombre, avait eu le moindre cœur.

— Quatre maris ! Ma parole, c'est *trop de zèle.*

— *Trop d'audace !* C'est ce que je lui dis souvent, fit Dorian.

— Oh ! pour cela, audacieuse à ne reculer devant rien, mon cher. Et Ferrol, comment est-il ? Je ne le connais pas.

— Les maris des très belles femmes appartiennent tous à la classe des criminels, dit lord Henry, vidant lentement son verre.

Lady Narborough le frappa de son éventail :

— Lord Henry, je ne m'étonne pas que le monde vous déclare si méchant.

— Quel monde parle ainsi de moi ? demanda lord Henry, les yeux levés au ciel. Ce ne peut être que l'autre monde, car avec ce monde-ci je fais le meilleur ménage.

— Je ne connais personne qui ne vous dise méchant ! déclara la vieille dame, en branlant la tête.

Lord Henry parut se recueillir quelques instants.

— Je ne sais rien de plus monstrueux, éclata-t-il enfin, que cette façon qu'ont aujourd'hui les gens de dire contre vous, dès que vous tournez le dos, des choses absolument et entièrement vraies.

— N'est-ce pas qu'il est incorrigible ? s'écria Dorian, en se renversant dans sa chaise.

— Je l'espère bien, dit l'hôtesse, rieuse. Mais vraiment, à voir l'adoration ridicule que vous avez tous pour cette M^{me} de Ferrol, l'envie me prend de me remarier pour avoir aussi la vogue.

— Vous ne vous remarierez jamais, lady Narborough, déclara lord Henry. Vous avez été bien trop heureuse. Quand une femme se remarie, c'est qu'elle détestait son premier mari. Quand un homme se remarie, c'est qu'il adorait sa première femme. Les femmes essayent leur chance, les hommes risquent la leur.

— Narborough n'était pas parfait, objecta la vieille dame.

— Parfait, vous ne l'auriez pas aimé, chère madame, riposta lord Henry. Les femmes nous aiment pour nos défauts. Si nous en avons une somme convenable, elles nous pardonnent tout, même d'être intelligents. Je crains qu'après cette parole vous ne m'invitiez plus jamais à dîner, lady Narborough. Et pourtant c'est la vérité.

— Naturellement, c'est la vérité. Si nous ne vous aimions pas pour vos défauts, que deviendriez-vous tous ? Pas un de vous ne se marierait. Vous ne seriez plus qu'un tas d'infortunés célibataires. Ce qui, d'ailleurs, ne vous changerait pas beaucoup. Car aujourd'hui tous les hommes mariés vivent en célibataires, et tous les célibataires en hommes mariés.

— *Fin de siècle,* murmura lord Henry.

— *Fin de globe,* enchérit l'hôtesse.

— Plut au ciel que ce fût la fin du globe ! dit Dorian. La vie est une grande désillusion.

— Oh ! mon cher, s'écria lady Narborough, en mettant ses gants, n'allez pas me dire que vous avez épuisé la vie. Quand un homme parle ainsi, la chose est connue, c'est que la vie l'a épuisé. Lord Henry est un être dépravé, et moi je regrette parfois de ne l'avoir pas été assez ; mais vous, Dorian, vous êtes fait pour être bon. Vous paraissez si bon. Il faudra que je vous trouve une gentille femme. N'est-ce pas votre avis, lord Henry ? M. Gray devrait se marier.

— Je ne cesse de le lui dire, lady Narborough, fit lord Henry, en s'inclinant.

— Eh ! bien, nous lui chercherons une fiancée digne de lui. Dès ce soir je parcourrai attentivement le *Debrett* et dresserai une liste de toutes les jeunes filles bonnes à marier.

— Avec leur âge, lady Narborough ? demanda Dorian.

— Naturellement, avec leur âge, légèrement revu et corrigé. Mais ne faisons rien précipitamment. Je veux combiner ce que le *Morning Post* appelle une alliance assortie, et j'entends faire deux heureux.

— Que d'absurdités on débite sur les mariages heureux ! s'écria lord Henry. Un homme peut être heureux avec n'importe quelle femme, à

condition de ne pas l'aimer.

— Ah ! Quel cynique vous faites ! observa la vieille dame, reculant sa chaise et faisant signe à lady Ruxton. Il faudra revenir bientôt dîner avec moi. Vous êtes vraiment un admirable tonique, bien supérieur à ceux que m'ordonne sir Andrew. Vous n'aurez qu'à me dire quels gens vous désirez rencontrer. Je veux que ce soit une réunion charmante.

— J'aime les hommes qui ont un avenir et les femmes qui ont un passé, répondit-il. Mais peut-être estimerez-vous que vous n'auriez, à ce compte, que des jupons !

— J'en ai bien peur, fit-elle, en riant. Et elle se leva. Mille pardons, ma chère lady Ruxton, reprit-elle, je n'avais pas vu que votre cigarette n'était pas finie.

— Ne vous tourmentez pas, lady Narborough. Je fume beaucoup trop. Je veux me restreindre à l'avenir.

— De grâce, n'en faites rien, lady Ruxton, dit lord Henry. La modération est une chose fatale. Assez est mauvais comme un repas. Trop est bon comme un festin.

Lady Ruxton le regarda avec curiosité.

— Venez une après-midi m'expliquer cela, lord Henry. La théorie me paraît séduisante, murmura-t-elle, tout en gagnant majestueusement la porte.

— Et maintenant, messieurs, ne vous éternisez pas dans votre politique et vos scandales, cria du seuil lady Narborough, ou bien nous sommes sûres de nous chamailler là-haut !

Les hommes se mirent à rire. M. Chapman, solennel, émigra d'une extrémité de la table à l'autre. Dorian Gray vint s'asseoir près de lord Henry. Aussitôt, M. Chapman, d'une voix retentissante, se mit à pérorer sur la situation à la Chambre des Communes. Il accablait de son gros rire le parti adverse. Le mot *doctrinaire,* mot qui sème l'épouvante dans tout cerveau britannique, coupait de temps en temps ses explosions. Un préfixe d'allitération lui servait d'ornement oratoire. Il hissait l'*Union Jack* au pinacle de la Pensée. Dans l'héréditaire stupidité de la race, qu'il appelait

drôlement l'inaltérable bon sens anglais, il saluait le plus sûr rempart de la société.

Un sourire moqueur errait sur les lèvres de lord Henry. Se tournant vers Dorian :

— Dites-moi, mon cher, vous sentez-vous mieux ? demanda-t-il. Vous m'aviez l'air plutôt déprimé pendant le repas.

— Je vais très bien, Harry. Un peu de fatigue. Voilà tout.

— Que vous étiez donc charmant, hier soir ! Notre petite duchesse est toute conquise. Elle compte aller à Selby, me dit-elle.

— Elle m'a promis d'y venir le vingt.

— Est-ce que Monmouth y sera aussi ?

— Mais bien sûr, Harry.

— Il m'agace terriblement, presque autant qu'il ennuie sa femme. Elle, par contre, est bien intelligente, trop intelligente pour son sexe. Il lui manque l'indéfinissable charme de la fragilité. Ce sont les pieds d'argile qui donnent du prix à la statue d'or. Ses petits pieds à elle sont exquis, mais ils n'ont rien à voir avec l'argile ; ce sont, si vous voulez, de jolis pieds de porcelaine blanche. Ils ont passé par le feu ; et ce que le feu ne détruit pas, il le durcit. C'est une femme experte.

— Depuis quand est-elle mariée ? demanda Dorian.

— Depuis une éternité, à l'en croire. Depuis une dizaine d'années, selon l'Armorial. Mais je conçois que dix ans avec Monmouth lui aient paru longs comme l'éternité. Qui aurez-vous encore ?

— Oh ! les Willoughby, lord Rugby et sa femme, puis notre hôtesse, et Geoffrey Clouston, la bande habituelle. J'ai aussi invité lord Grotrian.

— Celui-là me plaît, dit lord Henry. Beaucoup de gens sont d'un autre avis, mais je le trouve charmant. Il rachète une mise parfois ultra recherchée par une éducation toujours ultra raffinée. C'est un vrai type d'homme moderne.

— Je ne sais s'il pourra venir, Harry. Il est question pour lui d'accompagner son père à Monte-Carlo.

— Ah ! quelle plaie que les parents ! Tâchez de le décider. À propos, Dorian, vous êtes parti bien tôt, hier soir. Avant onze heures. Qu'êtes-vous devenu en nous quittant ? Êtes-vous retourné droit au gîte ?

Dorian lui jeta un regard rapide et fronça les sourcils.

— Non, Harry, dit-il enfin. Je ne suis rentré chez moi que vers trois heures.

— Vous êtes allé au club ?

— Oui, répondit-il. Puis se mordant les lèvres : Non, je me trompe. Je ne suis pas allé au club. Je me suis promené sans but. Je ne sais plus bien ce que j'ai fait. Que vous êtes donc curieux, Harry ! Vous voulez toujours savoir ce qu'on a fait. Pour mon compte, je voudrais toujours l'oublier. Je suis rentré à deux heures et demie, si vous tenez à l'heure exacte. J'avais oublié de prendre ma clef, et mon domestique a dû venir m'ouvrir. S'il vous faut un témoignage à l'appui de ce que j'avance, vous pourrez le questionner.

Lord Henry haussa les épaules.

— Mon pauvre ami, comme si j'y attachais la moindre importance ! Montons au salon. Pas de sherry, non, merci, monsieur Chapman. Vous avez quelque chose, Dorian. Dites-moi ce qui vous est arrivé. Vous n'êtes pas dans votre état normal, ce soir.

— Laissez-moi, Harry. Je suis irritable et de mauvaise humeur. J'irai vous voir demain ou après-demain. Présentez mes excuses à lady Narborough. Je ne monterai pas. Je vais rentrer. Il faut que je rentre.

— Fort bien, Dorian. Je compte sur vous demain, à l'heure du thé. La duchesse sera là.

— Je tâcherai de venir, Harry. Et il sortit.

Tout en cheminant vers sa demeure, Dorian s'aperçut que le sentiment de terreur qu'il pensait avoir étouffé, avait de nouveau surgi en lui. Quelques questions indifférentes d'Harry lui avaient fait perdre un instant tout sang-froid ; or, il avait encore besoin de sang-froid. Il lui restait à détruire divers objets compromettants. Il tressaillit. La seule pensée d'avoir à les toucher lui était odieuse.

Pourtant, il le fallait. Il s'en rendait compte. Et dès qu'il se fut enfermé dans sa bibliothèque, il ouvrit le placard secret où il avait jeté hâtivement le manteau et le sac de voyage de Basil Hallward. Un grand feu flambait. Il y ajouta une bûche. Une horrible odeur de vêtements roussis et de cuir grillé se dégagea. Il lui fallut trois quarts d'heure pour tout consumer. À la fin, il crut défaillir de malaise. Il alluma des pastilles algériennes dans une cassolette de cuivre ajouré, et se baigna le front et les mains d'un vinaigre de toilette frais et musqué.

Tout à coup il tressaillit. Ses yeux s'allumèrent d'un feu bizarre. Il se mordit nerveusement la lèvre. Entre deux fenêtres se dressait un large cabinet florentin, en ébène incrusté d'ivoire et de lapis bleu. Ses regards s'y fixèrent, comme si ce meuble l'eût à la fois fasciné et terrifié, comme s'il eût contenu quelque objet d'ardente convoitise et pourtant maudit. Son souffle haletait. Un désir fou montait en lui. Il alluma une cigarette qu'il rejeta aussitôt. Peu à peu ses paupières s'abaissèrent, à ce point que la longue frange des cils vint presque effleurer la joue. Mais son regard ne quittait pas le cabinet. Enfin, se levant du sofa où il était allongé, il marcha droit au meuble, l'ouvrit, fit jouer quelque ressort caché. Un tiroir triangulaire apparut lentement. D'un geste instinctif, Dorian tendit la main, la plongea, saisit l'objet désiré. C'était un coffret chinois, en laque noire poudrée d'or, d'un merveilleux travail : les côtés représentaient des vagues sinueuses ; les cordons de soie étaient ornés de bagues de cristal et de glands de fils d'or tressés. Il l'ouvrit. Il contenait une pâte verte, d'un éclat de cire, d'une odeur singulièrement lourde et tenace.

Il hésita quelques instants, les traits figés dans un sourire étrange. Puis, avec un frisson, bien qu'il fît dans la pièce une chaleur étouffante, il se redressa et regarda l'heure à la pendule. Elle marquait minuit moins vingt. Il reposa la boîte dans le cabinet dont les portes se refermèrent, et s'en fut dans sa chambre à coucher. Comme minuit égrenait ses notes de bronze dans le ciel obscur, Dorian Gray, vêtu d'habits communs, un cache-nez autour du cou, sortit doucement de son logis. Dans Bond Street il trouva un cab attelé d'un bon cheval. Il le héla et, d'une voix sourde, jeta une adresse au cocher.

L'homme secoua la tête :

— C'est trop loin pour moi, fit-il.

— Tenez, je vous donne un souverain, dit Dorian.

Et vous en aurez un deuxième, si vous allez vite.

— Parfait, monsieur, répondit l'autre. Vous y serez dans une heure.

Il empocha la pièce d'or, fit tourner bride à son cheval et partit grand train vers la Tamise.

image de début de chapitre

CHAPITRE SEIZIÈME

UNE pluie froide commençait à tomber et les réverbères brouillés n'avaient plus, dans la bruine, qu'une lueur blafarde. Autour des cabarets, dont c'était la clôture, hommes et femmes se dispersaient en groupes indistincts. De quelques bars montaient d'ignobles rires. Des ivrognes, dans d'autres, braillaient et vociféraient.

Renversé au fond du cab, le chapeau ramené sur le front, Dorian Gray laissait errer des regards distraits sur les pires laideurs de la grande cité. De temps en temps, il se répétait à lui-même ces mots que lui avait dits lord Henry, le jour de leur première rencontre : « Guérir l'âme par les sens, guérir les sens par l'âme. » Oui, c'était là le grand remède. Il l'avait employé souvent ; cette fois encore il y aurait recours. Il est des fumeries d'opium où l'on peut acheter l'oubli, d'horribles bouges où le souvenir des vieux péchés s'efface dans la frénésie de péchés nouveaux.

Bas dans le ciel, pareille à un crâne jauni, apparaissait la lune. De temps à autre, quelque gros nuage informe tendait vers elle un bras interminable et la masquait. Les becs de gaz se faisaient de plus en plus rares, les rues de plus en plus étroites et sombres. Le cocher se trompa de chemin et dut revenir un demi-mille en arrière. L'eau des flaques éclaboussait le cheval fumant. Les vitres latérales du cab étaient voilées d'une brume grisâtre.

« Guérir l'âme par les sens, guérir les sens par l'âme ! » Comme ces mots carillonnaient à son oreille ! Certes, son âme était malade à mourir. Les sens pouvaient-ils vraiment la guérir ? Le sang innocent avait été versé. Était-il rien qui put expier un tel crime ? Non ; la faute, cette fois, passait tout rachat. Mais à défaut de l'impossible pardon, il restait du moins l'oubli. Coûte que coûte il oublierait, il effacerait ce souvenir, il l'écraserait comme on écrase la vipère qui vient de mordre. Après tout, de quel droit Basil lui avait-il tenu pareil langage ? Qui l'avait chargé de juger ainsi les autres ? Il avait eu des paroles horribles, odieuses, intolérables.

Péniblement le cab avançait, d'un train qui semblait se ralentir à chaque pas. Dorian, ouvrant la trappe, cria au cocher d'aller plus vite. L'horrible désir de l'opium commençait à le tenailler. Sa gorge était en feu ; ses mains fines se tordaient convulsivement. Il frappa le cheval d'un furieux coup de canne. Le cocher se prit à rire et donna du fouet. Dorian rit à son tour, et l'homme se tut.

Quel interminable trajet ! Les rues faisaient penser à la toile noire d'une lente araignée. Cette monotonie devenait accablante, et le brouillard étant venu à s'épaissir, Dorian prit peur.

Ils longèrent des briqueteries désertes. Là, le brouillard moins épais laissait voir d'étranges fours en forme de bouteille et l'éventail orangé de

leurs langues de feu. Un chien aboya, comme ils passaient, et tout là-bas, dans la nuit, monta le cri d'une mouette vagabonde. Le cheval, ayant trébuché dans une ornière, fit un écart et prit le galop.

Bientôt ils quittèrent la route argileuse et reprirent leur course bruyante par des rues mal pavées. Les fenêtres, presque toutes, étaient noires ; çà et là pourtant, quelque lampe allumée projetait contre les stores des silhouettes fantastiques. Dorian les observait avec curiosité. Elles se mouvaient comme de monstrueuses marionnettes, gesticulaient comme des êtres vivants. Il se prit à les haïr. Une rage sourde était dans son cœur. Comme ils tournaient au coin d'une rue, une femme les apostropha de l'embrasure d'une porte, et deux hommes coururent après le cab l'espace d'une centaine de yards. Le cocher les chassa à coups de fouet.

On dit que la passion fait tourner la pensée dans un cercle. Et de fait, ce fut un nombre incalculable de fois que Dorian Gray sassa et ressassa, sur ses lèvres nerveusement mordues, les mots subtils qui parlaient des sens et de l'âme, finissant par y trouver l'expression parfaite de son humeur, et justifiant, par l'assentiment de son esprit, des passions qu'un désaveu n'eût d'ailleurs pas empêchées de régner en maîtresses. De cellule en cellule l'idée fixe envahissait son cerveau ; et le désir farouche de vivre, le plus formidable des instincts de l'homme, existait, excitait jusqu'aux dernières fibres de ses nerfs frémissants. La laideur, qui jadis lui avait paru odieuse parce qu'elle accusait trop le réalisme des choses, lui devenait chère maintenant pour cette même raison. La laideur était la seule réalité. Les grossières querelles, les tavernes ignobles, la violence crue de la débauche, la bassesse même des voleurs et des parias étaient plus vivantes, plus riches d'émotions intenses et vraies que les charmantes figures de l'Art et les ombres rêveuses de la Poésie. C'était bien là ce qu'il lui fallait pour atteindre l'oubli. Dans trois jours, il serait délivré.

Soudain, d'une brusque secousse, l'homme arrêta son cheval au bout d'une ruelle sombre. Par-dessus les toits des maisons basses et l'enchevêtrement des cheminées, se dressaient de sombres mâts de navires. Des guirlandes de brume blanche pendaient aux vergues, telles des fantômes de voiles.

— N'est-ce pas tout près d'ici, monsieur ? demanda par la trappe une voix rauque.

Dorian tressaillit et scruta la pénombre :

— Arrêtez-moi là, répondit-il.

Vite il sortit du cab, donna au cocher la seconde pièce promise et, pressant le pas, se dirigea vers le quai. Çà et là, une lanterne brillait à la poupe de quelque gros navire marchand. La lumière tremblait dans l'eau des flaques et s'y brisait en éclats. Une lueur rouge venait d'un steamer en partance qui faisait du charbon. La chaussée visqueuse luisait comme un mackintosh mouillé.

Il prit à gauche et se hâta, jetant parfois un regard en arrière pour voir si personne ne le suivait. Au bout de sept à huit minutes, il atteignit une sordide masure enclavée entre deux maigres usines. À une des fenêtres supérieures brûlait une lampe. Il s'arrêta, frappa d'une façon convenue.

Il entendit bientôt des pas dans le couloir, puis le bruit d'une chaîne qu'on décrochait. La porte s'ouvrit doucement, et il entra, sans dire une parole à l'informe paquet humain qui s'effaçait dans l'ombre pour lui livrer passage. Au fond du corridor pendait un rideau vert tout déchiré, qu'agitait violemment la rafale entrée du dehors avec le visiteur. Il écarta la tenture et pénétra dans une longue pièce basse, qui avait tout l'air d'une ancienne salle de bal d'infime catégorie. Contre les murs, à distances égales, flambaient en sifflant d'aveuglants becs de gaz, dont l'image se reflétait, ternie et déformée, dans autant de glaces, noires de taches de mouches. Derrière les jets de flamme, la tôle ondulée de réflecteurs graisseux arrondissait ses disques miroitants. Le plancher était couvert d'une sciure de bois jaune d'ocre, piétinée par endroits jusqu'à n'être qu'une boue, et maculée de larges cercles de boisson répandue. Des Malais, accroupis près d'un réchaud de braise, jouaient avec des jetons en os, et parlaient en découvrant leurs dents blanches. À l'écart, la tête enfouie dans les bras, un matelot somnolait, vautré sur une table ; et debout devant le comptoir aux peintures criardes qui tenait tout un côté de la pièce, deux créatures hâves se moquaient d'un vieux, en train de brosser ses manches d'un air de profond dégoût. « Il croit que les fourmis rouges lui courent dessus ! » ricana l'une des femmes, comme Dorian passait. L'homme tourna vers elle des yeux d'épouvante et se mit à pleurnicher.

Au fond de la salle, un petit escalier montait à une chambre enténébrée. Comme il en franchissait les trois marches branlantes, Dorian reconnut le lourd parfum de l'opium. Il l'aspira largement et ses narines palpitèrent de plaisir. À son entrée, un jeune homme aux cheveux d'or soyeux, qui, penché sur une lampe, allumait une longue pipe mince, leva les yeux et lui fit un salut hésitant.

— Vous ici, Adrian ? murmura Dorian.

— Où serais-je ailleurs ? répondit-il languissamment. Plus un camarade ne daigne me parler.

— Je croyais que vous aviez quitté l'Angleterre ?

— Non. Darlington ne me fera pas d'ennuis. Mon frère a fini par payer le billet. Georges non plus ne veut plus me voir. Cela m'est égal, ajouta-t-il en soupirant. Tant qu'on a cette drogue, on n'a pas besoin d'amis. Je n'ai eu que trop d'amis, peut-être !

Dorian tressaillit et regarda, à la ronde, sur leurs matelas dépenaillés, tous ces fantoches aux poses invraisemblables. Leurs jambes repliées, leurs bouches bées, leurs yeux dilatés et éteints le fascinaient. Il savait dans quels paradis étranges ces êtres souffraient, et quels mornes enfers leur livraient le secret de voluptés nouvelles. Ils étaient plus heureux que lui dans la prison de sa pensée, aux griffes du souvenir qui, tel un mal horrible, lui rongeait l'âme. Par moments, il croyait voir fixés sur lui les yeux de Basil. Malgré tout, il sentit qu'il ne pourrait demeurer là. La présence d'Adrian Singleton le gênait. Il lui fallait un endroit où personne ne le connût. Il eût voulu sortir de lui-même.

— Je m'en vais à l'autre boîte, dit-il, après un silence.

— Sur le quai ?

— Oui.

— Vous êtes sûr d'y retrouver cette enragée ! On ne veut plus d'elle ici.

Dorian haussa les épaules :

— Je suis écœuré des femmes qui aiment. Celles qui haïssent sont bien plus intéressantes. Puis, la drogue est meilleure là-bas.

— Oh ! sensiblement la même.

— Je la trouve préférable. Venez-vous prendre quelque chose. J'ai soif.

— Je n'ai besoin de rien, murmura le jeune homme.

— Venez tout de même.

Adrian Singleton se leva paresseusement et suivit Dorian au bar. Un demi-caste en turban rapiécé et pardessus minable, les ayant salués d'un hideux sourire, posa devant eux un flacon de brandy et deux verres. D'un air câlin, les deux femmes s'approchèrent et essayèrent de lier conversation. Dorian leur tourna le dos et dit à mi-voix quelques paroles à Singleton. Un sourire, tortueux comme un kriss malais, contracta les traits d'une des femmes.

— Nous sommes bien fier, ce soir ! ricana-t-elle.

— Pour l'amour de Dieu, laissez-moi tranquille ! s'écria Dorian, trépignant de rage. Que voulez-vous ? De l'argent ? En voici. Et ne me parlez plus jamais.

Deux étincelles rouges flamboyèrent un moment dans les yeux brouillés de la malheureuse, puis s'éteignirent, laissant le regard morne et vitreux. Elle hocha la tête et, d'une main rapace, rafla les pièces sur le comptoir. Sa compagne la regardait d'un œil jaloux.

— C'est inutile ! soupira Adrian. Je n'ai pas envie de revenir sur mes pas. À quoi bon ? Je suis très bien ici.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, écrivez-moi. Voulez-vous ? demanda Dorian, après un court silence.

— Peut-être.

— Alors, bonsoir.

— Bonsoir, répondit le jeune homme, remontant les marches et essuyant d'un mouchoir ses lèvres tirées.

Dorian, la figure douloureuse, se dirigea vers la porte. Déjà il écartait le rideau, quand un atroce ricanement jaillit des lèvres peintes de la femme qui avait ramassé l'argent.

— Tiens, le vendu au diable qui s'en va ! fit-elle d'une voix rauque, entre deux hoquets.

— Maudite femme, ne m'appelez pas ainsi ! protesta-t-il.

Elle fit claquer ses doigts.

— C'est Prince Charmant, hein ? le petit nom qui vous plaît ? hurla-t-elle à ses trousses.

À ces paroles, le matelot qui somnolait se leva d'un bond, promenant autour de lui des regards sauvages. Il entendit se refermer la porte du couloir. Il s'élança, comme sur une piste.

Dorian Gray suivait le quai, pressant le pas sous la petite pluie fine. Sa rencontre avec Adrian Singleton l'avait remué d'étrange façon et il se demandait si, véritablement, il avait causé la ruine de cette jeune existence, comme Basil Hallward avait eu l'infamie de le lui reprocher. Il se mordit les lèvres. Ses yeux, pour quelques secondes, s'emplirent de tristesse. Mais, après tout, de quoi s'inquiétait-il ? Nos jours sont trop courts pour qu'on aille se charger des fautes du prochain. Chacun vit pour soi et acquitte, pour son compte, la rançon de la vie. Quel malheur seulement qu'il faille expier tant de fois l'unique erreur de vivre ! Vraiment, nous avons à payer, à payer encore, à payer toujours. Dans son commerce avec l'homme, le Destin n'arrête jamais ses comptes.

Il y a des moments, nous disent les psychologues, où l'amour du péché, de ce que le monde appelle le péché, s'empare de l'être à tel point que chaque fibre du corps, chaque cellule du cerveau, semble la proie d'inexorables impulsions. Hommes et femmes, alors, perdent tout libre arbitre. Ils se meuvent vers leur but fatal, comme se meuvent des automates. Toute faculté de choisir leur est enlevée. Leur conscience est morte, ou sinon, juste assez vivante pour donner de l'attrait à la rébellion, du charme à la désobéissance. Car tout péché, les théologiens ne se lassent pas de nous le rappeler, est péché de désobéissance. Quand le superbe Esprit du mal, l'Étoile du matin, tomba du ciel, ce fut sous l'étendard de la révolte.

Endurci, tendu vers le mal, l'esprit souillé, l'âme assoiffée de rébellion, Dorian Gray, dans son impatience, hâtait de plus en plus le pas. Il venait de tourner brusquement sous un passage voûté, traverse qu'il empruntait souvent pour se rendre à ce mauvais lieu, quand tout à coup il se sentit saisi par derrière et, avant toute défense possible, acculé au mur, étranglé par une main brutale.

Il lutta désespérément et par un effort suprême rompit l'horrible étreinte des doigts qui l'enserraient. À la même seconde, il perçut la manœuvre d'un revolver, l'éclair d'un canon poli tourné vers son visage et, noyée dans l'ombre, la forme courte et trapue de son assaillant.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il, haletant.

— Paix ! fit l'homme. Pas un mouvement, ou je tire !

— Mais vous êtes fou. Que vous ai-je fait ?

— Vous avez brisé la vie de Sibyl Vane, et Sibyl Vane était ma sœur. Elle s'est tuée. Je le sais. Et c'est vous qui êtes cause de sa mort. J'ai juré, en revanche, que je vous tuerais. Depuis des années je vous cherche. Je n'avais aucun point de repère, aucun indice. Les deux seules personnes qui auraient pu vous décrire étaient mortes. Je ne savais rien de vous, sauf le petit nom d'amitié qu'elle vous donnait. Tout à l'heure, bien par hasard, il a frappé mon oreille. Recommandez votre âme à Dieu, car vous allez mourir.

Dorian Gray défaillait de peur.

— Je ne l'ai jamais connue, balbutia-t-il. Jamais je n'ai entendu parler d'elle. Vous perdez la raison.

— Mieux vaudrait confesser votre faute ; car, aussi vrai que je suis James Vane, vous allez mourir.

Il y eut un moment tragique. Dorian ne savait que dire ni que faire.

— À genoux ! grogna l'homme. Je vous donne une minute, pas plus, pour songer à votre âme. J'embarque ce soir pour l'Inde et je dois, auparavant, m'acquitter de cette besogne. Une minute. Et c'est tout.

Les bras de Dorian fléchirent. La peur le paralysait. Que faire ? Soudainement une lueur d'espoir farouche jaillit dans son cerveau.

— Arrêtez ! cria-t-il. Depuis combien de temps est morte votre sœur ? Vite, dites-moi.

— Depuis dix-huit ans. Mais pourquoi cette question ? Qu'importe le nombre des années ?

— Dix-huit ans ! éclata Dorian Gray d'une voix triomphante et le rire aux lèvres. Dix-huit ans ! Menez-moi sous cette lampe et regardez mon visage.

James Vane hésita d'abord, ne saisissant pas. Puis il prit Dorian Gray et l'entraîna hors de la voûte.

Toute faible et agitée du vent que fût la flamme du réverbère, elle suffit pourtant à montrer au matelot quelle abominable erreur il venait apparemment de commettre. Car cet homme qu'il avait voulu tuer, portait sur le visage toute la fraîcheur de l'adolescence et la pureté sans tache de la prime jeunesse. Il ne lui parut guère compter plus de vingt printemps, à peu de chose près l'âge de sa sœur, lors de leurs derniers adieux, tant d'années en arrière. De toute évidence, ce n'était pas là le meurtrier de Sibyl.

Il lâcha prise et recula :

— Dieu de Dieu ! s'écria-t-il. Et dire que j'allais vous tuer !

Dorian Gray respira avec force. Puis, couvrant l'homme d'un regard sévère :

— Malheureux ! Vous avez failli commettre un horrible crime. Que cela vous serve de leçon ! Ne cherchez plus à vous venger vous-même !

— Pardonnez-moi, monsieur, murmura James Vane. J'ai fait erreur. Un mot saisi au vol dans cette maudite taverne m'a lancé sur une fausse piste.

— Croyez-moi. Rentrez chez vous et déposez cette arme, sinon il vous arrivera malheur, dit Dorian. Et tournant les talons, il descendit lentement la rue.

Pétrifié d'horreur, James Vane restait là, cloué au trottoir. Tout son corps tremblait. Mais bientôt, une ombre noire qui s'était glissée le long du mur ruisselant de pluie, déboucha dans la lumière et s'approcha de lui à pas de loup. Il sentit qu'on lui touchait le bras et se tourna brusquement. C'était une des femmes qui, tout à l'heure, buvaient au bar.

— Que ne l'avez-vous assassiné ? fit-elle d'une voix sifflante, ses traits hâves touchant presque la figure du marin. Quand vous vous êtes élancé de chez Daly, j'ai compris que vous partiez à sa poursuite. Sot que vous êtes ! Il fallait le tuer. Il a de l'argent en masse et il n'y a pas plus méchant.

— Cet homme n'est pas celui que je cherche, répondit-il, et je ne cours pas après une bourse. Je cours après une vie. L'homme à qui j'en veux à mort doit avoir aujourd'hui une quarantaine d'années. Celui-ci est presque un enfant. Dieu merci, son sang n'a pas souillé ma main.

La femme eut un rire amer.

— Presque un enfant ! railla-t-elle. N'empêche, mon bel ami, qu'il y a dix-huit ans, tout près, que le Prince Charmant a fait de moi ce que je suis.

— Vous mentez ! lança James Vane.

Levant la main vers le ciel :

— Je jure, devant Dieu, que c'est la vérité.

— Devant Dieu ?

— Que je tombe muette, si je mens ! C'est le plus méchant homme de tous ceux qui viennent ici. On dit qu'il s'est vendu au diable pour un joli visage. Depuis le jour où je l'ai rencontré, voilà tantôt dix-huit ans, il n'a pas changé, pour ainsi dire. Moi, c'est une autre chanson ! ajouta-t-elle avec un regard mélancolique.

— Jurez-le.

— Je le jure ! firent, comme un écho enroué, les lèvres minces. Mais ne me vendez pas ! J'ai peur de lui. Donnez-moi quelques sous, de quoi payer ma chambre pour la nuit.

Blasphémant de rage, il la planta là pour courir au premier tournant ; mais Dorian Gray avait disparu. Quand il reporta ses regards en arrière, la femme, à son tour, s'était évanouie.

image de début de chapitre

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

UNE semaine plus tard, Dorian Gray, assis dans la serre de Selby Royal, conversait avec la jolie duchesse de Monmouth qui figurait au nombre des invités, ainsi que son mari, sexagénaire visiblement affaibli. C'était l'heure du thé. Sur la table, une grosse lampe voilée de dentelle éclairait d'une lumière ambrée le service de fine porcelaine et d'argent bosselé. La duchesse faisait les honneurs. Ses

mains blanches erraient délicatement parmi les tasses, tandis que ses lèvres charnues et vermeilles souriaient de ce que lui chuchotait Dorian. Renversé dans un fauteuil d'osier drapé de soie, lord Henry les observait tous deux. Lady Narborough, assise sur un divan fleur de pêcher, feignait d'écouter la description que lui faisait le duc, du dernier coléoptère brésilien ajouté à sa collection. Trois jeunes gens, vêtus d'élégants smokings, offraient des gâteaux à quelques-unes des dames. La réunion comptait douze personnes et l'on attendait de nouveaux arrivants pour le lendemain.

— De quoi parlez-vous ? demanda lord Henry, s'approchant doucement de la table et posant sa tasse. J'espère, Gladys, que Dorian vous a mise au courant de mon projet de tout rebaptiser. C'est une idée délicieuse.

— Mais je n'ai pas envie d'être rebaptisée, Harry, protesta la duchesse, levant vers lui ses yeux magnifiques. Je suis enchantée de mon nom de baptême et je gagerais que M. Gray l'est également du sien.

— Ma chère Gladys, pour rien au monde je ne changerais vos deux noms. Ils sont l'un et l'autre parfaits. Je pensais plus particulièrement aux fleurs. Hier, je cueille une orchidée pour ma boutonnière. C'était une vraie merveille, toute semée de taches, émouvante comme les sept péchés mortels. J'ai l'étourderie d'en demander le nom à un jardinier. Il me répond que c'est un joli spécimen de Robinsoniana, ou quelque horreur de ce genre. C'est la triste vérité. Nous avons perdu la faculté de donner de jolis noms aux choses. Les noms, mais c'est tout. Pour ma part, je ne critique jamais les faits. Mes seules critiques vont aux mots. Voilà pourquoi je hais, en littérature, le réalisme vulgaire. Un homme capable d'appeler une bêche une bêche, devrait être condamné à s'en servir. Il n'est bon qu'à cela.

— Comment donc allons-nous vous appeler, Harry ?

— Il se nomme Prince Paradoxe, dit Dorian.

— Je le reconnais dans un éclair, s'écria la duchesse.

— Je ne veux pas de ce nom-là ! fit lord Henry, qui se laissa tomber en riant sur un siège. On n'échappe pas à une étiquette. Je refuse le titre.

— Les souverains ne doivent pas abdiquer, laissèrent tomber, comme un avis, les jolies lèvres.

— Ainsi vous voulez que je défende le trône ?

— Oui.

— Je donne les vérités de demain.

— Je préfère les erreurs du jour présent, répondit-elle.

— Vous me désarmez, Gladys.

— De votre bouclier, mais non de votre lance.

— Je ne m'attaque jamais à la beauté, dit-il. Et sa main eut un salut gracieux.

— C'est là votre tort, Harry, croyez-moi. Vous faites bien trop de cas de la beauté.

— Pouvez-vous bien dire cela ! J'estime, il est vrai, qu'il vaut mieux être beau que bon ; mais, en revanche, plus que personne, je suis prêt à reconnaître qu'il vaut mieux être bon que laid.

— La laideur serait donc l'un des sept péchés mortels ? s'écria la duchesse. Que devient votre comparaison de l'orchidée ?

— La laideur, Gladys, est une des sept vertus mortelles. En bonne conservatrice, vous n'avez pas le droit de les déprécier. C'est à la bière, à la Bible et aux sept vertus mortelles que notre Angleterre doit d'être ce qu'elle est.

— Votre pays ne vous plairait-il pas ? demanda-t-elle.

— J'y passe ma vie.

— Pour le censurer plus à votre aise.

— Ferais-je mieux, à votre avis, d'adopter sur lui le verdict de l'Europe ?

— Que dit-on de nous sur le continent ?

— Que Tartuffe a émigré en Angleterre et qu'il y tient boutique,

— Ce trait vous appartient-il, Harry ?

— Je vous le cède.

— Je n'en aurais pas le placement. Il est trop vrai.

— Soyez sans crainte. Nos compatriotes ne reconnaissent jamais un portrait.

— Ils sont pratiques.

— Plus madrés que pratiques. Quand ils établissent leur grand livre, ils balancent la stupidité par la richesse et le vice par l'hypocrisie.

— Nous avons fait pourtant de grandes choses.

— De grandes choses se sont imposées à nous, Gladys.

— Nous en avons porté le fardeau.

— Oui, tout juste jusqu'au Stock Exchange.

Secouant la tête, elle s'écria :

— J'ai foi dans notre race.

— Elle représente la survivance d'un élan.

— Elle a son progrès.

— La décadence m'attire davantage.

— Comment jugez-vous l'art ?

— C'est une maladie.

— L'amour ?

— Une illusion.

— La religion ?

— Le succédané mondain de la croyance.

— Vous êtes un sceptique.

— Non pas. Le scepticisme est le commencement de la foi.

— Qu'êtes-vous donc ?

— Définir, c'est limiter.

— Donnez-moi un fil conducteur.

— Les fils se brisent. Vous resteriez égarée dans le labyrinthe.

— Vous m'étourdissez. Parlons de quelque autre personne.

— Le maître de céans est un délicieux sujet de conversation. Voilà des années, on le baptisa du nom de « Prince Charmant ».

— Ah ! n'évoquez pas ce souvenir ! s'exclama Dorian Gray.

— Notre hôte, ce soir, est d'humeur plutôt maussade, observa la duchesse rougissante. Il s'imagine, je crois, que Monmouth m'a épousée par pure

raison scientifique, comme le plus joli spécimen qui se soit offert à lui de papillon moderne.

— J'espère, duchesse, qu'il n'ira pas jusqu'à vous piquer des épingles dans le corps ? badina Dorian.

— Oh ! c'est ce que fait déjà ma camériste, quand elle se fâche contre moi.

— Mais à quel propos peut-elle bien se fâcher contre vous, duchesse ?

— Pour les motifs les plus futiles, je vous assure, monsieur Gray. Le plus souvent, parce que je rentre à neuf heures moins dix et que je prétends être habillée pour huit heures et demie.

— Que voilà donc une fille déraisonnable ! Vous devriez lui donner congé !

— Je n'ose pas, monsieur. Songez, elle crée des chapeaux pour moi ! Vous rappelez-vous celui que je portais au garden-party, chez lady Hilstone ? Pas du tout, mais c'est gentil à vous de faire semblant ! Eh ! bien, c'est elle qui me l'a fait, avec rien. Tous les chapeaux chics sont fait de rien.

— Comme toutes les bonnes réputations, Gladys, intervint lord Henry. Chaque fois qu'on produit un effet, on se donne un ennemi. Il faut rester médiocre pour être populaire.

— Pas auprès des femmes, dit la duchesse avec un geste de dénégation. Et les femmes mènent le monde. Je vous assure que nous avons horreur de la médiocrité. Quelqu'un l'a dit : « Nous autres femmes, nous aimons avec les oreilles, comme vous aimez avec les yeux, vous autres hommes, si tant est que vous aimiez jamais ! »

— Il me semble que nous ne faisons que cela tout le temps, murmura Dorian.

— Autant dire que vous n'aimez jamais vraiment, monsieur Gray, repartit la duchesse avec une tristesse moqueuse.

— Ma chère Gladys, s'écria lord Henry, comment pouvez-vous tenir ce langage ? L'amour vit de répétition et c'est en se répétant que, d'instinct, il se convertit en art. D'ailleurs, chaque nouvel amour est l'unique amour de la vie. Le changement d'objet n'altère pas l'unité de la passion. Il ne fait

que l'intensifier. Chacun de nous, dans son existence, a tout au plus une grande aventure, et le secret de la vie est de reproduire cette aventure le plus souvent possible.

— Même si elle nous a blessé, Harry ? demanda la duchesse après un silence.

— Surtout si elle nous a blessé, répondit lord Henry.

La duchesse, se tournant vers Dorian Gray, le regarda, les yeux emplis d'une expression curieuse.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Gray ? interrogea-t-elle.

Dorian eut un moment d'hésitation. Puis, rejetant la tête en arrière, il déclara dans un rire :

— Je suis toujours de l'avis d'Harry, duchesse.

— Même quand il a tort ?

— Harry n'a jamais tort.

— Et cette philosophie vous rend-elle heureux ?

— Je n'ai jamais cherché le bonheur. Qu'a-t-on besoin de bonheur ? J'ai cherché le plaisir.

— Et vous l'avez trouvé, monsieur Gray ?

— Souvent. Trop souvent.

La duchesse poussa un soupir.

— Moi, je cherche la paix, dit-elle, et si je ne vais m'habiller, je ne l'aurai pas ce soir.

— Attendez que je vous cueille quelques orchidées, duchesse, fit Dorian, qui se leva et s'en fut vers le fond de la serre.

— Vous flirtez outrageusement avec lui, dit lord Henry à sa cousine. Vous devriez prendre garde. Il est très séduisant.

— S'il ne l'était pas, où serait la lutte ?

— Grecque contre Grec, alors ?

— Je suis du côté des Troyens. Ils combattaient pour une femme.

— Ils furent vaincus.

— Il y a des maux pires que la captivité, répondit-elle.

— Vous galopez, la bride sur le cou.

— La vitesse est la vie, riposta-t-elle.

— Je noterai cela, ce soir, dans mon journal.

— Que noterez-vous ?

— Qu'enfant brûlé aime le feu.

— La flamme ne m'a pas même léchée. Mes ailes sont intactes.

— Pour vous servir à tout, excepté la fuite.

— Le courage a passé des hommes aux femmes. C'est pour nous une sensation nouvelle.

— Vous avez une rivale.

— Qui ?

Il se mit à rire.

— Lady Narborough, fit-il mystérieusement. Elle a pour lui une véritable adoration.

— Vous me glacez de frayeur. Tout appel à l'antiquité nous est fatal, à nous autres, romanticistes.

— Romanticistes ! La méthode scientifique n'a plus de secret pour vous.

— Les hommes nous ont instruites.

— Mais non pas expliquées.

Elle lui lança ce défi :

— Définissez notre sexe.

— Des sphynges sans secret.

Elle le regarda, souriante. Puis :

— M. Gray est bien long, fit-elle. Si nous allions à son secours. Je ne lui ai même pas dit de quelle couleur serait ma robe.

— C'est à vous d'assortir votre robe à ses fleurs, Gladys.

— Ce serait une capitulation prématurée.

— L'art romantique commence par l'apogée.

— J’entends me garder une chance de retraite.

— À la façon des Parthes.

— Ils ont trouvé le salut dans le désert. Ce serait au-dessus de mes forces.

— Les femmes n’ont pas toujours le choix, répondit-il.

Mais à peine achevait-il la phrase que, du fond de la serre, vint un gémissement étouffé, puis le bruit sourd d’une lourde chute. D’un bond, tout le monde fut debout. La duchesse resta figée d’horreur. Lord Henry, les yeux dilatés d’inquiétude, se précipita entre les branches pendantes des palmiers. Dorian Gray, le visage contre le sol carrelé, gisait évanoui, dans une pose de mort. Vite on le transporta dans le salon bleu, où on l’étendit sur l’un des sofas. Il revint à lui presque aussitôt et, regardant avec des yeux effarés :

— Qu’est-il arrivé ? demanda-t-il. Ah ! je me rappelle. Suis-je en sûreté ici, Harry ? Il se mit à trembler.

— Mon cher Dorian, répondit lord Henry, vous vous êtes simplement évanoui. Voilà tout. Peut-être vous étiez-vous trop fatigué. Vous feriez mieux de ne pas venir dîner. Je vous remplacerai.

— Non, non, je descendrai, fit-il, se levant avec effort. J’aime mieux cela. Je ne veux pas rester seul.

Il passa dans sa chambre et s’y habilla.

À table, il se montra d’une gaieté follement insouciante ; mais de temps à autre il sentait un frisson d’épouvante lui courir par tout le corps, quand il se souvenait d’avoir vu, aplati comme un mouchoir blanc contre les vitres de la serre, le visage guetteur de James Vane.

image de début de chapitre

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le lendemain, il ne quitta pas la maison. Il demeura presque tout le temps dans sa chambre, en proie à une crainte farouche de la mort, indifférent pourtant à la vie. La conscience d'être pourchassé, guetté, traqué, lui devenait une obsession. Pour peu que la tapisserie remuât au vent, il frissonnait. Les feuilles mortes qui venaient battre les vitraux, lui paraissaient un symbole de ses résolutions

envolées, de ses regrets éperdus. Il ne pouvait clore les paupières sans revoir une figure de matelot l'épiant à travers une vitre embrumée, sans sentir la main de l'Épouvante lui étreindre le cœur.

Mais ne se pouvait-il pas que son imagination seule eût évoqué la vengeance du sein des ténèbres et dressé devant lui les hideux fantômes du châtiment ? Si la vie réelle est un chaos, en revanche une terrible logique gouverne l'imagination. C'est l'imagination qui lance le remords à la poursuite du péché. C'est l'imagination qui donne au crime son odieuse progéniture. Dans le simple monde des faits, les méchants ne sont point punis, les bons ne sont point récompensés. Le succès couronne les forts, la défaite écrase les faibles. Et c'est tout. D'ailleurs, un étranger n'aurait pu rôder autour de la maison sans être vu des domestiques ou des gardes. Et si les jardiniers avaient relevé dans les parterres des empreintes de pas, ils l'en auraient averti. Oui, tout s'était passé dans sa seule imagination. Le frère de Sibyl n'était nullement revenu pour le tuer. Il voguait bien loin, à bord d'un navire qui l'emmenait sombrer en quelque mer d'orage. De ce côté-là, du moins, rien à redouter. Eh ! quoi ? Son agresseur ne savait même pas qui il était, et ne le saurait jamais. Le masque de la jeunesse l'avait sauvé.

Mais dans l'hypothèse d'une pure illusion, quelle horreur de penser que la conscience pouvait évoquer d'aussi redoutables fantômes, leur donner forme visible, les faire se mouvoir. Quelle existence allait être la sienne si, nuit et jour, les ombres de son crime devaient ainsi le regarder de leurs coins silencieux, se jouer de lui du fond de leurs retraites, se pencher à son oreille au milieu même des festins, et de leurs doigts frigides venir troubler son sommeil. À peine cette pensée eut-elle envahi son cerveau qu'il pâlit d'épouvante et que l'air lui parut s'être soudain glacé. Oh ! l'heure d'aveugle folie que celle où il avait tué son ami ! Combien était hallucinant le seul souvenir de la scène ! Il la revoyait toute. Pas un des affreux détails qui ne lui revînt, empreint d'une horreur nouvelle. Échappée du noir cachot du Temps, terrifiante et de rouge vêtue, se dressait l'image de sa faute. Quand, à six heures, lord Henry entra, il le trouva qui pleurait, comme quelqu'un dont le cœur se brise.

Le troisième jour seulement il osa s'aventurer dehors. L'air pur de ce matin d'hiver, où flottait l'odeur des pins, sembla lui rendre sa gaieté et son ardent besoin de vivre. Et ce n'était pas du seul concours des circonstances

physiques que lui venait ce revirement. Son être aussi s'était révolté contre l'excès d'une angoisse qui prétendait mutiler, détruire sa parfaite sérénité. Il en est toujours ainsi des natures subtiles et raffinées. Il faut que leurs passions ploient ou broient, qu'elles choisissent de tuer ou de mourir. Seules ont la vie longue les peines légères et les légères amours. Les amours et les peines profondes succombent à leur propre plénitude. D'ailleurs, Dorian, convaincu maintenant d'avoir été le jouet d'une imagination terrorisée, ne songeait plus à ses craintes passées qu'avec une pitié mêlée de dédain.

Après le petit déjeuner, il se promena une heure dans le jardin avec la duchesse, puis traversa le parc en voiture pour rejoindre la chasse. Un givre craquant, pareil à du sel, blanchissait le gazon. Le ciel semblait une coupe de métal bleu renversée. Une mince pellicule de glace bordait le lac uni où croissaient des roseaux. À l'angle du bois de pins il aperçut le frère de la duchesse, sir Geoffrey Clouston, qui retirait de son fusil deux cartouches brûlées. Il sauta de voiture, renvoya le groom avec l'attelage, et rejoignit son hôte à travers les fougères flétries et les rudes broussailles.

— Avez-vous fait bonne chasse, Geoffrey ? demanda-t-il.

— Pas fameuse, Dorian. Je crois que les oiseaux ont presque tous gagné les champs. Espérons qu'après déjeuner ça ira mieux en terrain neuf.

Dorian marchait lentement à côté du chasseur. L'air vif et embaumé, les teintes brunes et rouges dont s'éclairait le bois, les cris rauques que, de temps en temps, poussaient les rabatteurs, puis le bruit sec des coups de fusil, tout l'enchantait, le grisait d'une sensation de liberté délicieuse. Il était repris par l'entière insouciance du bonheur et la suprême indifférence de la joie.

Tout à coup, d'une touffe épaisse de vieux gazon, à quelque vingt mètres devant eux, dressant ses oreilles bordées de noir, bondissant sur ses longues pattes de derrière, un lièvre s'élança. Il piquait vers un taillis d'aunes. Sir Geoffrey mit en joue, mais il y avait une telle grâce dans les mouvements de l'animal, que Dorian, charmé, cria bien vite :

— Ne tirez pas, Geoffrey. Laissez-le vivre !

— Quelle plaisanterie, Dorian ! ricana son compagnon. Et comme le lièvre sautait dans le taillis, il fit feu.

Deux cris fendirent l'air : le cri, vraiment affreux, d'un lièvre mis à mal ; le cri, plus déchirant encore, d'un homme à l'agonie.

— Juste ciel ! J'ai touché un rabatteur ! s'écria sir Geoffrey. Mais aussi, quel idiot de venir se mettre devant les fusils ! Hé ! là-bas, cessez la chasse ! lança-t-il à tue-tête. Un homme est blessé !

Le garde principal accourut, bâton en main, s'effarant :

— Où cela, Monsieur ? Où est-il ?

Et le feu cessa sur toute la ligne.

— Ici, répondit, furieux, sir Geoffrey, s'élançant vers le taillis. Comment ne retenez-vous pas vos hommes en arrière ? Voilà ma chasse gâtée pour aujourd'hui.

Dorian les vit pénétrer dans le bouquet d'aunes, balayant devant eux les branches courbées et flexibles. Ils en ressortirent presque aussitôt, traînant un corps qu'ils amenaient au grand jour. Le malheur semblait s'attacher à ses pas. Il entendit sir Geoffrey demander si l'homme était tout à fait mort, et le garde répondre par l'affirmative. Le bois lui parut s'être peuplé tout à coup de visages. Des myriades de pas y résonnaient, des voix l'emplissaient d'un sourd bourdonnement. Au-dessus de sa tête, se débattant dans la ramure, un grand faisan doré prit son vol.

Après quelques minutes qui, dans son état d'agitation, lui semblèrent de longues heures de torture, il sentit une main se poser sur son épaule. Il tressaillit, se retourna.

— Dorian, demanda lord Henry, ne ferais-je pas mieux de leur dire que, pour aujourd'hui, la chasse est arrêtée ? La continuer ferait mauvais effet.

— C'est pour toujours que je la voudrais arrêtée, Harry ! répondit-il amèrement. Tout y est répugnant et cruel. Est-ce que l'homme est tout à fait… ?

Il n'osait achever la phrase.

— J'en ai bien peur, répondit lord Henry. Il a reçu toute la charge en pleine poitrine. La mort a dû être presque instantanée. Mais venez, retournons à la maison.

Prenant la direction de l'avenue, ils firent près de cinquante mètres côte à côte, sans prononcer une parole. Dorian enfin, les yeux levés vers lord

Henry, lui dit, avec un long soupir :

— C'est un mauvais présage, Harry, un bien mauvais présage.

— Quoi donc ? demanda lord Henry. Ah ! cet accident, j'imagine. Mon cher ami, nul n'y peut rien. La faute en est toute à cet imprudent. Pourquoi venir se mettre devant les fusils ? En tout cas, ni vous ni moi ne sommes en cause. Pour Geoffrey, c'est désagréable, j'en conviens. Il est toujours fâcheux de poivrer des rabatteurs. Les gens en concluent que vous êtes mauvais tireur. Or, ce n'est pas le cas de Geoffrey, qui vise fort bien. Mais à quoi bon parler de cela ?

Dorian secoua la tête.

— C'est un mauvais présage, Harry. J'en ai le pressentiment, il va arriver quelque chose d'horrible à quelqu'un de nous. À moi peut-être ! acheva-t-il, se passant la main sur les yeux d'un geste de souffrance.

Son compagnon se mit à rire.

— Il n'est qu'une chose horrible en ce monde, Dorian, un seul péché irrémissible, l'ennui. Mais nous n'en risquons guère les atteintes, à moins que nos compagnons ne ressassent cette histoire pendant le dîner. Il faudra que je les prévienne que c'est un sujet interdit. Quant aux présages, est-ce que les présages existent ? Le Destin ne nous envoie pas ses hérauts. Il est trop sage ou trop cruel pour cela. D'ailleurs, que pourrait-il bien nous arriver, Dorian ? N'avez-vous pas tout ce qu'un homme peut désirer au monde ? Il n'est personne qui ne fût ravi d'échanger son sort contre le vôtre.

— Il n'est personne dont je n'échangerais le sort contre le mien, Harry. Ne riez pas ainsi. Je parle sérieusement. Ce pauvre paysan qui vient de mourir est plus heureux que moi. Je n'ai pas peur de la Mort. Ce qui me terrifie, c'est l'approche de la Mort. Il me semble que ses ailes monstrueuses battent autour de moi, dans l'air accablant. Ciel ! ne voyez-vous pas remuer un homme, là-bas, derrière ces arbres ? Il me guette, il m'attend au passage.

Lord Henry regarda dans la direction qu'indiquait, tremblante, la main gantée.

— En effet, dit-il avec un sourire, je vois le jardinier, posté pour vous attendre. Sans doute veut-il vous demander quelles fleurs vous désirez ce soir pour la table. Que vous êtes donc ridiculement nerveux, mon cher ami ! Il faudra que je vous mène voir mon docteur, dès notre retour à Londres.

Dorian poussa un soupir de soulagement en voyant venir le jardinier. L'homme mit la main à son chapeau, regarda quelque temps lord Henry d'un air d'hésitation, puis se décida à tirer une lettre qu'il tendit à son maître.

— Sa Grâce m'a dit d'attendre la réponse, murmura-t-il.

Dorian mit la lettre dans sa poche.

— Informez Sa Grâce que je rentre, dit-il froidement.

L'homme fit demi-tour et s'empressa de remonter vers la maison.

— Quelle rage ont les femmes de faire des choses dangereuses ! remarqua en riant lord Henry. C'est une des qualités que j'admire le plus en elles. Une femme flirtera avec le premier venu, pourvu qu'elle sente les regards sur elle.

— Et vous, Harry, quelle rage vous avez de dire des choses dangereuses ! Cette fois, vous faites fausse route. J'ai beaucoup d'estime pour la duchesse, mais point d'amour.

— Comme la duchesse a pour vous beaucoup d'amour et moins d'estime, vous voilà parfaitement assortis.

— C'est pure médisance, Harry ! Et la médisance manque toujours de fondement.

— Le fondement de toute médisance est une inconvenante certitude ! répliqua lord Henry, allumant une cigarette.

— Qui ne sacrifieriez-vous au plaisir d'une épigramme, Harry ?

— Le monde ne demande pas mieux que de marcher à l'autel, répondit-il.

— Je voudrais bien pouvoir aimer ! s'écria Dorian, d'une voix où tremblait une profonde émotion. Mais il semble que j'aie perdu toute passion et oublié tout désir. Je vis trop concentré en moi-même. Ma personne m'est devenue un fardeau. Je voudrais m'échapper, partir, oublier.

Quelle sotte idée d'être venu ici ! J'ai bien envie de télégraphier à Harvey de préparer le yacht. Sur un yacht, on est à l'abri.

— À l'abri de quoi, Dorian ? Vous avez quelque tourment. Pourquoi ne pas me le confier ? Je vous serais un appui, vous le savez bien.

— Je ne puis vous dire, Harry, répondit la voix triste. Je crois d'ailleurs que ce n'est qu'un caprice de mon imagination. Ce pénible accident m'a bouleversé. J'ai l'affreux pressentiment qu'il pourrait bien m'arriver quelque chose dans le même genre.

— Mais c'est absurde !

— Je veux l'espérer. Pourtant, je ne puis me défendre de cette impression. Ah ! voici la duchesse. On dirait Artémis en costume tailleur. Vous voyez, Duchesse, nous voilà revenus !

— On m'a tout raconté, Monsieur Gray, répondit-elle. Ce pauvre Geoffrey est terriblement bouleversé. Et vous lui aviez demandé, paraît-il, de ne pas tirer sur ce lièvre. Est-ce curieux !

— Oui, tout à fait curieux. J'ignore ce qui me fit le prier ainsi. Un pur caprice, sans doute. C'était la plus jolie petite bête qu'on pût voir. Mais je suis désolé qu'on vous ait parlé de cet accident. C'est un sujet atroce.

— Simplement un sujet ennuyeux, intervint lord Henry, un sujet dépourvu de toute valeur psychologique. À la bonne heure, si Geoffrey l'avait fait exprès. Combien alors il serait intéressant ! J'aimerais connaître quelqu'un qui eût commis un vrai meurtre.

— Vous êtes odieux, Harry ! protesta la duchesse. N'est-ce pas, monsieur Gray ? Harry, M. Gray se trouve encore mal. Le voilà qui s'évanouit.

Dorian se redressa avec effort et sourit.

— Ce n'est rien, duchesse, murmura-t-il. J'ai les nerfs dans un état abominable. Voilà tout. Peut-être ai-je trop marché ce matin. Je n'ai pas entendu ce qu'a dit lord Henry. Était-ce très mal ? Vous me conterez cela un autre jour. Je crois qu'il faut que j'aille m'étendre un peu. Vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas ?

Ils étaient au pied du grand escalier qui menait de la serre à la terrasse. Quand la porte vitrée se fut refermée sur Dorian, lord Henry, tournant vers la duchesse ses yeux langoureux, demanda :

— Êtes-vous sérieusement éprise de lui ?

Elle resta quelque temps sans répondre, contemplant le paysage.

— Je voudrais bien le savoir moi-même ! fit-elle enfin. Il secoua la tête.

— Une pareille science serait fatale. C'est l'incertitude qui nous charme. Tout devient merveilleux dans la brume.

— On peut y perdre son chemin.

— Tout chemin, ma chère Gladys, aboutit au même point.

— Et quel est-il ?

— La désillusion.

— Ç'a été mon début dans la vie, soupira-t-elle.

— Il vous est venu couronné.

— Je suis lasse des feuilles de fraisier.

— Elles vous vont à merveille.

— En public seulement.

— Vous les regretteriez, dit lord Henry.

— Pas un pétale ne me quittera.

— Monmouth a des oreilles.

— La vieillesse n'entend pas clair.

— N'a-t-il jamais été jaloux ?

— Plût au ciel qu'il l'eût été !

Lord Henry, comme en quête de quelque objet, promena par terre un lent regard.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-elle.

— La mouche de votre fleuret, qui vient de tomber.

— Il me reste le masque, fit-elle, rieuse.

— Vos yeux n'en sont que plus jolis, répliqua-t-il.

Elle rit de nouveau. Ses dents brillèrent, comme de petites graines blanches dans un fruit écarlate.

Là-haut, cependant, étendu sur un sofa dans sa chambre, Dorian Gray sentait la terreur le glacer jusqu'en ses dernières fibres. La vie lui était soudain devenue un odieux, un insupportable fardeau. Dans l'affreux trépas du pauvre rabatteur, tué d'un coup de feu, en plein taillis, comme une bête fauve, il avait cru voir l'image prophétique de sa propre mort. Peu s'en était fallut qu'il ne s'évanouît, quand lord Henry avait, en plaisantant, lancé sa boutade cynique.

À cinq heures, il sonna son domestique et lui commanda de faire les malles pour rentrer à Londres, par l'express de nuit. Le coupé aurait à l'attendre à huit heures et demie. Il était bien résolu à ne pas dormir une nuit de plus à Selby Royal. C'était un lieu de mauvais augure. La Mort s'y promenait en plein jour. L'herbe de la forêt était souillée de sang.

Il griffonna un billet à l'adresse de lord Henry, l'avertissant qu'il s'en allait consulter son docteur, et le priant de veiller en son absence au plaisir de ses invités. Comme il le mettait sous enveloppe, on frappa à la porte. Son valet venait l'informer que le garde-chasse demandait à le voir. Il fronça les sourcils et se mordit la lèvre. « Envoyez-le-moi », murmura-t-il, après une courte hésitation.

Dès que l'homme entra, Dorian prit dans un tiroir son carnet de chèques et l'étala sur la table.

— Vous venez, sans doute, à propos du lamentable accident de ce matin, Thornton ? dit-il, le porte-plume aux doigts.

— Oui, monsieur, répondit le garde.

— Le pauvre garçon était-il marié ? Avait-il quelque charge de famille ? interrogea Dorian, l'air excédé. En ce cas, je ne voudrais pas laisser les siens dans le besoin et je leur enverrai la somme que vous croirez nécessaire.

— Nous ne savons pas qui est cet homme, monsieur. C'est pour cela que j'ai pris la liberté de venir vous déranger.

— Comment, vous ne savez pas ? fit indolemment Dorian. Que voulez-vous dire ? N'était-ce pas un de vos rabatteurs ?

— Non, monsieur. Je ne l'avais jamais vu avant ce jour. On dirait un matelot, monsieur.

Dorian laissa tomber la plume. Il lui sembla que son cœur, subitement, avait cessé de battre.

— Un matelot ? cria-t-il. Vous avez bien dit un matelot ?

— Oui, monsieur. Il a tout à fait l'air d'une espèce de marin : tatoué sur les deux bras, et autres signes de ce genre.

— N'a-t-on rien trouvé sur lui ? s'enquit Dorian, penché vers le garde et les yeux dilatés. Pas un papier donnant son nom ?

— Rien qu'un peu d'argent, bien peu, monsieur, et un revolver à six coups. Mais pas trace de nom. Un homme d'honnête apparence, monsieur, mais de condition grossière. À notre idée, une sorte de matelot !

Dorian se leva, d'un bond. Un farouche espoir s'offrait à lui. Il s'y cramponna désespérément.

— Où est le corps ? s'écria-t-il. Vite, j'ai hâte de le voir.

— Il est dans une étable vide de la ferme, monsieur. Les gens n'aiment pas à avoir de ces choses-là dans leurs maisons. Un cadavre, on dit que ça porte malheur.

— À la ferme ! Retournez vite m'y attendre. Dites à un palefrenier de seller mon cheval. Non, laissez. J'irai le prendre à l'écurie. Ce sera du temps gagné.

Moins d'un quart d'heure après, Dorian galopait à toute vitesse sur la longue avenue. Les arbres semblaient défiler devant lui comme une procession de spectres, et d'étranges ombres s'étendre en travers de sa route. Devant un poteau blanc sa jument fit un écart et faillit le désarçonner. Il la cingla d'un coup de cravache en pleine encolure. Elle partit dans le noir comme une flèche. Les pierres volaient sous ses sabots.

Il atteignit enfin la ferme. Deux valets flânaient dans la cour. Il sauta de selle et jeta les rênes à l'un d'eux. De l'étable la plus éloignée s'échappait une faible lumière. Un mystérieux instinct l'avertit que là était le corps. Il s'élança vers la porte et mit la main sur le loquet.

Il hésita quelque peu, se sentant à deux doigts d'une découverte d'où dépendait le bonheur ou le malheur de sa vie. Puis il ouvrit brusquement et entra.

Dans un coin, tout au fond, sur un tas de sacs gisait le cadavre d'un homme vêtu d'une grosse chemise et d'un pantalon bleu. Un mouchoir maculé recouvrait le visage. À côté du mort, une chandelle baveuse brûlait dans un goulot de bouteille.

Dorian Gray frissonna. Il sentit qu'il ne pourrait jamais, de sa propre main, écarter le mouchoir. Il appela un des garçons de ferme, qui vint aussitôt.

— Enlevez ce linge qui cache la figure. Je veux la voir ! dit-il, s'accrochant, pour ne pas tomber, au montant de la porte.

Dès que ce fut fait, il s'avança de quelques pas. Un cri de joie jaillit de ses lèvres. Cet homme, tué dans le taillis, c'était James Vane.

Il resta quelques minutes à considérer le cadavre. Pendant le retour, ses yeux étaient pleins de larmes : il savait qu'il était sauvé.

image de début de chapitre

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

NE venez pas me raconter que vous voulez être meilleur ! protesta lord Henry, dont les doigts blancs plongeaient dans un bol de cuivre rouge plein d'eau de rose. Vous êtes parfait. Gardez-vous bien de changer.

Dorian Gray hocha la tête.

— Non, Harry. J'ai dans ma vie trop d'horribles méfaits. Je n'en veux plus commettre. J'ai commencé mes bonnes actions, hier.

— Où étiez-vous, hier ?

— À la campagne, Harry, retiré dans une petite auberge.

— Mais, mon cher, fit lord Henry souriant, qui ne serait vertueux à la campagne ? On n'y rencontre aucune tentation. C'est pour cela que les gens qui vivent loin des villes n'ont rien de civilisé. La civilisation n'est point, tant s'en faut, d'accès facile. L'homme n'a que deux moyens d'y atteindre : la haute culture et la corruption. Faute d'avoir l'une ni l'autre à leur portée, les campagnards croupissent.

— Culture et corruption ! répéta Dorian. Les deux m'ont été quelque peu familières. Je trouve épouvantable aujourd'hui qu'il faille les trouver toujours accouplées. Car j'ai un nouvel idéal, Harry. Je vais changer de vie. Je crois avoir un peu changé déjà.

— Vous ne m'avez pas encore dit quelle a été votre bonne action. Je crois même qu'il s'agissait de plusieurs ! rappela lord Henry, cependant qu'il renversait dans son assiette une petite pyramide de fraises cramoisies et grenues, sur lesquelles, d'une cuiller à conque tamisée, il fit neiger du sucre blanc.

— À vous, Harry, je peux la confier, mais à nul autre je ne parlerais de cette histoire. J'ai épargné une jeune fille. Cela paraît fat, mais vous comprenez le sens de mes paroles. Elle était idéalement belle et ressemblait d'étrange façon à Sibyl Vane. Ce fut là, je crois, ce qui m'attira tout d'abord vers elle. Vous vous rappelez bien Sibyl ? Que tout cela semble déjà loin ! Bien sûr, Hetty n'était pas de notre monde. C'était une simple villageoise. Mais, en vérité, je l'aimais. Oui, je l'aimais, sans l'ombre d'un doute. Pendant ce merveilleux mois de mai dont nous venons de jouir, j'allais la voir, deux ou trois fois la semaine, à la campagne. Hier elle vint au-devant de moi, dans un petit verger. Les fleurs de pommier pleuvaient dans ses cheveux et elle riait. Nous devions fuir ensemble, ce matin à l'aurore. Tout à coup, je résolus de laisser là cette fleur, intacte, comme je l'avais trouvée.

— J'imagine qu'une émotion aussi neuve a dû vous faire tressaillir de réel plaisir, Dorian, interrompit lord Henry. Mais laissez-moi achever votre

idylle. Vous avez donné de bons conseils à la mignonne et lui avez brisé le cœur. Voilà le début de votre réforme.

— Harry, vous êtes exécrable. Ne me dites pas de ces atrocités. Le cœur d'Hetty n'est pas brisé. Certes, elle a pleuré, et que sais-je encore ! Mais elle n'a pas à rougir de honte. Elle peut vivre, comme Perdita, dans son jardin de menthes et de soucis.

— Et pleurer sur un Florizel sans foi ! ricana lord Henry, se renversant dans son fauteuil. Mon cher Dorian, vous avez vraiment des inspirations d'un enfantillage bien curieux. Vous imaginez-vous que cette jeune fille, désormais, pourra se contenter de quelqu'un de son rang ? Mettons qu'elle épouse un jour quelque rude charretier ou quelque rustre grimaçant : le seul fait de vous avoir connu, de vous avoir aimé, lui fera mépriser son mari et la rendra malheureuse. Du point de vue moral, je ne puis dire que j'admire beaucoup votre grand sacrifice. Même pour un coup d'essai, c'est pauvre. D'ailleurs, qui vous dit que, dans ce moment même, Hetty ne flotte pas dans quelque étang plein de reflets d'étoiles, environnée de gracieux nénuphars, ainsi qu'Ophélie ?

— Vous êtes insupportable, Harry. Vous riez de tout, puis suggérez les plus noires tragédies. Je regrette maintenant de m'être ouvert à vous. Mais vous avez beau dire, je suis sur d'avoir agi comme je le devais. Pauvre Hetty ! Ce matin, passant à cheval près de la ferme, je l'ai vue à sa fenêtre, le visage pâle, comme un brin de jasmin. N'en parlons plus. N'essayez pas de me persuader que la première bonne action que j'aie faite depuis des années, le premier petit effort vers l'abnégation dont il me souvienne, soit une sorte de péché. Je veux être bon. Je veux l'être incessamment. Et maintenant, parlez-moi un peu de vous. Quoi de nouveau en ville ? Il y a je ne sais combien de jours que je ne suis allé au club.

— On y commente toujours la disparition de ce pauvre Basil.

— J'aurais pensé qu'on en était las, depuis le temps ! dit Dorian, se versant du vin, les sourcils légèrement froncés.

— Mais, mon cher, il n'y a guère que six semaines qu'on en parle, et le public britannique n'a pas une vigueur cérébrale à renouveler ses propos plus d'une fois par trimestre. La chance l'a d'ailleurs bien servi ces derniers temps. Mon divorce, pour commencer, puis le suicide d'Alan Campbell. Et

maintenant, la mystérieuse disparition d'un artiste. Scotland Yard persiste à reconnaître le pauvre Basil dans l'homme à l'ulster gris qui partit pour Paris, le 9 novembre, au train de minuit ; la police française soutient, de son côté, que Basil n'est certainement pas descendu à Paris. Il y a des chances pour que d'ici quinze jours, nous entendions dire qu'on l'a vu à San Francisco. Car, chose étrange, quelqu'un vient-il à disparaître, on ne manque jamais de le voir à San Francisco. Quelle charmante ville ce doit être, ainsi dotée de toutes les attractions de l'autre monde !

— À votre avis, qu'est-il arrivé à Basil ? demanda Dorian, levant vers la lumière son verre de bourgogne et surpris de pouvoir parler si tranquillement de ce sujet.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Si Basil entend se cacher, ce n'est pas mon affaire. S'il est mort, je ne tiens pas à penser à lui. La mort est la seule chose au monde qui me terrifie. Je la hais.

— Pourquoi ? demanda Dorian, d'un ton lassé.

— Parce que, répondit lord Henry, ouvrant un flacon de sels dont il promena le treillis doré sous ses narines, parce que, de nos jours, on peut survivre à tout, sauf à cela. La mort et la vulgarité sont, au XIX^e^ siècle, les deux seuls faits qui défient toute explication. Allons prendre le café dans la salle de musique, Dorian. Je voudrais entendre du Chopin. L'homme qui m'a enlevé ma femme le jouait délicieusement. Pauvre Victoria ? Je l'aimais vraiment beaucoup. La maison me paraît plutôt vide sans elle. La vie conjugale n'est, je le sais, qu'une habitude, une mauvaise habitude ! Mais voilà, on ne perd pas sans regret même ses pires habitudes. Qui sait ? Ce sont peut-être celles qu'on regrette le plus. Elles forment une part si essentielle de notre personnalité !

Dorian, sans rien dire, se leva de table, passa dans le salon voisin, se mit au piano, et laissa courir ses doigts sur l'ivoire blanc et noir des touches. Quand le café fut servi, il s'arrêta et, se tournant vers lord Henry :

— Ne vous est-il jamais venu à l'idée, demanda-t-il, que Basil avait pu être assassiné ?

Lord Henry étouffa un bâillement.

— Basil était très populaire et ne portait jamais qu'une montre Waterbury. Pourquoi l'aurait-on assassiné ? Il n'était pas assez intelligent pour avoir des ennemis. Il avait, c'est entendu, un merveilleux talent de peintre. Mais on peut peindre comme Velasquez et n'en être pas moins le plus terne des hommes. Basil était vraiment un peu terne. Il ne m'a intéressé qu'une fois dans sa vie, lorsqu'il me confia, voilà bien des années, qu'il avait pour vous une adoration folle et que vous étiez le motif dominant de son art.

— J'avais la plus grande affection pour Basil, fit Dorian, avec un accent de tristesse. Mais ne dit-on pas qu'il a été tué ?

— Oh ! quelques journaux le prétendent. Mais le fait me paraît bien improbable. Je sais qu'il y a d'horribles coupe-gorge à Paris, mais Basil n'était pas homme à s'y aventurer. Il n'avait aucune curiosité. C'était son grand défaut.

— Que diriez-vous, Harry, si je vous assurais que j'ai assassiné Basil ? lança Dorian. Et ses yeux, fixement, observèrent son ami.

— Je penserais, mon cher, que vous prenez une pose qui ne vous va pas. Tout crime est vulgaire, de même que toute vulgarité est criminelle. Ce n'est pas vous qui commettrez jamais un crime, Dorian. Tant pis si mes paroles blessent votre vanité, mais je vous assure que j'ai raison. Le crime est l'apanage des plus basses classes. Je ne les en blâme pas le moins du monde. J'imagine que le crime est pour elles ce que l'art est pour nous : une manière, tout simplement, de se donner des sensations rares.

— Une manière de se donner des sensations ! Croyez-vous donc qu'un homme qui aurait commis un meurtre, serait capable de le recommencer ? Ne venez pas me dire cela !

— Bah ! déclara lord Henry, dans un éclat de rire, tout devient plaisir, dès qu'on le fait trop souvent. C'est un des secrets les plus importants de la vie. Toutefois, je croirais assez que le meurtre est toujours une sottise. On ne devrait jamais rien faire qu'on ne puisse conter après dîner. Mais laissons là ce pauvre Basil. Je serais ravi de pouvoir lui prêter la belle fin romantique que vous suggérez, mais je n'y arrive pas. J'imagine plutôt qu'il sera tombé dans la Seine du haut d'un omnibus, et que le conducteur aura étouffé le scandale. Oui, c'est ainsi qu'il a du mourir. Je le vois très bien flottant sur le

dos dans les eaux mornes et verdâtres, cependant qu'au-dessus de son corps passent les lourds chalands et que de longues herbes s'accrochent à ses cheveux. Si je vous disais que je ne crois pas qu'il eût fait grand'chose de bon désormais. Ces dix dernières années, sa peinture avait bien faibli.

Dorian poussa un long soupir. Lentement, lord Henry s'en fut à l'autre bout de la pièce, gratter la tête d'un curieux perroquet de Java, oiseau de belle taille, plumes grises, crête et queue roses, qui se balançait sur un perchoir de bambou. Au contact des doigts fuselés, il abaissa la blanche pellicule de ses paupières plissées sur le glacis de ses yeux noirs, avec un dodelinement berceur.

— Oui, reprit lord Henry, sortant de sa poche un fin mouchoir et revenant vers Dorian, sa peinture était en pleine décadence. Quelque chose semblait l'avoir quittée. Elle avait perdu son idéal. Du jour où vous cessâtes, vous et lui, d'être de grands amis, il cessa d'être un grand artiste. Quelle a été la raison de votre rupture ? Basil vous ennuyait sans doute ? En ce cas, il ne vous l'aura jamais pardonné. C'est l'habitude des gens assommants. À propos, qu'est donc devenu son merveilleux portrait de vous ? Je ne l'ai jamais revu, ce me semble, depuis son achèvement. Ah ! je me rappelle. Vous m'avez raconté, voilà bien des années, que vous l'aviez envoyé à Selby, et qu'en route il avait été volé ou perdu. Ne l'avez-vous pas retrouvé ? Quel dommage ! Vraiment c'était un pur chef-d'œuvre. Il m'en souvient, j'avais voulu l'acheter. Je m'en féliciterais aujourd'hui. C'était du Basil de la meilleure période. Depuis lors, son œuvre a présenté ce curieux mélange de mauvaise peinture et de bonnes intentions, qui vous fait sacrer aussitôt grand représentant de l'art britannique. Avez-vous essayé de le retrouver par annonces ? Vous devriez bien.

— Je ne sais plus, dit Dorian. J'ai dû le faire. Mais la vérité est qu'il ne m'a jamais plu beaucoup. Je regrette d'avoir posé pour ce portrait. Le seul souvenir m'en est odieux. Pourquoi m'en reparlez-vous ? Sa vue me rappelait chaque fois ces vers étranges d'une tragédie, d'*Hamlet,* je crois ; vous savez :

… Like the painting of a sorrow
A face without a heart[1].

Oui, c'était tout à fait cela.

Lord Henry se mit à rire :

— À l'homme qui veut faire de la vie un art, le cerveau tient lieu de cœur, observa-t-il, en se laissant tomber sur un fauteuil.

Au piano, Dorian Gray secoua la tête et préluda doucement.

— « *...Like the painting of a sorrow,* répétait-il, *a face without a heart.* »

L'autre, renversé dans son fauteuil, les yeux mi-clos, le regardait.

— À propos, Dorian, fit-il après un silence, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient — quelle était donc la fin ? — s'il vient à perdre son âme ?

La musique grinça, Dorian bondit et regardant, effaré, son ami :

— Pourquoi me demandez-vous cela, Harry, fit-il.

— Mon cher ami, dit lord Henry, levant les sourcils de surprise, je vous le demande, parce que j'ai pensé que vous pourriez peut-être me fournir une réponse. Voilà tout. Dimanche dernier, je traversais le Parc. Près de Marble Arch un petit cercle de gens assez râpés écoutaient, debout, quelque vulgaire prêcheur en plein air. Je l'entendis, comme je passais, qui hurlait cette question à son auditoire. Elle me frappa comme assez dramatique. Londres fourmille ainsi de scènes pittoresques. Un dimanche pluvieux, un bizarre chrétien en mackintosh, un groupe de visages étiolés et blafards sous un toit disjoint de parapluies ruisselants, une merveilleuse phrase lancée, stridente, jusqu'au ciel, par des lèvres hystériques : en vérité, c'était parfait dans son genre, tout à fait suggestif. J'ai failli dire au prophète que l'art a une âme, mais que l'homme n'en a point. Il ne m'aurait pas compris, j'en ai peur.

— Ne vous moquez pas, Harry. L'âme est une terrible réalité. On peut l'acheter, la vendre, l'échanger. On peut l'empoisonner ou la rendre parfaite. Il y a une âme en chacun de nous. Je le sais.

— En êtes-vous tout à fait sûr, Dorian ?

— Oui, tout à fait.

— Oh ! alors, ce doit être une illusion. Les choses dont on se croit tout à fait sûr, ne sont jamais vraies. Telle est la fatalité de la foi et la leçon de la

poésie. Mais que vous voilà donc sérieux ! Non, laissez là cette gravité ! Que nous importent, à vous et à moi, les superstitions de notre époque ? N'avons-nous pas cessé de croire à l'âme ? Jouez-moi un Nocturne, Dorian, et, tout en jouant, contez-moi tout bas comment vous avez su garder votre jeunesse. Vous devez avoir un secret. Je n'ai que dix ans de plus que vous, et je suis ridé, ravagé, jauni. Vraiment, Dorian, vous êtes étonnant. Jamais votre mine ne fut plus charmante que ce soir. Vous me rappelez le premier jour où je vous vis. Vous étiez un peu impudent, très timide, absolument extraordinaire. Vous avez changé naturellement, mais pas d'apparence. Vous devriez bien me dire votre secret. Pour retrouver la jeunesse, je ferais tout au monde, hormis prendre de l'exercice, me lever de bonne heure et devenir respectable. La jeunesse ! Il n'est rien de tel. On la dit ignorante. Quelle absurdité ! Les gens beaucoup plus jeunes que moi sont les seuls dont j'écoute les opinions avec quelque respect. Il me semble qu'ils m'ont dépassé. La vie leur a révélé ses plus récentes merveilles. Quant aux vieillards, je les contredis toujours. C'est chez moi un principe. Si vous leur demandez ce qu'ils pensent d'un événement arrivé la veille, ils vous exhibent solennellement des opinions qui avaient cours en 1820, du temps que les hommes portaient des bas, croyaient à tout et ne savaient rien… Quel admirable morceau vous jouez là ! Je me demande si Chopin ne l'aurait pas écrit à Majorque, tandis que la mer enveloppait la villa de ses gémissements et que l'écume salée venait se briser contre les vitres. C'est d'un romantisme merveilleux. Quelle bénédiction qu'il nous reste un art qui ne soit pas d'imitation ! Ne vous arrêtez pas. J'ai besoin de musique, ce soir. Je me figure que vous êtes le jeune Apollon, et moi Marsyas qui écoute. Moi aussi, Dorian, j'ai mes chagrins secrets, insoupçonnés même de vous. Le dramatique de la vieillesse, ce n'est pas qu'on se fait vieux, c'est qu'on reste jeune. Mon ingénuité me confond parfois. Ah ! Dorian, que vous êtes heureux ! Quel enchantement a été votre vie ! Vous avez, à longs traits, vidé toutes les coupes. Vous avez écrasé contre votre palais les raisins de la vigne. Rien ne vous est demeuré caché ! Et tout a glissé sur vous comme les sons d'une musique. Vous n'avez pas la moindre flétrissure. Vous êtes le même, toujours.

— Je ne suis pas le même, Harry.

— Si, vous êtes le même. Je ne sais ce que sera le reste de votre vie. Gardez-vous de la gâter par de vains renoncements. Vous êtes, à l'heure actuelle, un être parfait. N'allez pas vous mutiler ! Jusqu'ici vous n'avez pas une faille. Pourquoi branler la tête ? Vous savez bien que vous êtes tel que je dis. Et pourtant, Dorian, ne vous y trompez pas. Ce n'est ni la volonté, ni le désir, qui gouverne notre vie. La vie est une question de nerfs, de fibres, de cellules lentement formées où la pensée se cache, où la passion blottit ses rêves. En vain pensez-vous les braver et vous croyez-vous fort. Telle tonalité dans une chambre ou dans un ciel matinal, tel parfum autrefois bien cher et qui nous rapporte de subtils souvenirs, tel vers d'un poème oublié qu'on vient à relire, telle phrase d'un morceau de musique qu'on ne jouait plus depuis longtemps : sachez-le bien, Dorian, ce sont des impressions de ce genre qui décident de notre vie. Browning a écrit là-dessus quelque part. Mais nos propres sens suffisent bien à nous le faire imaginer. Il y a des moments où une odeur de lilas blanc qui flotte dans l'air me force à revivre le mois le plus étrange de ma vie. Que ne puis-je changer d'existence avec vous, Dorian ! Le monde a dit bien du mal de nous deux, mais il n'a cessé de vous adorer. Il vous adore encore. Vous incarnez le type d'homme que cherche notre époque et qu'elle a peur d'avoir trouvé. Je suis ravi que vous n'ayez jamais rien fait, jamais sculpté une statue, jamais peint un tableau, jamais produit quoi que ce soit en dehors de vous-même. La vie a été votre seul art. Vous vous êtes mis vous-même en musique. Vos jours ont été vos sonnets.

Dorian quitta le piano et, se passant la main dans les cheveux :

— Oui, murmura-t-il, ma vie a été exquise, mais je ne veux plus mener la même vie, Harry. Et vous avez tort de me débiter ces extravagances. Vous ne savez pas tout de ma vie. Si vous saviez tout, vous-même vous vous détourneriez de moi. Vous riez ? Non, ne riez pas.

— Pourquoi vous être arrêté de jouer, Dorian ? Remettez-vous au piano et recommencez pour moi ce Nocturne. Voyez cette large lune, aux tons de miel, suspendue dans le ciel ombreux. Elle attend que vous la charmiez ; si vous jouez, elle va descendre plus proche de la terre. Vous ne voulez pas ? Eh ! bien, allons au club. Cette soirée a été délicieuse. Achevons-la délicieusement. Je sais quelqu'un, au White, qui grille d'envie de vous connaître : le jeune lord Poole, le fils aîné de Bournemouth. Il s'applique

déjà à copier vos cravates et voudrait vous être présenté. Il est tout à fait charmant. Il vous rappelle un peu.

— J'espère que non, dit Dorian, le regard attristé. Mais je me sens fatigué ce soir, Harry. Je n'irai pas au club. Il est presque onze heures et je veux me coucher tôt.

— Restez encore. Vous n'avez jamais joué aussi bien que ce soir. Il y avait dans votre jeu je ne sais quoi d'extraordinaire, plus d'expression que vous n'en aviez mis jamais.

— C'est l'effet de mes bonnes résolutions, répondit-il, souriant. J'ai déjà un peu changé.

— Vous ne sauriez changer à mon égard, Dorian, fit lord Henry. Vous et moi, nous serons toujours amis.

— Pourtant, vous m'avez empoisonné jadis avec un livre. Je ne devrais pas vous le pardonner. Harry, promettez-moi de ne plus jamais prêter ce livre à personne. Il est malfaisant.

— Mon cher, vous vous mettez pour tout de bon à faire de la morale. Vous ne tarderez pas à vous en aller, à la façon des convertis et des revivalistes, prêchant contre tous les péchés dont vous êtes rassasié. Vous êtes trop exquis pour un tel rôle, Dorian. D'ailleurs ce serait peine perdue. Vous et moi, nous sommes ce que nous sommes, et nous serons ce que nous avons à être. Mais qu'on soit empoisonné par un livre, non, cela ne s'est jamais vu. L'art n'a aucune influence sur l'action. Il annihile le désir d'agir. Il est superbement stérile. Les livres que le monde appelle immoraux sont ceux qui lui montrent sa propre ignominie. Voilà tout. Mais nous n'allons pas entamer une discussion littéraire. Revenez me voir demain. Je dois monter à cheval à onze heures. Nous pourrions aller ensemble. Je vous ferais déjeuner ensuite avec lady Branksome. C'est une femme charmante. Elle serait heureuse d'avoir votre avis sur des tapisseries qu'elle veut acheter. Ne manquez pas de venir. Et si nous allions plutôt déjeuner chez notre petite duchesse ? Elle se plaint de ne plus jamais vous voir. Seriez-vous fatigué de Gladys ? Je m'y attendais. Elle est exaspérante avec son docte langage. En tout cas, soyez ici à onze heures.

— Je me demande si je dois venir, Harry.

— Certainement. Le Parc est adorable en ce moment. Je crois bien que les lilas n’ont jamais été si beaux, depuis l’année où je vous ai connu.

— Très bien. Je serai ici à onze heures, dit Dorian. Bonne nuit, Harry.

Arrivé à la porte, il hésita un instant, comme s’il avait eu quelque chose de plus à dire. Puis il soupira, et sortit.

1. ↑

« …On dirait la peinture d’un chagrin,

» Un visage sans cœur. »

image de début de chapitre

CHAPITRE VINGTIÈME

Il faisait une nuit délicieuse, si tiède qu'il jeta son pardessus sur le bras et ne mit même pas autour du cou son foulard de soie. Comme il regagnait lentement sa demeure, cigarette allumée, deux jeunes hommes en tenue de soirée le croisèrent. Il entendit l'un d'eux chuchoter : « C'est Dorian Gray. » Il se rappela quel plaisir il ressentait autrefois, quand les gens le désignaient d'un geste, le couvaient

d’un regard, ou s’entretenaient de lui. Il était las maintenant d’entendre son nom. La moitié du charme du petit village où il était tant de fois allé ces derniers temps, venait de ce que personne ne l’y connaissait. À la jeune fille qu’il avait séduite, il s’était plu à répéter qu’il était pauvre et elle l’avait cru. Il lui avait dit, un jour, qu’il était méchant ; elle n’avait fait qu’en rire, déclarant que les méchants étaient toujours très vieux et très laids. Oh ! ce rire clair de Hetty ! C’était à croire qu’une grive chantait. Et qu’elle était jolie, avec ses robes de cotonnade et ses larges chapeaux ! Certes, absolument ignorante, mais riche de tout ce qu’il avait perdu.

Quand il arriva chez lui, il trouva son domestique qui l’attendait. Il l’envoya se coucher, se jeta sur le sofa de la bibliothèque, et se prit à songer aux propos de lord Henry.

Était-il vrai qu’il fût impossible de changer de vie ? Un ardent désir le ramenait vers la pureté sans tache de son enfance — — son enfance couronnée de roses blanches, comme lord Henry l’avait un jour dépeinte. Oui, sans doute, il s’était couvert de souillures, il avait rempli son esprit d’immondices, il avait jeté l’horreur en pâture à son imagination. Il avait exercé autour de lui une pernicieuse influence, prenant à jouer ce rôle une exécrable joie. Et de tant de vies qui avaient croisé la sienne, c’étaient les plus belles et les plus riches de promesses qu’il avait entraînées à l’ignominie. Mais tout ce mal était-il irréparable ? Ne restait-il pour lui plus d’espérance ?

Ah ! qu’il déplorait le prodigieux moment d’orgueil et de passion où il avait demandé, dans une folle prière, que le fardeau de ses jours retombât sur le portrait, tandis qu’il garderait en sa chair la splendeur sans tache d’une éternelle jeunesse ! Toutes ses déchéances avaient eu là leur source. Mieux eût valu pour lui que chacune de ses fautes eût entraîné une infaillible et prompte punition. Il y a dans le châtiment une vertu purificatrice. Ce n’est pas cette prière : « *Pardonne-nous nos offenses* », mais bien ce cri : « *Frappe-nous pour nos iniquités* », que l’homme devrait faire monter vers un Dieu parfaitement juste.

Dorian avait sur sa table le miroir merveilleusement ciselé que lord Henry lui avait offert, voilà déjà tant d’années : les Amours qui l’encadraient de leurs membres blancs, riaient, tout comme autrefois. Il le prit, ainsi qu’il avait fait dans l’horrible nuit où le premier changement lui

était apparu dans le fatal portrait. Les yeux voilés de pleurs, il se mira dans son cercle poli. Un jour, quelqu'un qui l'avait furieusement aimé lui avait écrit une lettre folle, finissant par ces mots d'idolâtrie : « Le monde est changé, parce que vous êtes fait d'ivoire et d'or. Les courbes de vos lèvres renouvellent l'histoire. » Ces phrases lui revinrent à l'esprit ; longtemps il se les répéta tout bas. Puis soudain, maudissant sa beauté, il lança le miroir à terre et en écrasa sous le talon les débris d'argent. C'était sa beauté qui l'avait perdu, sa beauté et cette jeunesse qu'avait implorées sa prière. N'eût été ce double privilège, peut-être sa vie fût-elle demeurée sans tache. La beauté n'avait été pour lui qu'un masque ; sa jeunesse, qu'une dérision. Et qu'était-ce que la jeunesse, vue sous le meilleur jour ? Une saison verte, sans maturité, la saison des humeurs capricieuses et des pensers languissants. Pourquoi en avait-il revêtu la livrée ? La jeunesse l'avait perdu.

Mais ne valait-il pas mieux laisser là le passé ? Nul n'y peut rien changer. Que ne songeait-il plutôt à lui-même et à l'avenir ! James Vane était enfoui dans une tombe anonyme du cimetière de Selby. Alan Campbell s'était tué, une nuit, dans son laboratoire, mais sans avoir rien révélé du secret qu'il lui avait fallu connaître. Le très vif émoi causé par la disparition de Basil Hallward ne tarderait pas à se calmer. Déjà il allait s'affaiblissant. De là, non plus, absolument rien à craindre. En vérité, ce n'était point la mort de Basil Hallward qui troublait le plus sa pensée. Non, c'était la mort vivante de son âme. Basil avait peint le portrait qui avait gâté sa vie entière. Il ne pouvait le lui pardonner. C'était ce portrait qui avait causé tout le mal. Basil avait eu beau lui faire d'intolérables remontrances, il avait tout supporté patiemment. S'il l'avait assassiné, c'était dans un moment de folie. Pour Alan Campbell, son suicide avait été spontané, librement choisi. Il en était innocent.

Une vie nouvelle ! Cela seul lui importait maintenant. Il l'appelait de tous ses vœux. Sûrement il y était entré déjà. Ne venait-il pas d'épargner une créature candide ? Jamais plus il ne chercherait à séduire l'innocence. Il voulait être bon.

À cette pensée de Hetty Merton, il se demanda tout à coup si là-haut, dans la chambre mystérieuse, le portrait n'aurait pas un peu changé. Assurément il ne devait plus être aussi horrible. Qui sait si, par une vie

pure, il ne serait pas possible de le délivrer complètement du masque des passions mauvaises ? Quelques signes, déjà, n'auraient-ils pas disparu ? Il voulut aller voir.

Il prit la lampe sur la table et, sans bruit, gravit l'escalier. Comme il enlevait les barres qui condamnaient la porte, un sourire joyeux vint éclairer la jeunesse magique de son visage et se jouer un instant sur ses lèvres. Oui, il serait vertueux, et l'horrible toile qu'il avait dû cacher n'aurait plus rien qui inspirât la terreur. Déjà il se sentait délivré de ce cauchemar.

Il entra doucement, s'enferma, comme il faisait d'habitude, et écarta la tenture de pourpre qui masquait le portrait. Un cri de douleur et de rage lui échappa. Aucun changement n'était visible, si ce n'est dans les yeux une expression nouvelle de ruse, et près de la bouche, la ride tourmentée de l'hypocrisie. C'était le même objet repoussant, devenu, si possible, plus repoussant encore. La tache écarlate qui souillait la main semblait briller davantage et mieux figurer un sang frais répandu. Alors, il se mit à trembler. Eh quoi ! N'était-ce donc que par vanité qu'il avait fait sa bonne action ? Ou bien par besoin de sensations nouvelles, comme l'avait insinué lord Henry, avec un rire moqueur ? Ou bien encore avait-il simplement obéi à cette passion de jouer un personnage, qui nous élève parfois au-dessus de nous-mêmes ? Un peu tout cela peut-être. Mais pourquoi la tache rouge s'était-elle élargie ? Elle paraissait s'être étendue, comme une horrible lèpre, le long des doigts ridés. Sur les pieds aussi, du sang couvrait la peinture, comme si des gouttes étaient tombées. Et l'on voyait maintenant du sang jusque sur l'autre main, qui, celle-là, n'avait point touché le couteau. Était-ce à dire qu'il devait avouer ? Se livrer lui-même et être mis à mort ? Il eut un ricanement. L'idée lui sembla monstrueuse. D'ailleurs, s'il avouait, qui voudrait le croire ? De l'homme assassiné on ne retrouverait pas trace. Tout ce qu'il avait sur lui avait été détruit. Dorian avait brûlé lui-même les objets restés en bas. On le déclarerait fou, tout simplement. Et s'il persistait dans ses dires, on l'enfermerait. Et pourtant, son devoir était de faire des aveux, de s'offrir au mépris public et d'expier sous les regards de tous. Il est un Dieu qui commande aux hommes de confesser leurs fautes à la face de la terre aussi bien que du ciel. Il aurait beau faire ; rien ne le purifierait, tant qu'il n'aurait pas avoué son crime. Son crime ? Il leva les épaules. La mort de Basil Hallward lui paraissait une

mince affaire. Il songeait à Hetty Merton. C'était décidément un miroir bien injuste que ce miroir de son âme, ce portrait qu'il avait sous les yeux. Vanité ? Curiosité ? Hypocrisie ? N'y avait-il eu rien de plus dans son abnégation ? Si fait, quelque autre chose encore. Du moins le croyait-il. Mais qui pourrait dire ?…

Non, rien de plus. Par vanité, il avait épargné Hetty. Par hypocrisie, il avait mis le masque de la vertu. Par curiosité, il avait fait l'essai du renoncement. Voilà qu'il s'en rendait compte.

Mais est-ce que ce meurtre allait le poursuivre toute la vie ? Est-ce que le passé allait l'accabler pour toujours ? Allait-il être obligé d'avouer ? Cela, jamais. Il ne restait plus contre lui qu'un élément de preuve. Oui, le portrait constituait une sorte de preuve. Il le détruirait donc. Pourquoi même l'avait-il gardé si longtemps ? Il avait pris plaisir autrefois à en observer les changements, à le regarder vieillir. Mais, depuis peu, c'en était bien fini de cette délectation. En revanche, ses nuits avaient été sans sommeil. Et ses villégiatures s'étaient passées dans l'épouvante, à trembler qu'un autre œil que le sien ne vît l'affreux prodige. Ce portrait avait jeté sur ses passions un voile de mélancolie et assombri, de son seul fantôme, bien des moments de joie. Il avait été pour lui comme une conscience. Oui, une vraie conscience. Sa destruction s'imposait.

Regardant autour de lui, Dorian vit le couteau dont il avait frappé Basil Hallward. Il l'avait nettoyé maintes fois, jusqu'à ce que la moindre tache en eut disparu. L'arme luisait, nette, étincelante. Elle avait tué le peintre, elle tuerait de même l'œuvre de son pinceau et tout ce qu'elle enfermait de mystère. Elle tuerait le passé et, quand le passé serait mort, Dorian serait délivré. Elle tuerait cette toile monstrueuse où vivait une âme, et les hideux avertissements cesseraient : il pourrait vivre en paix.

Il saisit la lame et transperça le portrait.

Un cri se fit entendre, puis un craquement. Telle fut l'horreur de ce cri d'agonie que les serviteurs s'éveillèrent d'effroi et sortirent de leurs chambres. Deux gentlemen, qui traversaient le square, s'arrêtèrent et levèrent les yeux vers cette belle demeure. Ils s'en furent à la recherche d'un policeman qu'ils ramenèrent avec eux. Il sonna plusieurs fois. Personne ne répondit. Sauf une fenêtre éclairée au dernier étage, la maison

était entièrement plongée dans les ténèbres. Le policeman attendit un peu, puis se retira sous un portique voisin où il se tint en observation.

— À qui est cette maison, constable ? demanda le plus vieux des gentlemen.

— À M. Dorian Gray, monsieur, répondit le policeman.

Les deux passants échangèrent un regard et s'éloignèrent en ricanant. L'un d'eux était l'oncle de sir Henry Ashton.

À l'intérieur du logis, dans la partie réservée au service, les domestiques, à demi vêtus, se concertaient à voix basse. La vieille Leaf pleurait et se tordait les mains. Francis était pâle comme un mort.

Au bout d'un quart d'heure environ, ayant pris avec lui le cocher et l'un des valets de pied, il se décida à monter. Ils frappèrent à la porte : pas de réponse. Ils appelèrent : silence absolu. Enfin, après de vains efforts pour enfoncer la porte, ils montèrent sur le toit et, de là, descendirent sur le balcon. Les fenêtres, dont les serrures étaient vieilles, cédèrent aisément.

En entrant, ils virent contre le mur un splendide portrait de leur maître, tel que, la veille encore, ils l'avaient vu lui-même, dans tout l'éclat de sa jeunesse exquise et de sa merveilleuse beauté. Sur le parquet, un homme en habit de soirée gisait, un couteau dans le cœur. Son visage était flétri, ridé, repoussant. Ce ne fut qu'à l'examen de ses bagues qu'ils reconnurent ce mort.

TRADUCTION
DES CITATIONS ANGLAISES

Page 128 :

1. « Bon pèlerin, c'est trop accuser votre main
» Pour un geste courtois. Elles-mêmes, les saintes,
» En guise de baiser, au pieux pèlerin
» Accordent que leurs mains par ses mains soient étreintes. »

Page 129 :

2. « La nuit sur mon visage a mis son masque sombre,
» Sans quoi tu me verrais d'un trouble virginal
» Rougir, pour tant d'aveux osés dans la pénombre. »

3. « Bien qu'heureuse par toi d'un espoir ineffable,
» Je ne puis, cette nuit, goûter tout mon bonheur,
» Trop brusque, trop étrange et subit, trop semblable
» À l'éclair, dont s'allume et s'éteint la lueur
» Avant que notre bouche ait pu dire : « Il éclaire. »
» Bonne nuit, doux ami. Lors du revoir prochain,
» L'été, de ce bouton d'amour, aura su faire
» Une fleur éclatante et suave. À demain. »

Page 333 :

4. « …On dirait la peinture d'un chagrin,
» Un visage sans cœur. »

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Toto256
- Cunegonde1
- Denis Gagne52

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur